



HAL
open science

La Russie perçue par Louis-Philippe de Ségur (fin XVIIIe siècle)

Émeline Pierru

► **To cite this version:**

Émeline Pierru. La Russie perçue par Louis-Philippe de Ségur (fin XVIIIe siècle). Histoire. 2015. dumas-01259474

HAL Id: dumas-01259474

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01259474v1>

Submitted on 20 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Emeline PIERRU

La Russie perçue par Louis-Philippe de Ségur (fin XVIII^e siècle)



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Echanges Culturels Internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2014-2015

Emeline PIERRU

La Russie perçue par Louis-Philippe de Ségur (fin XVIII^e siècle)



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Echanges Culturels Internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2014-2015

Remerciements

Je tiens à remercier Monsieur Gilles Bertrand, mon directeur de mémoire, pour sa disponibilité ainsi que pour m'avoir conseillée et orientée dans l'élaboration de ce travail.

Je tiens également à remercier Monsieur Sylvain Venayre et Madame Dominique Rigaux pour leurs conseils.

Enfin, je remercie toutes les personnes m'ayant soutenu durant la préparation et la rédaction de ce mémoire.

Sommaire

PARTIE 1 - UNE VISION AU PRISME DES IDEES D'UN HOMME DE SON TEMPS	11
CHAPITRE 1 – UN HOMME BERCE PAR LES IDEES DES LUMIERES	13
La jeunesse de Louis-Philippe de Ségur durant la seconde moitié du XVIII ^e siècle : un Noble aux idées des Lumières	13
La réalisation de ces idéaux de liberté : la guerre d'indépendance américaine	15
CHAPITRE 2 – DES VOYAGES AYANT FORME SON REGARD CRITIQUE ET SON ESPRIT	18
L'Amérique : un nouveau pays différent, sous plusieurs aspects, de la Russie	18
Le voyage jusqu'à Saint-Petersbourg : lieux de réflexions sur l'empire russe	21
CHAPITRE 3 – UN HOMME ASSISTANT AU DECLIN D'UN MONDE	23
Un jeune noble ayant vécu la Révolution française et ses suites	23
Les mémoires de Ségur : des mémoires du début du XIX ^e siècle	25
La présence de l'intime dans ses mémoires	26
PARTIE 2 - UN VASTE PAYS AUX VISAGES MULTIPLES EXPLORÉ PAR LOUIS-PHILIPPE DE SEGUR	28
CHAPITRE 4 – SAINT-PETERSBOURG ET MOSCOU : CAPITALES DE L'EMPIRE ?	31
Saint-Petersbourg : capitale officielle de l'Empire	31
Saint-Petersbourg : une ville cosmopolite et de sociabilité	34
Moscou : ville de la résistance au pouvoir impérial ?	36
CHAPITRE 5 – LES VILLES SECONDAIRES ET VILLAGES MOSCOVITES : LA VRAIE CIVILISATION RUSSE ? ..	40
« Kioff » et « Sevastopol » : deux grandes villes représentatives de la Moscovie	41
D'autres villes visitées lors du voyage en Crimée	44
Les petits villages moscovites : un retour au Moyen-Âge	47
CHAPITRE 6 – DES PAYSAGES VARIES : ENTRE ORIENT ET OCCIDENT, ENTRE ANTIQUITE ET MODERNITE	49
Une visite limitée : seulement l'Ouest du pays	49
Entre plaines et montagnes et entre rigueur de l'hiver et douceur du printemps : la Moscovie géographique ...	50
Un pays entre deux civilisations : ruines antiques et modernité, Orient et Occident	54
PARTIE 3 - UN EMPIRE « ABSOLUTISTE » ENTRE LES MAINS D'UNE TSARINE « ECLAIREE »	56
CHAPITRE 7 – CATHERINE II : « UN MODELE DE RAISON, DE PRUDENCE, DE DOUCEUR ET DE BONTE » ...	58
Une Impératrice raisonnée ayant des faiblesses de femme	58
Une Impératrice prudente et constante à l'image de la Moscovie	62
Une Impératrice « proche de ses sujets »	64
CHAPITRE 8 – UN EMPIRE « ABSOLUTISTE » ANCIEN AUX MAINS D'UNE DIRIGEANTE REFORMATRICE ...	66
Une tradition absolutiste et violente entrant en contradiction avec les volontés d'une souveraine	66
Les essais de changement de la législation	71
Une volonté de poursuivre l'œuvre de Pierre le Grand	74
CHAPITRE 9 – UN EMPIRE CONQUERANT	76
Des volontés de grandeurs de la Russie	76
Des volontés de reformer l'Empire grec	80
PARTIE 4 - LES DIFFERENTES POPULATIONS D'UN EMPIRE IMMENSE	82
CHAPITRE 10 – UNE COUR EUROPEENNE COSMOPOLITE	84

Les favoris de l'Impératrice : des nobles intouchables.....	84
La Noblesse russe.....	87
Les étrangers à la cour de Russie.....	90
CHAPITRE 11 – LES MOSCOVITES : REFLETS D'UNE RUSSIE EN RETARD	92
Une vie monotone et constante.....	92
Une population dévouée à l'impératrice et soumise aux Grands.....	95
CHAPITRE 12 – DES PEUPLES INTEGRES GEOGRAPHIQUEMENT MAIS NON CULTURELLEMENT	99
Des peuples « barbares » selon la pensée contemporaine à Ségur	99
Les peuples mahométans	103
Des peuples hiérarchisés et plus arriérés que barbares	105

Introduction

« [...] je ne puis penser aux jours heureux que j'ai passés dans ce pays, qu'avec une émotion qui tient un peu de celle qu'on éprouve quand on est éloigné de sa propre patrie¹. »

Cette pensée semble étonnante venant d'un Français ayant vécu cinq ans en Russie alors que cette dernière occupait une place ambiguë dans les cœurs des grands hommes français et plus particulièrement dans ceux des philosophes des Lumières. Cette citation pose donc la question de la vision que nous pouvions avoir sur l'empire moscovite vers la fin du XVIII^e siècle. Il est important de préciser ici que ce que nous appelons Russie est également nommée Moscovie, et ce même si ce nom désignait également une province². Ce pays était, à la fin du siècle, immense et s'étendant de la Pologne, et plus particulièrement du fleuve Dniepr, jusqu'à l'océan Pacifique et s'était agrandi au Sud en 1783 en annexant la Crimée, au dépens de l'Empire ottoman.

Cet immense pays, ayant son rôle à jouer dans la politique européenne depuis Pierre I^{er}, était dirigé par la très connue Tsarine Catherine II. Ces deux grands Empereurs sont représentatifs de la Russie de cette période, il semble impossible de penser à ce pays au XVIII^e sans les évoquer. La souveraine était au pouvoir depuis 1762, date à laquelle elle avait évincé son époux Pierre III prenant ainsi possession du trône de cette puissance aussi bien orientale qu'occidentale, cette puissance de l'Europe de l'Est, notion inventée au siècle des Lumières et regroupant entre autre la Pologne, la Slovénie ... et dominée par l'Empire moscovite³.

Dans ce travail, nous nous attacherons à comprendre comment était perçu ce pays si lointain et si différent de la France par ses mœurs, son territoire, ses habitants et son climat. Ce pays aimé, idéalisé et adoré était aussi craint et critiqué. C'est également cette vision paradoxale que les Français pouvaient avoir de ce territoire, considéré comme glacial, que nous essayons de comprendre.

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.I, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.257.

² Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, vol. 7, Paris, éditeur les libraires associés, 1759, p.811.

³ Wolff Larry, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilisation on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford UP, 1994, p.15.

Pour cela, ce travail s'appuie sur les mémoires du comte Louis-Philippe de Ségur, jeune noble français de 31 ans, envoyé en Russie en tant que ministre plénipotentiaire et observateur pour le compte de la royauté française pendant cinq ans. Ségur, fils aîné du marquis Philippe-Henri de Ségur, secrétaire d'Etat de la guerre de 1780 à 1789, est né sous le règne de Louis XV mais grandit sous celui de Louis XVI. Ce jeune noble n'était pas destiné à la diplomatie, au contraire, il souhaitait suivre une carrière militaire. A ce titre, il entra dans l'armée à l'âge de 16 ans, soit en 1769, en tant que sous-lieutenant⁴. Eduqué à Paris et se rendant dans ses grands salons de la capitale, lieux privilégiés de sociabilité, il s'instruisit et se passionna pour les Lettres. Il rencontra d'ailleurs de nombreux auteurs et écrivit lui-même des essais et des pièces de théâtre. Il s'éprit ainsi des grands idéaux défendus par les philosophes de ce siècle : la liberté, l'égalité, la connaissance ... Nous pouvons dire qu'il est représentatif de cette jeunesse noble du milieu de ce siècle.

C'est par amour pour les idées des Lumières qu'il tenait tellement à s'engager dans la guerre d'indépendance américaine d'où il revint en 1783 en tant que colonel commandant des dragons Ségur. C'est en fin d'année 1784 qu'il fut nommé en Russie par Vergennes, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, avec la recommandation de son père. Il s'agissait de son premier poste diplomatique, pour lequel il avait deux missions : la première, pour laquelle il avait reçu le titre de ministre plénipotentiaire, était de réussir à signer un traité commercial entre la France et l'Empire russe, la seconde était d'observer et d'essayer d'empêcher une guerre entre ce pays et l'Empire ottoman. Il partit en février 1785 pour ce grand pays qui était reconnu pour être glacial et habité par des peuples barbares.

C'est donc à partir des mémoires de ce jeune Français, publiés vers 1824-1826 soit près de quarante ans après les événements, que ce travail se base. Ces mémoires se composent de trois tomes : le premier, de 526 pages, nous retrace sa jeunesse, la description de la France au milieu du XVIII^e siècle ainsi que son voyage en Amérique. Le deuxième tome, de 438 pages, nous raconte la préparation ainsi que la première partie de son séjour en Russie, c'est-à-dire jusqu'à la fin 1786. Le dernier tome, de 603 pages, s'intéresse à la seconde partie du séjour, dont le voyage dans le Sud du pays, et le retour en France lors des événements de la Révolution française. Ce sont donc les deux derniers tomes qui nous intéressent principalement pour ce travail puisque près de mille pages sont

⁴ Mézin Anne et Rjéoutski Vladislav (dir.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières : dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul Ier*, vol. 2, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2011, p.759.

consacrées à la Russie et donc à la perception que Ségur a eu de ce pays, ce qui peut faire entrer ces écrits dans la catégorie des récits de voyage en plus de celle des mémoires.

Ces sources ont été consultées de manière numérique et téléchargées depuis Gallica, site de Bibliothèque Nationale de France. L'édition utilisée dans ce travail est une édition belge, datant de 1825, nous avons décidé d'utiliser ce tirage car nous pouvions travailler sur des écrits publiés la même année et au même lieu. Dans le cadre de cette étude, ces mémoires sont mis en comparaison avec d'autres sources datant du XVIII^e siècle tels le dictionnaire de Moreri datant de 1759, consulté également sur Gallica, ou encore certains extraits des écrits du Prince de Ligne, voire de la presse tel le *Journal politique ou gazette des gazettes* dont seuls certains numéros sont disponible sur le site de la BNF. L'intérêt de ce travail est d'analyser et de comparer la vision, ou plutôt les visions et ressentis de Ségur face à ce pays considéré, tantôt comme arriéré, tantôt comme éclairé par les idées occidentales et voir sa position face à ces représentations.

Cette période, s'étendant sur cinq ans, du début de l'année 1785 à la fin de l'année 1789, fut une phase de changement que ce soit au niveau national et européen. En France, le gouvernement de Louis XVI se termina à la Révolution qui eut des répercussions dans toute l'Europe. Cette dernière était d'ailleurs tournée vers la Russie, de plus en plus menaçante envers l'Empire ottoman, à qui elle avait déjà annexé la Crimée, quelques années auparavant. Cette guerre était crainte par toutes les puissances européennes par les partis qui pourraient se retrouver en opposition. De plus, ce pays inquiétait les autres puissances occidentales par la puissance retrouvée depuis Pierre le Grand. A cette époque, les relations diplomatiques entre Français et Russes étaient tendues, différemment d'avec les Anglais, principaux partenaires commerciaux de l'Empire moscovite, et rivaux de la France. La situation paraissait donc difficile pour Ségur, autant au niveau diplomatique et personnel, mais cela n'est pas le cœur de notre travail, nous ne nous intéressons pas au côté diplomatique du séjour du ministre plénipotentiaire dans cette étude.

Cette dernière concernant la représentation de la Russie au XVIII^e siècle n'est pas nouvelle. Au contraire, nous pouvons citer plusieurs ouvrages ayant fait date dans cette historiographie dont celui de Larry Wolff *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilisation in the Mind of Enlightenment* datant de 1994. Ce travail est une base solide concernant l'invention de ce territoire, comme différent de celui des européens de l'Ouest, mais reste général par rapport à notre étude qui se focalise sur la Russie vue par les Français. Sur ce sujet, il semble nécessaire de citer l'étude de Marc Bélissa : *La Russie*

mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du xviii^e siècle, datant de 2010. Ce travail nous donne une vision d'ensemble, tout en étant approfondie, sur le ressenti que nous pouvions avoir de ce pays en France. La particularité de cet ouvrage est que l'auteur se base sur les différents articles de l'*Encyclopédie* ou de dictionnaires comme celui de Furetière. Cela nous permet de comprendre comment ce pays était dépeint en France car il ne faut pas oublier que c'est par ces œuvres que les Français apprenaient à connaître les autres cultures et pays. Cet auteur semble donc primordial pour un travail tel que le nôtre.

Sur le sujet de cette représentation, nous nous devons de citer deux travaux aux objectifs similaires, le premier, la thèse d'Albert-Bertrand Lortholary, de 1951, *Les philosophes du xviii^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au xviii^e siècle*, s'intéresse à la vision qu'avaient les Lumières sur la Moscovie. Le second ouvrage est celui de Sergueï Karp et de Larry Wolff, intitulé *Le mirage russe au xviii^e siècle* et datant de 2001. Ce travail regroupe différents articles reprenant, dans l'ensemble, les mêmes thèses que Lortholary. Ces deux écrits s'intéressent principalement aux regards donnés par les philosophes : Voltaire avec Pierre I^{er}, Diderot avec Catherine II, Montesquieu n'ayant jamais visité le pays ... C'est pourquoi il est intéressant de mettre en relation ces ouvrages avec un autre, ne proposant pas d'analyse certes, mais regroupant un grand nombre d'extraits de carnets de voyages, correspondances, mémoires d'hommes et de femmes ayant voyagé dans ce pays. Ce travail est celui de Claude de Grève, s'intitulant *Le voyage en Russie : anthologie des voyageurs français aux xviii^e et xix^e siècles*, où les extraits sont triés selon certains thèmes.

Nous remarquons que cette historiographie de la représentation de la Russie semble redevenue d'actualité depuis les années 1990, soit après la chute de l'URSS et la fin de la guerre froide, avec Larry Wolff.

Ce travail s'appuie donc sur cette historiographie dans le but de pouvoir comparer les différentes visions avec celle de Ségur, ce dernier restant au cœur de notre sujet et de notre analyse. Nous nous intéressons au ressenti d'un seul individu et non d'un groupe, il peut être en opposition avec ceux évoqués dans les travaux. De plus, ses sentiments se retrouvent dans ses écrits mais ne sont pas explicités, ce qui les rend sujet à l'interprétation du lecteur.

Nous comprenons donc que ce travail se trouve à la rencontre de plusieurs historiographies comme celles de la Russie et de son histoire, celle des représentations de ce pays, mais aussi celle des mentalités ou encore des voyages et des récits de voyages.

En quoi la vision de la Russie qu'avait Louis-Philippe de Ségur était-elle paradoxale, nous dévoilant tour à tour un pays barbare et civilisé à la fois, mais également un pays despotique et un pays dans lequel il se sentait chez lui, s'opposant ou s'accordant ainsi avec l'imaginaire des penseurs de son temps ?

Pour répondre à cette interrogation, nous analysons les écrits de Ségur de manière thématique. Dans un premier temps, nous ne nous intéressons pas à la Russie mais au vécu de Ségur ayant pu influencer l'écriture de ses mémoires. Puis, nous nous attachons à comprendre la perception de cette contrée en tant que territoire par le Français, étudiant ainsi les terres, le climat mais aussi les villes de cet Empire. Nous analyserons ensuite l'un des grands paradoxes de ce pays exprimé par Ségur qui était la présence d'une souveraine éclairée sur le trône d'un pays arriéré et despotique dont les ambitions pouvaient, ou non, se mêler à celles de la tradition de ce territoire. Enfin, nous analysons comment Ségur percevait les différentes populations de cet empire immense qu'elles soient nobles, simples paysans ou tribu « barbares ».

Partie 1

-

Une vision au prisme des idées d'un homme de son temps

Dans cette première partie, nous nous attacherons à connaître les grands événements vécus par Ségur ayant pu influencer l'écriture de ses mémoires, publiés quarante ans après son séjour en Russie. Pour cela, nous étudions son rapport avec les idées des Lumières avant de nous rendre compte que ses voyages lui ont permis de se former à porter un regard critique sur les autres peuples avant enfin de voir qu'il a vécu la Révolution française et que toutes ces expériences ont nourri son esprit mais ont pu également jouer sur la subjectivité de ses écrits. Nous analysons un peu plus ses mémoires, que ce soit dans la forme ou dans la présence de l'intime.

Cette partie peut paraître hors-sujet par rapport à notre étude mais il est nécessaire de connaître les souvenirs de Ségur afin de saisir l'impact qu'ils ont pu avoir sur ses écrits mais aussi sur sa perception de la Russie durant son voyage.

Chapitre 1 – Un homme bercé par les idées des Lumières

Il semble important de s'intéresser, en premier lieu, à la jeunesse de Louis-Philippe de Ségur ou du moins à son éducation qui est le reflet des évolutions qui ont pu traverser ce siècle. Il a été bercé par les nouvelles idées des philosophes et se trouvait donc dans une génération provoquant le changement.

La jeunesse de Louis-Philippe de Ségur durant la seconde moitié du XVIII^e siècle : un Noble aux idées des Lumières

Louis Philippe de Ségur est né en 1753 à Paris sous le règne de Louis XV. Il semble donc logique que ce jeune homme ait lu les grands auteurs de son temps : Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau ... Cependant, de cela il ne parle que très peu mais il insiste très fortement sur sa présence dans les grands lieux de sociabilité de l'époque : les salons. Il nous explique que

Malgré mon âge [...] je cherchais avidement la société des personnes qui réunissaient chez elles les savans et les hommes de lettres les plus distingués ; j'allais souvent chez madame Geoffriin et madame de Deffant. D'ailleurs, je trouvais ans quelques grandes maisons, telles que celles de madame la princesse de Beauvau, de madame la duchesse de Choiseul, de madame la maréchale de Luxembourg, de madame la duchesse de Grammont, de madame de Montesson, marié secrètement à M, le duc d'Orléans, de madame la duchesse d'Anville, de madame la comtesse de Tessé, et chez ma mère, des entretiens tantôt profonds, tantôt légers, toujours à la fois instructifs et agréables, et donc on ne retrouve plus aujourd'hui le charme¹.

Ce n'est pas la seule allusion qu'il fait à ces salons et même s'il ne nous décrit pas toutes ses lectures, nous pouvons les apprendre à travers la description de ces discussions :

Le précepte alors le mieux pratiqué était celui de Boileau, qui enseigne à *passer sans cesse du grave au doux, du plaisant au sévère*. Ainsi très souvent, dans une même soirée, on parlait alternativement de l'*Esprit des lois* et des contes de Voltaire, de la philosophie d'Helvétius et des opéra de Sedaine ou de Marmontel, des tragédies de La Harpe et des contes licencieux de l'abbé de Voisenon, des découvertes dans les Indes par l'abbé Raynal et des chansons de Collé, de la politique de Mably et des vers charmans de Saint-Lambert ou de l'abbé Delille².

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.1, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.62.

² *Ibid.*, p.64.

Ces salons étaient reconnus, ainsi celui de Mme Geoffrin était considéré comme le premier de ce type, où il était très difficile d'être admis « sans esprit, sans élégance, sans la science du monde des anecdotes, des mille riens qui composent les nouvelles³ ». Ségur devait être un homme très cultivé pour son âge pour pouvoir être accepté dans ces cercles, qui lui permirent, de plus de s'instruire, d'apprendre à discuter, à exposer ses idées et ce avec les formes permettant une discussion ouverte et polie. D'un autre côté, cette instruction ne devait pas être hors-normes pour un homme de sa condition.

Il était donc, comme la plupart des jeunes nobles de son âge, instruit et curieux. Ce fut donc bercé par les idées d'égalité et de liberté que le comte de Ségur mûrit. Il ne se contentait pas d'écouter et de lire ces hommes, passionné par les lettres, il souhaitait également leur ressembler et pour cela, il n'hésitait pas à écrire ses propres essais qu'il proposa à la lecture des grands auteurs, attirant de même leur amitié⁴. D'ailleurs, ses talents pour l'écriture lui valurent des compliments en Russie et l'Impératrice fit même jouer une de ces comédies au théâtre de l'Ermitage⁵ même si cela avait pour but d'empêcher le ministre plénipotentiaire de partir de Russie alors qu'il avait obtenu un congé.

Ce sont donc toutes ces idées nouvelles qui formèrent Louis-Philippe de Ségur. Souhaitant être reconnu et écouté, il prit des leçons « [...] pour apprendre à bien lire et à bien dire⁶. » Cela explique, en partie, comment un homme si jeune fut envoyé en Russie alors qu'il n'avait que 31 ans lors de son départ et aucune connaissance dans ce domaine, cela pouvait paraître étonnant connaissant les missions de ce poste.

Cette passion pour les lettres l'occupait très souvent. Il nous fait ainsi part de sa préférence pour Paris, par rapport à Versailles, puisque c'était dans cette ville que se trouvaient les salons et les grandes discussions de son temps. Il nous explique que lorsqu'il ne pouvait être dans la ville, il passait son temps libre à lire et à continuer de s'instruire⁷. Cette curiosité de tout se retrouve plus loin dans ses écrits nous expliquant son voyage en Russie. Nous nous rendons compte qu'il essayait de comprendre le comment et le pourquoi dès lors qu'une chose lui était inconnue. Par exemple, intéressé par les peuples

³ Poulot Dominique, *Les Lumières*, Paris, PUF, coll. Premier Cycle, 2000, p.185.

⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.I, p.64-65.

⁵ *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française t.IX : Russie : t.2*, Paris, Ancienne librairie Germer Baillière et C^{ie}, Felix Alcan éditeur, 1890, p.429.

⁶ *Ibid.*, p.67.

⁷ *Ibid.*, p.73.

« sauvages » vivant dans l'empire russe, nous voyons qu'il se fit parvenir un ouvrage sur le sujet⁸.

Connaissant cela, il n'est pas étonnant de le voir se passionner pour les expériences de Mesmer⁹. Or cette passion pour ce type de science était typique des penseurs de ce siècle. Ces derniers, voulant se rebeller contre les anciennes institutions, croyaient au mesmérisme, rejeté par l'Académie des sciences¹⁰.

Une autre chose est à noter, concernant cette jeunesse du XVIII^e siècle, l'un de leurs principaux idéaux était celui de la chevalerie comme nous pouvons le voir à de nombreuses reprises dans les écrits de Ségur¹¹ mais pour lui cette tradition avait tendance à disparaître au profit des lettres. Cependant, il ne semblait pas être insensible à cet idéal, qui était celui de la Noblesse, comme nous pouvons le comprendre dans sa volonté de faire une carrière militaire tel son père et son grand-père. Nous pouvons le remarquer lorsqu'il s'intéressait au cas de l'Amérique, alors en pleine guerre d'indépendance, et qu'il souhaitait y être envoyé.

La réalisation de ces idéaux de liberté : la guerre d'indépendance américaine

Ségur se prit de passion pour la guerre d'Amérique débutée en 1775 et finie en 1783. Cette bataille pour la liberté inspirait cette jeunesse belliqueuse et avide de nouveauté. Dans la description qu'il nous donne des premiers témoignages des événements, il nous fait part d'un paradoxe : il y eut un « [...] vif et si général intérêt pour la révolte d'un peuple contre son roi¹². » D'un autre côté, il s'étonnait que les gouvernements européens en fussent choqués¹³. Il nous explique donc que les monarques avaient apprécié, et aidé à diffuser, les idées des Lumières mais souhaitaient en même temps une totale obéissance au système que ces idées remettaient en cause¹⁴.

⁸ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.378.

⁹ *Ibid.*, p.61.

¹⁰ Poulot Dominique, *op. cit.*, p.195.

¹¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.I, p.73.

¹² *Ibid.*, p.87.

¹³ *Ibid.*, p.88.

¹⁴ *Ibid.*, p.88.

C'est sûrement en cela que cette guerre d'indépendance semblait être l'allégorie de cette liberté portée par les Lumières. C'était un peuple qui se rebellait pour sa liberté mais pas contre n'importe qui : contre un souverain, un monarque qui était donc la plus haute figure d'autorité. Cette guerre donnait des espérances à une jeunesse en quête de bataille et d'exploits héroïques avec une rupture de la paix avec l'Angleterre¹⁵. Ils étaient animés par un double sentiment : la fierté et l'envie de servir leur pays et un « [...] vrai enthousiasme pour la cause de la liberté américaine¹⁶. » Ces deux sentiments étaient aussi la rencontre entre deux temps et deux philosophies différentes : l'Ancien Régime et les nouvelles idées. Nous remarquons ici encore l'idéal chevaleresque puisque cette guerre promettait de grandes batailles, permettant de s'illustrer, livrées pour une bonne cause : la libération d'un peuple.

Cette situation donnait beaucoup d'espoir à toute cette jeunesse et donc à Ségur. Toutefois, ce n'était pas dans les projets de la France de rentrer en guerre et même lorsque cela fut fait en 1777, le Français ne partit pas tout de suite pour le nouveau continent, il lui fallut attendre 1782¹⁷. Lors de son embarquement, il était accompagné de grands noms, tel le petit-fils de Montesquieu et Alexandre de Lameth pour ne citer qu'eux, nous faisant comprendre que cette guerre enivrait les jeunes nobles.

Cet espoir de liberté et de bataille était représentée dans l'image d'un homme : Washington, que Ségur décrit comme « [...] le héros d'une république [...] »¹⁸. C'est cette république bien loin de la monarchie qui faisait également rêver les jeunes Français, où tous les hommes seraient égaux.

Ce voyage, outre le fait d'avoir libéré un peuple, lui a également permis de prendre de l'importance dans sa carrière militaire. A la fin de cette campagne, il devint colonel commandant du régiment Belzunce-dragons, qui prit le nom de Ségur¹⁹. Cette guerre lui permit également d'obtenir de l'expérience, que ce soit au combat, mais aussi de l'assurance en lui, il semblait en paraître grandit d'autant plus qu'il portait avec fierté la médaille Cincinnatus²⁰. Cette dernière était bien plus qu'une récompense pour avoir combattu, elle était la preuve de la victoire de la liberté, victoire à laquelle Ségur avait

¹⁵ *Ibid.*, p.147.

¹⁶ *Ibid.*, p.321.

¹⁷ *Ibid.*, p.318.

¹⁸ *Ibid.*, p.412.

¹⁹ *Ibid.*, p.513.

²⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.43.

contribué. Elle était en quelque sorte la preuve de ses idéaux. D'ailleurs, elle fut remarquée en Russie et la Tsarine ne semblait point s'offenser de cette révolution au contraire.

C'était dans cette guerre que s'exprimait le mieux les idéaux de liberté et d'égalité que les Lumières avaient transmises à Ségur et pourtant, cela semble paradoxal que cet homme ait tant voulu se battre pour la liberté dans un autre pays, sur un autre continent alors que le régime absolutiste, français et russe, ne semblait pas le déranger outre mesure. Dans ses mémoires, les passages sur le régime de Catherine II ne comportent pas réellement de critique sur les abus de ce gouvernement. De même, lorsqu'il évoque le servage, il accepte que cela soit arriéré mais ne le critique pas réellement, trouvant l'excuse que les serfs n'étaient pas maltraités par leur maître. Cela est donc assez surprenant, d'autant plus que ses deux voyages sont très proches dans le temps : à peine deux ans.

Chapitre 2 – Des voyages ayant formé son regard critique et son esprit

Les voyages étaient très importants dans l'idée des Lumières car ils permettaient de découvrir d'autres peuples, d'autres pays et d'autres coutumes. L'exemple le plus important est sans aucun doute le Grand Tour, qui pour l'éducation des élites européennes¹ était le voyage de formation par excellence. Pourtant, Louis-Philippe de Ségur ne nous en fait pas mention, il ne l'avait donc sûrement pas réalisé sinon il est certain qu'il nous l'aurait décrit. Cela rend donc encore plus important son voyage en Amérique mais également celui en Russie puisque tous deux lui permettent de le former et de l'ouvrir au monde

L'Amérique : un nouveau pays différent, sous plusieurs aspects, de la Russie

Nous avons déjà vu que pour Ségur, la campagne d'Amérique était une allégorie de son amour pour la liberté, mais il faut y voir également un premier voyage en dehors de France lui permettant de découvrir un autre pays, aux paysages différents mais également au régime politique dissemblable et ce que soit par rapport à la France ou par rapport à Russie, qu'il visita quelques années plus tard.

Il faut prendre en compte ce dépaysement entre ces deux territoires. L'Amérique visitée par Ségur était une succession de paysages différents. La première ville qu'il découvrit fut Douvres et il fut surpris d'y voir des maisons simples élégantes, colorées, reflet d'une société intelligente, ordonnée et active². Ce qui l'étonna le plus fut l'égalité qui semblait régner dans cette ville :

Un œil accoutumé au spectacle de nos magnifiques cités, à l'afféterie de nos jeunes élégans, et au contraste que présente chez nous le luxe des premières classes, avec la grossièreté des

¹ Poulot Dominique, *Les Lumières*, Paris, PUF, coll. Premier Cycle, 2000, p.135.

² Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.I, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.377.

costumes de nos paysans et les haillons de la fond innombrable de nos pauvres, est surpris, en arrivant dans les Etats-Unis, de n'y voir nulle part l'excès de faste ni celui de la misère³.

Cette distinction entre riches et pauvres, non visibles en Amérique pour lui, le surprit et était sûrement restée dans son esprit en revenant en France et en visitant la Russie où les écarts de richesses étaient si visibles et impressionnants, entre les grands palais habités par des nobles habillés à la mode occidentale et des petites maisons, pour ne pas dire cabanes, habitées par des paysans vêtus de peaux de bêtes.

Cette image de propreté et d'organisation des villes n'était pas présente que pour une cité, mais pour toutes celles traversées, ce qui ne fut pas le cas en Russie. La capitale des Etats-Unis, qui était à l'époque Philadelphie, était organisée, avec un plan⁴ ce qui n'était pas le cas de la ville de Saint-Pétersbourg qui grandissait sans norme. Ce qui pouvait paraître choquant c'était d'avoir deux pays si différents en comparaison : ainsi la Russie qui n'était pas en guerre lors de l'arrivée de Ségur semblait en pleine reconstruction alors que les Etats-Unis connaissaient la situation inverse avec de belles villes et un pays en crise indépendantiste. Certes, Ségur ne savait pas encore qu'il allait être envoyé en Russie, mais nous savons qu'il a lu beaucoup d'auteurs de son temps et dans l'*Encyclopédie*, les articles sur les villes les décrivaient comme malpropres, dangereuses, laides ...⁵ Nous pouvons donc imaginer quelles étaient les idées que pouvait se faire Ségur en imaginant ces villes si différentes, dans leurs descriptions, de celles des Etats-Unis.

Concernant les paysages, il en aperçut deux différents : l'immensité de la nature, avec de grandes forêts et des vallons et une terre fertile pour laquelle il utilise le terme « d'industrielle⁶ ». C'était donc un pays stable, entre territoires civilisés et nature sauvage que Ségur traversait lors de cette campagne.

Toujours dans le même sentiment d'égalité, tant apprécié par Ségur, il nous explique qu'aucune profession n'était dévalorisante et qu'il n'était pas étonnant dans ce pays de voir un capitaine tenir une taverne⁷. Ici encore, il y a une réelle différence entre ce pays et la Moscovie Nous pourrions également aborder le sujet du climat, et montrer la différence entre les Antilles et la Russie mais cela n'aurait aucun intérêt dans le sens où les deux choses ne sont en aucun cas comparables.

³ *Ibid.*, p.377.

⁴ *Ibid.*, p.385.

⁵ Béliissa Marc, *La Russie mise en Lumière. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Kimé, coll. Le sens de l'histoire, 2010, p.32.

⁶ *Ibid.*, p.395.

⁷ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.I, p. 396.

Il faut tout de même nuancer ces écrits publiés bien après ce voyage. Il était donc possible que ces belles villes propres n'étaient pas aussi généralisées que ce qu'il nous laisse entrevoir comme il était probable que ce sentiment d'égalité ne soit pas aussi fort qu'il ne le décrit.

Cependant, c'est en partie sur ce nouveau continent qu'est né le mythe du « bon sauvage », cet homme vivant en harmonie avec la nature et refusant toute autorité des autres hommes ou de l'Eglise. Ségur expliquait d'ailleurs que « partout où les hommes civilisés se montrent, les hommes sauvages disparaissent⁸. » Cette idée était reprise de Diderot qui pensait que le monde sauvage ne pouvait que disparaître⁹. Et pourtant, il explique également que l'homme sauvage le restait et ce malgré une éducation civilisatrice dès le plus jeune. Dès que les enfants devenaient adultes, ils retournaient dans la nature¹⁰. De même que pour les villes, Ségur ne connaissait pas encore les peuples « sauvages » de la Russie alors que ces derniers n'étaient pas aussi bien vu que ceux d'Amérique. Ces deux peuples ne disposaient pas du même statut. Toutefois, ce voyage lui permit de s'habituer à la rencontre avec des populations n'ayant pas le même mode de vie, ni les mêmes mœurs que lui, jeune aristocrate européen.

Enfin, et c'était sûrement en cela que la différence était la plus entre les deux pays, l'Amérique n'était pas soumise au joug d'une monarchie absolue. Au contraire, cet Etat se battait pour devenir indépendant, pour sortir de la tutelle du souverain anglais. Son but était d'instaurer « [...] des lois sages [...]»¹¹ ce qui n'était pas le cas pour les Russes qui vivaient dans un pays dirigé par une femme ayant fait assassiner son mari pour s'approprier son trône. Il faut penser que cette vision que Ségur avait de Catherine II à cette époque, et ce même s'il était persuadait que c'était aussi une grande femme ouverte aux idées de son temps.

Ainsi, ce voyage permit à Ségur de découvrir un nouveau pays, et cette expérience lui a valu de connaître de nouvelles personnes aux mœurs différentes, que ce soient les américains ou des peuples dits « sauvages » mais aussi d'autres paysages. Même s'il n'en est pas fait mention dans ses mémoires, cela a sûrement dû le préparer à voyager dans

⁸ *Ibid.*, p.428.

⁹ Duchet Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque de l'Evolution de l'Humanité, 1995, p.17.

¹⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.I, p.428-429.

¹¹ *Ibid.*, p.390.

d'autres pays, à ne pas être surpris de tout et à être capable de comprendre d'autres modes de vie que le sien.

Le voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg : lieux de réflexions sur l'empire russe

Durant la route pour Saint-Pétersbourg, qui dura près d'un mois, Ségur eut le temps de se questionner sur l'Empire russe mais également sur sa Tsarine d'autant plus que lors de ses arrêts, il se renseignait sur ce pays.

Ainsi, il discuta avec Frédéric II de la souveraine et nous pouvons percevoir qu'il était admiratif devant cette femme étrangère capable de gouverner, dans le calme, un Empire si vaste tout en faisant face aux Ottomans¹². C'était également face à ce monarque qu'il montrait déjà un des paradoxes de cette Impératrice : son gouvernement serein et son accession sanglante au trône. Cette idée est développée dans la troisième partie de ce travail. Ce qui est important ici, c'est de voir que l'esprit critique de Ségur était déjà mis à mal : il ne savait pas comment considérer cette souveraine : une meurtrière ou une grande reine ?

Henri de Prusse, quant à lui, modéra l'enthousiasme de Ségur en lui donnant son avis : si Catherine II était si éclatante c'était que son pays était obscur¹³. Ici encore, le Français en apprit davantage sur la souveraine mais surtout put envisager plusieurs points de vue qu'il ne semblait pas avoir au début de son voyage, ne faisant que sublimer la Tsarine.

En arrivant en Pologne, Ségur rencontra le roi, qui avait acquis ce titre grâce à l'Impératrice¹⁴. Le Français nous fait tout de même la remarque que depuis le partage de 1772, ce n'était plus Stanislas-Auguste qui gouvernait mais elle via le comte de Stackelberg, son ambassadeur¹⁵. Même si le ministre plénipotentiaire connaissait l'histoire du partage de la Pologne, et voyait en celui-ci l'ambition de la tsarine, il décrivit ce pays

¹² Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.137.

¹³ *Ibid.*, p.148.

¹⁴ *Ibid.*, p.166-167.

¹⁵ *Ibid.*, p.171.

comme « humilié » et sa « nation démembrée »¹⁶. Il semblait se rendre compte de la puissance de la Tsarine et que sa volonté n'avait pas de limites, qu'elle obtenait ce qu'elle désirait.

Lors de son voyage, nous remarquons une sorte de cheminement dans sa pensée. En quittant la France, il semblait admirer ce pays et sa souveraine puisqu'elle avait fait de grandes choses pour son Empire. Or les rencontres qu'il fit pendant sa route l'amènèrent à se poser des questions. De plus, il faut remettre ce déplacement dans son contexte. Nous savons qu'il était revenu d'Amérique depuis peu, il avait encore en tête ses idéaux de rébellion contre l'autorité, son envie de liberté et d'égalité, toutes ces choses qu'il avait trouvées dans cette nouvelle nation. Il ne faut pas croire qu'il ne connaissait pas les agissements de la souveraine mais il ne semblait en prendre conscience qu'à cet instant. Il avait sous les yeux les résultats de sa détermination, capable de mettre un homme sur un trône dont elle contrôlait le pouvoir.

La description qu'il nous fait des paysages semble également nous préparer à ceux de la Russie. Il nous dépeint la Pologne comme un pays triste, aux villes sales, à la population pauvre et esclave¹⁷. Cela nous donne l'impression que plus le voyageur s'aventurait vers l'Est, plus les contrées y étaient sauvages, les villes malpropres et le peuple démunis. Cela était peut-être le cas mais il ne faut pas oublier que ce texte n'a été écrit que quarante ans après ce voyage et il est fort probable que l'inspiration romantique ait prit une grande place.

¹⁶ *Ibid.*, p.171.

¹⁷ *Ibid.*, p.153-154.

Chapitre 3 – Un homme assistant au déclin d'un monde

Nous avons déjà vu comment les voyages et l'éducation de Ségur avaient pu agir sur ses perceptions lors du voyage en Russie, mais il ne faut pas oublier que ce jeune noble a également vécu la Révolution française. Tous ces événements vécus par le Français avant et après son voyage ont pu influencer l'écriture de ses mémoires.

Un jeune noble ayant vécu la Révolution française et ses suites

Dès le début de ses mémoires, Louis-Philippe de Ségur est anachronique puisqu'il analyse la cour de Louis XV et plus particulièrement celle de Louis XVI en sachant que ce gouvernement se terminait par la Révolution. Il nous décrit la société française, et surtout les nobles et le gouvernement comme dormant « sur un volcan » ou les jeunes nobles marchant sur « un tapis de fleur qui nous cachait un abîme »¹. Cette approche téléologique nous oblige donc à être prudent en lisant ses mémoires et surtout en ce qui concerne le gouvernement de Russie. Cette monarchie absolue semble être sublimée dans la totalité de ses écrits et cela peut se comprendre dans le sens où elle lui paraissait stable, loin de toute rébellion et déchéance du trône. Il semble essayer de nous donner un exemple de régime absolutiste qui fonctionnait, qui restait en place malgré les années².

Il faut tout de même expliquer que Ségur n'était pas présent en France lors des événements marquants de la Révolution comme la prise de la Bastille ou la fameuse nuit du 4 août où les privilèges furent abolis. Il ne quitta la Russie que le 11 octobre 1789³. Cet éloignement lors de ces faits lui causa beaucoup d'inquiétude surtout qu'il ne recevait pas les nouvelles par son gouvernement mais par d'autres Russes⁴. D'ailleurs, avant d'apprendre l'événement du 14 juillet, il espérait encore nous expliquant que le roi était apprécié par tous. Mais au fil des pages, nous pouvons sentir son inquiétude et son envie d'en savoir plus sur la révolution qui était en train de s'opérer dans son pays. Il nous fait

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.I, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.24-30.

² Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p. 585.

³ *Ibid.*, p.531.

⁴ *Ibid.*, p.506-507.

d'ailleurs part de cette ignorance en nous expliquant que les mots ne suffisaient pas à décrire et qu'en voyant les choses, tout prenait un autre sens⁵. En arrivant en France, il vit le sentiment de fierté qu'éprouvaient les hommes :

Si j'interrogeais quelques individus des classes inférieures, ils me répondaient avec un regard fier, un ton haut, hardi ; partout je voyais l'empreinte de ces sentimens d'égalité, de liberté, devenus alors des passions si violentes ; enfin, à mon départ de France, j'avais quitté un peuple paisible et courbé par habitude sous le joug d'un long assujettissement ; à mon retour, je le retrouvais redressé, indépendant, et trop ardent peut-être pour jouir avec sagesse d'une liberté nouvelle⁶.

Ici encore, nous voyons qu'il est de nouveau anachronique, projetant déjà les événements postérieurs.

Il faut donc imaginer que ce changement de situation était brutal pour lui qui n'avait rien vécu de ces grands événements. Parti d'un pays calme, vivre pendant cinq ans dans un Etat où le pouvoir absolu n'était pas remis en question et revenir dans un Etat s'étant révolté contre ce même type de régime étaient des changements importants. De plus, il faut imaginer le contraste entre Louis XVI « triste, abattu⁷ » et Catherine II qui semblait être à son apogée.

Il est cependant dommage de ne pas avoir le ressenti de Ségur face aux suites de cette révolution, puisque qu'il est décédé avant d'avoir pu les écrire. Mais il semble facile de les imaginer surtout en ce qui concerne les événements du début du XIX^e siècle, lors de la campagne de Russie engagée par Napoléon mais aussi lors de la guerre contre les armées de coalition de pays dont faisait l'Empire moscovite. En effet, les relations diplomatiques entre les deux pays, que le Comte de Ségur avait réussi à rendre meilleures, se dégradèrent dès 1808. La campagne napoléonienne en Russie de 1812 fut un échec et nous pouvons remarquer l'amertume de cette défaite dans ses écrits quand ce dernier nous décrit la ville de Moscou y voyant trop de mauvais souvenirs⁸.

Sous le Consulat, il fut député de l'Isère et conseiller d'Etat puis sénateur sous Napoléon et son talent littéraire fut reconnu puisqu'il entra à l'Académie Française en 1803. Ce que nous comprenons, c'est qu'il avait choisi son camp, il n'avait pas eu de problème lors de la Terreur puisqu'il faisait partie du groupe de nobles libéraux, il se plaça

⁵ *Ibid.*, p.562.

⁶ *Ibid.*, p.563.

⁷ *Ibid.*, p.583.

⁸ *Ibid.*, p.230.

même en opposition à Louis XVIII⁹. Nous voyons donc que ces idéaux, le poussant à faire certains choix, lui avaient offert une vie remplie et même si nous n'avons pas le détail précis de tout cela, nous nous doutons bien que tous ces événements ont eu des répercussions sur l'écriture de ses mémoires.

Les mémoires de Ségur : des mémoires du début du XIX^e siècle

Maintenant que nous connaissons un peu plus les événements vécus par Ségur, il est nécessaire de s'intéresser plus particulièrement aux mémoires de ce jeune Français.

Il est intéressant de rappeler qu'il a écrit ses mémoires vers 1820, puisque ces derniers ont été publiés en 1825. Durant la première partie du XIX^e siècle un grand nombre de mémoires virent le jour, il n'y a donc rien d'étonnant que Ségur en ait également écrit. Cette grande parution de mémoires s'explique par le fait que nous sortions d'une époque où eurent lieu de nombreux changements et que puisque la censure était levée depuis 1815, les personnes pouvaient raconter ce passé de la Révolution et des années la précédant. Cette volonté s'inscrivait dans une volonté de connaître son passé, son histoire¹⁰.

En premier lieu, il est important de préciser qu'il a écrit ses mémoires à la demande d'amis¹¹. Il se plia donc à cette mode et écrivit donc des mémoires historiques que nous pouvons définir comme des « rapports écrits sur des points précis qui étayent solidement l'œuvre ou l'acte qu'ils préparent, mais qui sont destinés à disparaître derrière l'œuvre ou l'acte¹² » mais aussi « se dit des Livres d'Historiens, écrits par ceux qui ont une part aux affaires ou qui en ont été témoins oculaire, ou qui contiennent leur vie ou leurs principales actions¹³. » Ils sont « au service de l'histoire¹⁴ », ils sont là pour témoigner de ce qu'ont vu leurs auteurs. Les écrits de Ségur étudiés dans ce travail rentrent donc dans cette catégorie puisque le ministre, en plus d'avoir vécu les événements de la fin du siècle des Lumières, a également été envoyé en Russie dans un but diplomatique, découvrant ainsi un Empire

⁹ Mézin Anne et Rjéoutski Vladislav (dir.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières : dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul I^{er}*, vol. 2, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du xviii^e siècle, 2011, p.759.

¹⁰ Zanone Damien, *Ecrire son temps, les mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon, PUL, 2006, p.23-24.

¹¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.I, p.4.

¹² Citation du dictionnaire de Furetière in Zanone Damien, *op. cit.*, p.11.

¹³ Citation du dictionnaire de Furetière in Zanone Damien, *op. cit.*, p.11.

¹⁴ *Ibid.*, p.170.

puissant et une souveraine à son apogée. Nous pouvons également considérer la partie sur son voyage en Russie comme un récit de voyage.

En ce qui concerne le titre de ces mémoires, nous pouvons remarquer qu'ils se nomment « Mémoires, ou souvenirs et anecdotes ». Cette notion d'anecdotes n'est pas un simple mot, au contraire, nous pouvons remarquer que dans ces écrits, ce sont sûrement ces petites histoires qui nous apportent le plus d'informations sur les mœurs, les personnes rencontrées¹⁵. Or il était dans l'idée que les portraits étaient les visages de l'histoire¹⁶ et que c'étaient les grands Hommes qu'ils faisaient l'Histoire. La présence de ces anecdotes renforce l'impression de lire un roman historique, nous avons presque le sentiment de voir les scènes se jouer devant nous, elles permettent de totalement être imprégnées de ces souvenirs.

Pour la forme que prennent ces mémoires, nous savons qu'au début du XIX^e siècle, il n'y a pas de normes données ce qui explique la diversité de ces écrits¹⁷. Nous savons déjà que les mémoires de Ségur sont composés de 3 tomes alors que souvent, il y en avait au moins 4¹⁸. Cela s'explique par le fait que les premiers tomes ont été publiés vers 1824-1826, or, nous savons que leur auteur est décédé en 1830, il n'a donc sûrement pas eu le temps de rédiger la suite. De plus, c'était plutôt la norme qu'ils soient découpés en chapitres¹⁹ mais ce n'est pas le cas chez Ségur, ce qui peut rendre la lecture un peu difficile, ayant du mal à voir où une pensée s'arrête.

La présence de l'intime dans ses mémoires

Nous savons que ces mémoires ont été écrits bien après les faits. Il faut donc prendre en compte que cela peut provoquer des erreurs, volontaires ou non, dans les récits. Le plus souvent, ce laps de temps joue sur l'esprit et les événements prennent un autre sens, comme nous avons pu le voir avec le récit de la Révolution française et la description du gouvernement de Louis XVI. Dans ce cas, ces faits prennent une vision téléologique. De plus, la mémoire se détériore avec le temps et les souvenirs se font moins précis.

¹⁵ *Ibid.*, p.205.

¹⁶ *Ibid.*, p.195.

¹⁷ *Ibid.*, p.62.

¹⁸ *Ibid.*, p.71.

¹⁹ *Ibid.*, p.71.

Certes, il est sûr que l'auteur ait pris des notes durant ces années, d'autant plus qu'il était en mission diplomatique nécessitant un rapport détaillé, mais en ce qui concerne les dialogues rapportés dans ces mémoires, il faut être prudent car il est fort probable que les termes ne soient pas exacts même si le sens doit rester identique. Cette différence entre le vécu et l'écriture explique que la chronologie du récit soit celle de la mémoire et non celle des événements²⁰.

L'une des particularités des mémoires, par rapport aux récits historiques, est qu'ils sont racontés par la personne ayant vécu les événements, ce qui sous-entend une certaine subjectivité et une présence de l'intime dans les écrits. Ainsi, dans les récits de voyage, il n'est pas inhabituel de trouver des références à la personne et nous aurions pu nous attendre à en trouver davantage dans le récit de Ségur. Certes, nous en trouvons une grande quantité dans le premier tome, retraçant sa jeunesse et son voyage en Amérique, mais nous n'en trouvons presque plus dans les deux tomes suivants. Nous avons des informations sur la façon dont il voyage, les amitiés qu'il se crée²¹ mais cela semble être les seules informations que nous avons à son sujet. Ainsi, il faut attendre la fin de son récit de son séjour en Russie pour apprendre qu'il était malade et qu'il avait le mal du pays²².

Il est bien évident que les idées et ressentis de Ségur se retrouvent dans les descriptions qu'il donne des lieux, des mœurs et des personnes, mais il semble s'attacher à être le plus subjectif possible et cela se remarque. Ce manque de présence de l'intime dans les écrits du ministre français s'explique en partie parce qu'il est un homme du XVIII^e siècle et que ceux de cette époque sont moins dans l'intime que les romantiques²³.

²⁰ *Ibid.*, p.81.

²¹ Besson Grégoire, « Dans l'intimité du voyageur européen : l'étude de récits de voyage (fin XVIII^e – début XIX^e siècle) », in *L'intime, objet d'histoire*, journée d'étude proposée par les doctorants du CRHIPA, 7 mai 2015, Grenoble.

²² Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.525-526.

²³ Besson Grégoire, *op. cit.*

Partie 2

-

**Un vaste pays aux visages multiples exploré par Louis-
Philippe de Ségur**

Dans cette seconde partie, nous commençons véritablement l'étude de la vision que Ségur portait sur la Russie. Il paraît normal de débiter en analysant son ressenti par rapport au pays en tant que territoire. Pour cela, nous nous attachons à expliquer son regard sur les aspects et localités de ce pays. Cette partie s'intéresse tout d'abord, aux deux grandes villes de cet Empire : Saint-Pétersbourg et Moscou, avant de nous attacher à voir la description d'autres villes et villages de la Russie et enfin d'examiner les paysages en eux-mêmes.

Ce panorama semble nécessaire pour une vision complète de ce pays, considéré souvent comme glacial. De plus, il paraît impossible de s'intéresser à une contrée sans décrire ses paysages et son climat, qui pouvaient induire sur les mœurs des habitants comme le pensait Montesquieu.

Figure 1 Carte de la Russie au XVIII^e siècle datant de 1786

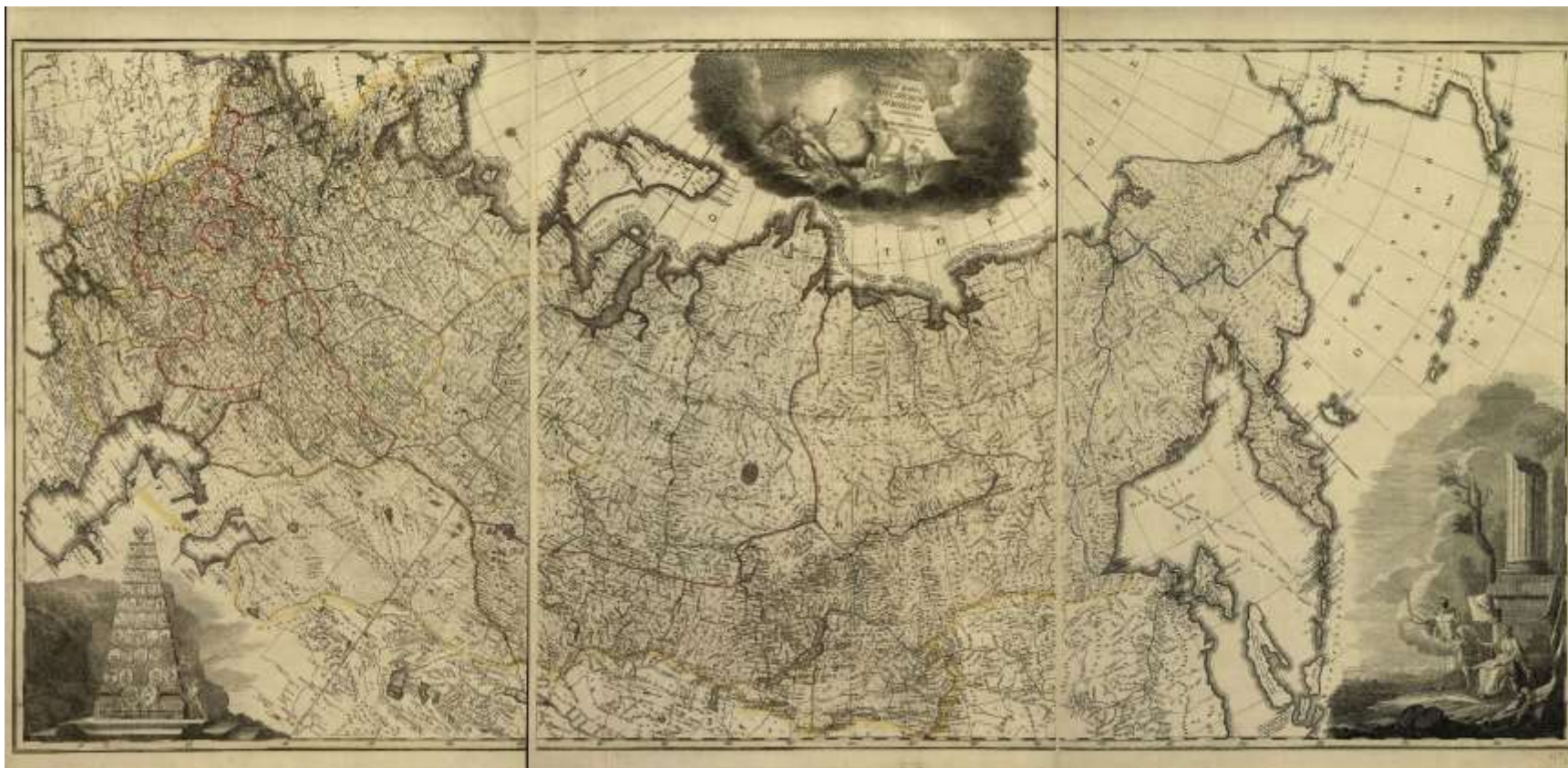


Image provenant du site <http://www.familytree.ru/fr/maps/country-ru.htm>.

Chapitre 4 – Saint-Pétersbourg et Moscou : capitales de l'Empire ?

Ce chapitre s'intéresse à la vision qu'a pu avoir Louis-Philippe de Ségur des deux grandes villes de l'Empire de Catherine II qu'étaient Saint-Pétersbourg et Moscou. Ces deux localités, peu séparées géographiquement, semblaient s'opposer par leur rapport à la vision que les moscovites avaient de leur souveraine. Ainsi, Saint-Pétersbourg, capitale de la Russie et ville cosmopolite, se trouvait être loyale à la Tsarine alors Moscou se plaçait plus dans le mécontentement.

Même s'il semble certain que ces deux grandes villes avaient une importance capitale dans la Russie du XVIII^e siècle, le Comte de Ségur ne décrit que peu ces deux lieux et explique ce choix par le fait que ces deux villes avaient déjà été beaucoup décrites par les voyageurs de son temps. Les quelques informations qu'il nous donne nous permettent de prendre conscience de la composition sociale de ces deux villes, plus que de leur architecture et de leur organisation.

Saint-Pétersbourg : capitale officielle de l'Empire

Lors de son séjour en Russie, Louis-Philippe de Ségur logeait, la majeure partie de son temps, à Saint-Pétersbourg, seulement nommée « Pétersbourg » dans ses écrits.

Cette ville fut construite, à partir de 1703, par Pierre le Grand dans un but : « ouvrir une fenêtre sur l'Europe¹ ». En effet, Moscou était plus au centre du pays, et il aurait semblé logique qu'elle reste la capitale mais suite à sa victoire sur la Suède, le Tsar décida de fonder sa nouvelle capitale sur la Mer Baltique. Les successeurs de Pierre le Grand avaient continué l'œuvre de ce dernier dans la ville, chacun apportant sa pierre à l'édifice. Ce fût sans doute Catherine II qui investit le plus dans cette ville tout en restant dans la continuité de son créateur. Ainsi elle voulait densifier le plan de la ville et souhaitait rapprocher la ville de l'Empire, faisant² que le second ressemble à la première².

¹ Citation de Pierre le Grand in Haumant Émile, *La Russie au xviii^e siècle*, Paris, Société française d'éditions d'art L. Henry Hay (9 rue Bonaparte), s.d. [1904], p.235.

² Meaux Lorraine de (dir.), *Saint-Pétersbourg, histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2003, p.36.

Dès les premières évocations de cette ville, Louis-Philippe de Ségur nous montre la puissance de la souveraine sur son Empire et sa capitale : « Avant elle, Pétersbourg, dans son horizon de glace, était un point presque inaperçu et qui semblait tenir à l'Asie ; sous son règne, la Russie devint européenne ; Pétersbourg brilla entre les capitales du monde civilisé [...] »³ Ici, l'auteur semble nous présenter une capitale à la hauteur de Paris, mais par la suite de son écrit, il nous décrit une ville en demi-teinte :

L'aspect de Pétersbourg frappe l'esprit d'un double étonnement : il y trouve réunis l'âge de la barbarie et celui de la civilisation, le dixième et le dix-huitième siècles, les mœurs de l'Asie et celles de l'Europe, des Scythes grossiers et des Européens polis, une noblesse brillante, fière et un peuple plongé dans la servitude⁴.

Ségur nous décrit une ville en transition vers la modernité mais encore fortement ancrée dans le passé et donc une ville qui semblait être désordonnée. Cette idée, Diderot l'avait déjà évoquée lors de son voyage en Russie en 1773-1774 :

Comment les mœurs qu'elle se propose de donner à sa nation s'établiront-elles et subsisteront-elles à Pétersbourg, qui ne sera jamais qu'un amas confus de toutes les nations du monde qui ne valent rien ? Le lieu des vices est-il bien celui de l'institution de la vertu ? [...] ne serait-il pas possible de peupler davantage Pétersbourg, de le rendre plus vivant, plus agissant, plus commerçant en joignant cette multitude de palais isolés par des maisons particulières⁵ ?

Diderot expliquait que Catherine II respectait le choix de Pierre le Grand de faire de cette ville la capitale mais il la pensait trop petite, trop désordonnée, non harmonieuse pour assumer ce rôle. Cela s'explique par le fait que lors des voyages des deux Français, la ville était encore en construction, ainsi l'Académie des sciences n'est construite qu'entre 1783 et 1785⁶, soit lors du voyage de Ségur. De plus, cette ville était « sujette aux inondations & aux incendies⁷ » ce qui ne facilitait pas l'aspect d'une capitale.

Il semble difficile d'imaginer à un homme du XVIII^e siècle, ayant fréquenté les salons parisiens, qu'une telle ville pouvait être la capitale d'un pays si puissant. Cependant, c'était un endroit où l'on retrouvait « [...] des modes élégantes, des habits magnifiques, des repas somptueux, des fêtes splendides, des théâtres pareils à ceux qui embellissent et

³ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.219-220.

⁴ *Ibid.*, p.230.

⁵ Diderot Denis, *Correspondance*, (éd. Mouret, 1966) in Grève Claude de, *Le voyage en Russie : anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p.212-213.

⁶ Meaux Lorraine de (dir.), *op. cit.*, p.180.

⁷ Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, vol. 8, Paris, éditeur les libraires associés, 1759, p.227.

animent les sociétés choisies de Paris et de Londres [...]»⁸ » Ainsi, ce n'était pas tant deux âges qui se rencontraient mais deux civilisations, deux populations : la cour et sa Noblesse et les populations plus pauvres, composées de marchands, de paysans ou de domestiques. Ce sont donc deux modes de vie différents qui se côtoyaient à Saint-Pétersbourg et même si Ségur semblait s'en étonner, il paraît difficile de croire que cela n'était pas le cas à Paris à la même époque.

Vladimir Berelowitch présente Saint-Pétersbourg, à cette époque, comme un « [...] phare ou un avant-poste de la civilisation qui s'opposait au reste de la Russie encore barbare, mieux, qui la combattait et la civilisait⁹. » Ainsi, cette capitale se voulait également le centre de diffusion des idées éclairées, des idées civilisatrices. Et par sa position, elle était plus à même de recevoir et de transmettre au reste du territoire les idées européennes, celles qui attiraient Pierre le Grand¹⁰.

Ségur ne fait pas réellement une description de l'architecture de cette ville, il s'intéressait plus au peuple, mais nous comprenons grâce au texte de Diderot que c'était une ville assez petite, donc les immeubles étaient principalement des hôtels particuliers. Les maisons des moins favorisés se trouvaient « [...] hors des villes [...]»¹¹ » Nous pouvons donc penser qu'il y a une certaine délimitation spatiale entre ces deux populations : les habitats aisés au centre de la ville et les plus pauvres en dehors de la ville ou à sa limite, comme dans la plupart des pays. Nous pouvons donc déduire que le mélange des populations observées par Ségur à son arrivée dans la capitale n'était dû qu'aux passages et aux marchés.

Ségur nous explique également que cette ville était peu habitée par les plus aisés lors des étés. En effet, ils vont vivre dans « [...] d'élégantes maisons de plaisance [...]»¹² » pour échapper à la chaleur. Cette situation peut faire également penser à la Noblesse parisienne allant s'installer en Province à certain période de l'année. Il faut préciser que même si cette ville était la capitale, elle était très peu peuplée, d'ordinaire, par rapport à

⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.230

⁹ Berelowitch Vladimir, « Europe ou Asie ? Saint-Pétersbourg dans les relations de voyages occidentaux » in Karp Sergueï et Wolff Larry, *Le mirage russe au xviii^e siècle* (textes publiés par Segueï Karp & Larry Wolff), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du xviii^e siècle, 2001, p.60.

¹⁰ Haumant Émile, *op. cit.*, p.235.

¹¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.231

¹² *Ibid.*, p.230.

Paris. En effet, en 1796, la population vivant dans les villes, sur l'ensemble du pays, n'atteint que 1,3 millions¹³, ce qui est très peu pour un territoire aussi grand.

Séгур ne consacre aucune partie conséquente dans ses écrits à la capitale, cette ville et son architecture ne semblaient pas avoir retenu son attention. Ainsi nous n'avons aucune information sur les différents édifices construits au cours du siècle et qui sont des reflets des volontés des différents souverains. Il s'est plus focalisé sur les populations et leurs mœurs, qui sont le sujet de la dernière partie de cette étude.

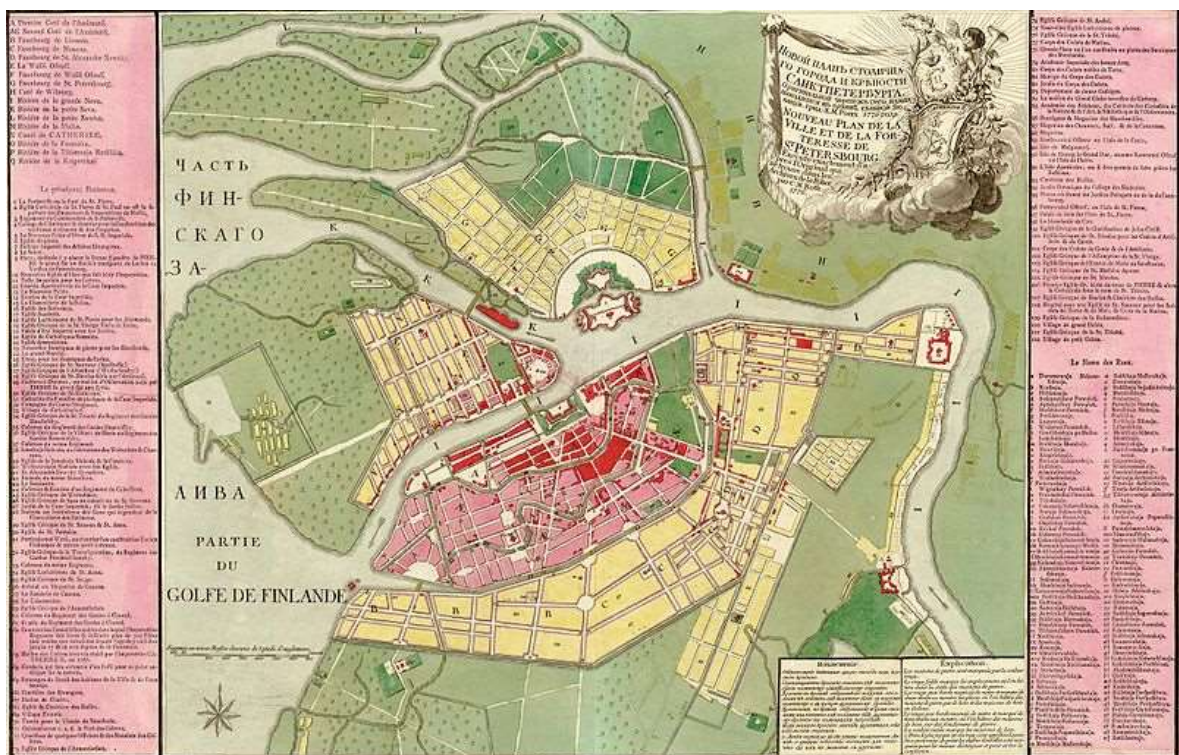


Figure 2 Plan de Saint-Petersbourg en 1776 sous le règne de Catherine II

Image provenant du site <https://fr.wikipedia.org/>.

Saint-Petersbourg : une ville cosmopolite et de sociabilité

Lors de son voyage dans la capitale moscovite, Séгур a pu rencontrer différents lieux de sociabilité russes, même si ces derniers étaient bien entendu différents de ceux

¹³ Haumont Émile, *op. cit.*, p240.

qu'il connaissait. Il nous décrit la maison du grand écuyer Narischkin dont le propriétaire était « [...] doué d'un esprit médiocre, d'une très grande gaité, d'une bonhomie sans égale, d'une santé ferme et d'une incomparable originalité¹⁴. » Cet homme ne tenait pas le type de réunions auxquels Ségur était habitué à Paris. Il s'agissait du « [...] foyer de tous les plaisirs [...]»¹⁵ où les amants se réunissaient, Potemkine, ancien grand favori de la souveraine, s'y rendait d'ailleurs régulièrement. Ce grand écuyer était très apprécié de la tsarine, qui appréciait l'originalité de cet homme qui disposait donc d'une grande liberté.

Cependant, là où cette maison est intéressante, c'est qu'elle était le lieu de rencontres secrètes

[...] car là, au milieu de la confusion d'une foule joyeuse et bruyante, les *aparté*, les entretiens secrets étaient cent fois plus faciles que dans les cercles et les bals ; où régnait l'étiquette. Partout ailleurs chacun voyait l'attention des autres fixée sur lui ; mais chez M. de Narischkin le bruit étourdissait la curiosité, enformait la critique, et la foule servait de voile au mystère¹⁶.

Nous savons donc que des entretiens avaient lieu mais sans en connaître les sujets. Deux possibilités sont envisageables : des discussions entre des mécontents du régime et des réunions entre Nobles dont les intérêts étaient communs. Cette dernière possibilité semble la plus probable puisque, que ce soit à Saint-Pétersbourg, à Paris ou à Vienne, les Nobles servaient leurs intérêts. Les alliances se faisaient et se défaisaient dans les cours et celle de la Moscovie n'échappait à cette règle et il avait pu l'observer au cours de son séjour.

Certes, cette maison n'était sûrement pas le seul lieu de sociabilité de Saint-Pétersbourg mais Ségur ne semble pas avoir visité les autres, où en tout cas, il n'en fait pas mention dans ses mémoires. Cela se comprend puisqu'il n'était pas en Russie pour un voyage d'étude mais en tant que diplomate. Or, puisque les Moscovites parlaient peu de politique, par peur des représailles, il était donc peu utile pour Ségur de se rendre dans ces salons.

Néanmoins, il nous explique que dans les grandes capitales, ce n'était pas tant la Noblesse locale qui animait la ville mais les diplomates des autres pays :

[...] ces étrangers font, pour ainsi dire, les honneurs de la ville où ils résident, et ordinairement ce sont eux, plus que les grands seigneurs du pays, qui animent la société par une représentation habituelle, par des repas splendides, des fêtes brillantes et des bals nombreux. A

¹⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.283.

¹⁵ *Ibid.*, p.283.

¹⁶ *Ibid.*, p.283-284.

l'époque où je me trouvais à Pétersbourg, le corps diplomatique était composé de personnes très distinguées par différents genres de mérites et d'esprit. Elles rependaient dans les cerces de Pétersbourg beaucoup d'activité et d'agrémens¹⁷.

Séjour ne semblait pas avoir vécu dans la société moscovite mais dans la société des diplomates européens où se retrouvaient les Nobles russes. Cela ne l'empêchait aucunement d'être reçu chez le grand-duc Paul Petrowitz et son épouse la grande duchesse, dont le fils, le grand-duc Alexandre, n'avait alors que sept ans. Assez rapidement, il fut admis dans leur entourage et nous décrit ce dernier comme étant plus une société qu'une cour :

Je dis leur société, parce qu'en effet, si l'on en excepte les jours de représentation, leur cercle, quoi qu'assez nombreux, semblait, surtout à la campagne, plutôt une aimable société qu'une cour gênante. Jamais famille particulière ne fit avec plus d'aisance, de grâce, de simplicité, les honneurs de sa maison : diners, bals, spectacles et fêtes, tout y était marqué à l'empreinte de la plus noble décence, du meilleur ton et du goût le plus délicat¹⁸.

Ici, Séjour nous définit cet entourage sans pour autant nous décrire qui étaient les personnes présentes. Il ne semble pas difficile de deviner que ce sont principalement des Nobles russes mais nous pouvons également penser que cette famille impériale recevait aussi les invités étrangers de la souveraine tel Diderot mais aucune mention n'est faite de cela dans les mémoires du ministre plénipotentiaire.

Cependant, nous savons que Catherine II fait venir de nombreux penseurs dans sa capitale mais ces derniers restaient principalement à la cour impériale, sans se mêler à la société moscovite.

Moscou : ville de la résistance au pouvoir impérial ?

Saint-Pétersbourg avait été choisie par Pierre I^{er} comme capitale au détriment de Moscou, qui selon Diderot, semblait plus apte à remplir ce rôle. Cependant, ce dernier nous explique les raisons de ce délaissement :

¹⁷ *Ibid.*, p.265.

¹⁸ *Ibid.*, p.225-226.

Votre Majesté Impériale m'a dit que, si Pierre I^{er} avait donné la préférence à Pétersbourg sur Moscou, c'est qu'il n'aimait pas Moscou, parce qu'il ne s'y croyait pas aimé. Cette raison est nulle pour Catherine seconde ; elle aime tous ses enfants, et tous les enfants aiment leur mère.¹⁹

Si pour la première affirmation, nous n'avons pas de données pour affirmer ou infirmer les dires de Diderot, il semble que pour la seconde thèse, concernant l'amour des habitants de Moscou pour l'Impératrice, Louis-Philippe de Ségur n'ait pas ressenti la même chose.

Même s'il n'a visité cette ville que deux fois, aux retours de voyages avec l'Impératrice, Ségur en a une vision toute autre de Diderot puisqu'il explique que

La crainte avait donné l'habitude de la prudence, les frondeurs de la capitale n'émettaient leurs opinions que dans les confidences d'une intime amitié ou d'une liaison plus tendre ; ceux que cette contrainte gênait se retiraient à Moscou, que l'on ne pouvait pas appeler cependant le foyer de l'opposition, car il n'en existe pas dans un pays absolu, mais qui était réellement la capitale des mécontents²⁰.

Cette ville était donc, selon Ségur, une ville où se réfugiaient les personnes dont les idées étaient contraires à celle de la souveraine. Ainsi, les Nobles semblaient s'exiler avant que la souveraine ne les oblige. Pour illustrer cela, nous pouvons prendre l'exemple des frères et comtes Alexis et Théodore Orlov, exilés à Moscou, dont le cas ne nous est pas donné par Ségur mais par la *Gazette des gazettes*²¹. Ces deux frères étaient membres de la famille des Orlov qui avait connu une ascension fulgurante sous Pierre I^{er} et Catherine II. Cette famille avait contribué à l'arrivée de Catherine II sur le trône, Alexis Orlov serait l'assassin de Pierre III. Mais à la suite de cela, les frères auraient eu des prétentions trop grandes, voulant marier la souveraine à Grégoire Orlov, qui était son amant²². Même s'ils ne furent pas bannis, les deux frères Théodore et Alexis s'exilèrent à Moscou d'où ils furent rappelés par l'Impératrice lors de la guerre russo-turque.

Cette vision de la ville comme lieu de résistance, ou des mécontents, était aussi perçue par le Prince de Ligne, qui était en Russie, à la cour de Catherine II en même temps que Ségur. Il y voyait que « [...] les plus grands seigneurs de l'empire ennuyés de la cour, sont ici frondant et grondant tout à leur aise ; l'impératrice ne le sait qu'en gros, et ne veut

¹⁹ Diderot Denis, *op. cit.*, p.211.

²⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.277

²¹ Renéaume de La Tache Jacques (réd.), *Journal politique ou Gazette des gazettes*, première quinzaine de février 1788, p.7

²² Comte d'Almagro, *Notice sur les principales familles de la Russie*, Paris, libraires Dauvin et Fontaine (36 passage des Panoramas), 1843, p.65-67.

pas le savoir en détail [...]»²³ » Ici, l'auteur nous donne une information supplémentaire qui est que la souveraine ne cherchait pas à savoir plus sur ce qui se passait dans cette ville, ce qui pouvait paraître étonnant venant d'une monarque « absolue ».

Cependant, nous pouvons voir que Ségur ne considérait pas cette ville comme un lieu de résistance ou d'opposition au pouvoir en place mais seulement comme un lieu concentrant les mécontents du régime. Il explique cela par le fait qu'aucune opposition n'était possible dans un pays où le pouvoir était absolu. Nous pouvons émettre l'hypothèse que si Moscou était devenue un lieu de résistance, c'était parce qu'elle était l'ancienne capitale de la Moscovie et l'impression d'injustice était forte. Pour cette ville c'était une disgrâce de ne plus être la première ville du pays, elle était « toujours aussi chère aux cœurs vraiment russes²⁴. » Ici, nous pourrions donc voir une opposition entre les « vrais russes » et les « autres », ceux souhaitant se tourner vers l'Europe. Cependant, rien, dans les écrits de Ségur, ne nous permet d'affirmer cette thèse.

De plus cette ville semblait être plus luxueuse que Saint-Pétersbourg, seule un certain type de population aisée pouvait y vivre. C'était également l'endroit où l'enseignement était présent avec des collèges et des professeurs de français²⁵. Saint-Pétersbourg étant une ville de moins d'un siècle, il était normal qu'elle ne se soit pas encore dotée de toutes les institutions en faisant une capitale d'Empire.

En ce qui concerne la ville en elle-même, Louis-Philippe de Ségur n'en parle que très peu car cette ville « rappelle de trop sombres souvenirs²⁶. » En effet, sous le I^{er} Empire, la France a été en guerre contre la coalition des pays européens dont faisait partie la Russie sans parler de la campagne napoléonienne s'étant soldé par un échec. Cependant, il nous décrit cette ville comme il l'a fait pour Saint-Pétersbourg : entre deux époques, entre deux populations différentes. Il utilise des termes plus démonstratifs que pour la capitale. Il l'a décrit comme une « [...] grande ville [...] la variété des couleurs de ses dômes qui éblouissent les regards en réfléchissant, comme un prisme, les rayons du soleil [...] »²⁷ » Cette ville semble donc plus grande que la capitale, plus brillante. Il semblerait,

²³ Ligne Charles-Joseph de, *Lettres et pensées* (1809, Lettre IX) in Grève Claude de, *Le voyage en Russie : anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990, p.394.

²⁴ Haumant Émile, *op. cit.*, p.244.

²⁵ *Ibid.*, p.246.

²⁶ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t. III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.230.

²⁷ Ségur Louis-Philippe de, *op.cit.* t. II, p.332.

en lisant les mémoires de Ségur que Saint-Pétersbourg est une capitale par sa cour et son cosmopolitisme alors que Moscou est une capitale par son architecture et ses institutions.

Le Prince de Ligne nous offre, également, une rapide description de la ville comme étant un rassemblement de « [...] quatre ou cinq cents châteaux de grands seigneurs, qui seraient venus, avec leurs villages sur les roulettes, se réunir pour vivre ensemble²⁸. » Une impression de désorganisation ressort de cette description, et cette vision semble souvent présente, montrant ainsi un pays en recomposition, en transition. Cette idée de désordre se voit également dans l'article *Moscow* du dictionnaire de Moreri dans lequel la ville est décrite comme étant un « amas de divers bourgs²⁹ ».

Par son manque d'intérêt pour la première ville étudiée et par sa description de Moscou, Ségur semble s'accorder avec Diderot sur le fait que cette ville aurait été une meilleure capitale que Saint-Pétersbourg et même si cette dernière possédait l'appui de la souveraine qui tentait de continuer l'œuvre de Pierre le Grand. Cependant, cela n'est qu'une hypothèse puisque nous avons peu de descriptions sur les villes et aucune information sur la pensée de Ségur face à elles.

²⁸ Ligne Charles Joseph de, *op. cit.*, in Grève Claude de, *op. cit.*, p.394.

²⁹ Moreri Louis, *op. cit. vol. 7*, p.810.

Chapitre 5 – Les villes secondaires et villages moscovites : la vraie civilisation russe ?

Ce chapitre porte principalement sur les autres villes et villages de la Moscovie, ceux que nous pouvons penser plus représentatifs de ce pays par leur éloignement de la vie mondaine et cosmopolite. Les exemples qui sont présentés ici proviennent principalement du troisième tome des mémoires de Ségur décrivant le voyage entrepris par la Tsarine jusqu'en Crimée en 1787 et auquel, le ministre plénipotentiaire a pu participer. Il ne fut d'ailleurs pas le seul ambassadeur étranger de ce voyage au Sud de l'Empire puisque le Prince de Ligne, le comte Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, ou encore l'ambassadeur d'Angleterre, M. Fitz-Herbert y participèrent également. L'Empereur Joseph II se joignit, également, en partie à ce voyage.

Il faut rappeler que cette expédition, dont proviennent la plupart des descriptions de Ségur des paysages et des villes moscovites, a été organisée par Potemkine, ancien favori de la souveraine, dans le but que s'elle se rende en Crimée, nouvellement conquise. Il faut donc garder à l'esprit que tout était prévu, les habitants et les seigneurs de ces terres étaient informés de la venue de l'Impératrice et de sa cour, cela change donc la vision que l'on peut avoir d'un pays. Ségur est totalement conscient de ce problème et de cette vision biaisée :

Rien ne ressemble moins aux voyages ordinaires que ceux d'une cour : voyageant seul, on voit les hommes, les pays, les usages, les établissemens, tels qu'ils sont ; mais, en accompagnant un monarque, on voit tout apprêté, déguisé, fardé ; rien n'est naturel, tout est officiel [...] Tout pour un voyageur libre est objet d'amusement, d'instruction et de curiosité ; mais, lorsqu'on suit une cour, elle seule devient l'objet de la curiosité générale ; c'est elle et on le pays qui est le vrai spectacle ; elle ne va pas voir les hommes et les peuples, ce sont eux qui accourent en foule sur son passage [...]¹

L'auteur avertit donc le lecteur en précisant qu'il ne s'attendait pas à « [...] voir dans leur état naturel les lieux et les hommes [...] »² Il est donc primordial de se souvenir de cela tout au long de ce chapitre puisque l'auteur ne revient pas sur cette considération et nous décrit donc ce qu'il observait sans prise de recul, sans rappeler au lecteur ce qu'il a expliqué ici.

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t. III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.3-4.

² *Ibid.*, p.4.

« Kioff » et « Sevastopol » : deux grandes villes représentatives de la Moscovie

Dans le chapitre précédent, nous nous sommes intéressés aux villes de Moscou et de Saint-Pétersbourg et nous avons pu remarquer que Louis-Philippe de Ségur ne faisait que peu de références à l'architecture et l'organisation des villes. Cependant, ce n'est pas le cas pour les lieux qu'il a traversés lors de son voyage en Crimée. Au contraire, il les décrit plus ou moins précisément selon l'importance de la ville ainsi que leur histoire. Dans cette partie, nous prenons l'exemple de deux villes que nous pourrions considérer comme secondaires : Kiev, appelée « Kioff », et Sébastopol, nommée « Sevastopol » dans les mémoires du ministre français.

Nous nous intéressons à Kiev, que Ségur tient en respect par son passé glorieux : « [...] en la voyant, on se rappelait qu'elle avait été le fragile berceau d'un empire immense, longtemps plongé dans les ténèbres, et qui, depuis un siècle, en est sorti si colossal et si formidable³. » Il fait référence à Kiev comme ancienne capitale de l'Empire ce qui n'est pas véritablement le cas. Certes, elle a été la capitale, mais d'une principauté, celle de Kiev aux IX^e-XII^e siècles⁴. Ici, nous pouvons comprendre que le Français revient aux premiers temps de ce pays qu'était la Moscovie, sûrement pour rappeler que ce n'était, au départ, qu'un ensemble de principautés et qui était devenu, à son époque, l'une des grandes puissances européennes. Or Kiev était le centre d'où tout avait commencé selon lui : « Ce fut des murs de Kioff que partirent les premières armées qui ébranlèrent le trône des empereurs d'Orient [...] »⁵ Nous pouvons comprendre qu'il considère cette ville importante du point de vue historique. C'est pour cela qu'il nous explique qu'elle restait une ville convoitée et changeant souvent de domination jusqu'à la fin du XVII^e siècle⁶.

De plus, il nous explique que le cortège était obligé de rester deux mois à Kiev, attendant que les fleuves redeviennent praticables. Lors de ce séjour, nous pouvons prendre conscience des changements qu'opérait une cour en voyage en nous expliquant qu'un palais avait été construit pour l'Impératrice⁷. Durant cette escale, lui et les autres ambassadeurs étrangers, logés dans de somptueuses maisons, étaient obligés d'accueillir

³ *Ibid.*, p.48.

⁴ Heller Michel, *Histoire de la Russie et de son Empire*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2005 (1999), p.30.

⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.48.

⁶ *Ibid.*, p.49-50.

⁷ *Ibid.*, p.54.

les personnes hauts placées de cette ville mais également des étrangers venus à la rencontre du cortège impérial comme les Comtes polonais Branistski, Potocki ou Mnischek⁸. Nous voyons donc que la ville de Kiev devint cosmopolite, nous pouvons même dire qu'elle fut la capitale de l'Empire le temps du séjour de la souveraine, changeant ainsi l'organisation de la ville mais également le quotidien de ses habitants. Cet exemple nous permet de voir la subjectivité de ce voyage dans son ensemble.

Le ministre plénipotentiaire nous décrit également la ville dans son ensemble, nous expliquant qu'elle se trouvait sur une colline donnant ainsi « un aspect très imposant lorsqu'on la voit de la rive opposée, et lui conserve une apparence de son ancienne majesté⁹. » Malgré cela, Ségur insiste sur le fait que cette ville était un « [...] mélange de ruines majestueuses, de misérables baraques, de quelques vastes couvens, de plusieurs églises à clochers dorés, et de nombreux palais ou bâtimens en pierre commencés, mais dont la plupart étaient loin d'être achevés¹⁰. » A Kiev, comme ailleurs, c'était toujours le même phénomène que Ségur observait : le mélange de deux époques, de deux populations. Nous avons déjà vu les populations différentes et cohabitant à Saint-Pétersbourg, à Kiev, nous avons la même composition. Les châteaux et palais rappelaient le passé glorieux de l'ancienne capitale alors que les « baraques » faisaient penser aux populations plus pauvres, aux marchands et pêcheurs. De plus, nous pouvons observer l'importance des ruines dans la description de Ségur, cela semblait être un élément de sa réflexion sur la (re)construction de la Russie, sur l'émergence de ce pays en tant qu'Etat fort. Cette pensée se traduit chez Ségur lorsqu'il dit à la Tsarine qu'il voit en Kiev « [...] le souvenir et l'espoir d'une grande ville¹¹. » Il semble regrouper les deux pensées de ces compagnons de voyage : le comte de Cobentzel y voyait une grande ville alors que M. Fitz-Herbert n'y apercevait que des ruines¹².

Cette idée de mixité ressort encore dans la suite de sa description, lorsqu'il nous explique la division de la ville en trois parties : la forteresse de Petschersky, l'ancienne ville et les nouvelles maisons qui se trouvaient au bord du fleuve¹³. Il était donc en présence de trois villes réunies en une seule. Cette délimitation des parties n'était pas

⁸ *Ibid.*, p.57-60.

⁹ *Ibid.*, p.50.

¹⁰ *Ibid.*, p.51.

¹¹ *Ibid.*, p.54.

¹² *Ibid.*, p. 53-54.

¹³ *Ibid.*, p.51-52.

véritablement volontaire puisqu'elle émanait de la position géographique de la ville mais cela renforçait la disparité entre les quartiers.

Il ne semblait pas y avoir de politique de restauration ou de reconstruction des anciens monuments mais il apparaît également qu'il n'y avait pas de destruction et déblaiement de ces ruines. Cette situation, pouvant apparaître paradoxale, s'explique par deux situations : la première était l'importance des incendies dans les anciennes villes¹⁴, les détruisant, parfois entièrement. Certes, des politiques de reconstructions étaient ordonnées, de façon à réédifier ces villes mais, d'autre part, la Tsarine et Potemkine souhaitaient construire de nouvelles villes. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'analyser le cas de la ville de Sébastopol qui fût entièrement bâtie par l'ancien favori sous les ordres de Catherine II.

Cette ville, sur les rives de la Mer Noire, fut la dernière à être visitée lors de ce voyage en Crimée, elle faisait partie du nouveau territoire annexé en 1783. Sa construction fut très rapide, seulement deux ans. Sébastopol, par sa position géographique sur la mer, était également un lieu stratégique pour placer la flotte récemment construite par la Tsarine puisqu'elle est la zone de contact entre l'Empire russe et l'Empire ottoman. En effet, à cette période, les relations entre les Russes et les Turcs étaient tendues et, lors de du voyage en Crimée, les menaces d'une guerre se faisaient sentir et l'endroit était donc idéal car : « L'entrée du golfe est sûre, commode, à l'abri de tous les vents, et assez étroite pour que les feux des batteries placées sur les deux rivages, puissent non-seulement se croiser, mais encore porter à mitraille d'une côte à l'autre¹⁵. » Il fallait principalement voir en Sébastopol un port pour la flotte de guerre mais également pour le commerce, puisque la ville permettait une ouverture sur la Mer Méditerranée. D'ailleurs, dans sa description de la ville, Louis-Philippe de Ségur exprime son étonnement d'une telle ville, construite en si peu de temps et contenant autant de choses :

Déjà plusieurs magasins, une amirauté, des retranchemens, quatre cents bâtimens qui s'élevaient, une foule d'ouvriers, une forte garnison, deux hôpitaux, plusieurs ports pour le carénage, pour le commerce et pour la quarantaine, donnaient à cette naissante création l'apparence d'une ville imposante.

Il nous semblait inconcevable qu'à huit cents lieues de la capitale, dans une contrée si nouvellement conquise, le prince Potemkin eût trouvé la possibilité de former en deux ans un

¹⁴ Haumant Émile, *La Russie au XVIIIe siècle*, Paris, Société française d'éditions d'art L. Henry Hay (9 rue Bonaparte), s.d. [1904], p.233.

¹⁵ *Ibid.*, p.182.

pareil établissement, bâtir une ville, construire une flotte, élever des forts, et réunir un si grand nombre d'habitans : c'était réellement un prodige d'activité¹⁶.

Séguir insiste sur quelques éléments sur lesquels il nous semble important de revenir. Il nous parle d'un grand nombre d'habitants, or nous pouvons penser que c'était principalement des soldats et des commerçants, dans sa description, rien ne nous décrit une ville où une population aristocratique aurait pu venir s'installer. Une autre information importante est l'apparence de la ville comme imposante, ce qui sous-entend qu'elle était moins grande que ce qu'elle paraissait. Cela peut se comprendre par le fait qu'elle était construite sur une montagne et qu'elle prenait la forme d'un amphithéâtre¹⁷. Cette position donne donc, pour des personnes arrivant au pied de cette montagne, une impression de domination. Séguir ne nous donne, une nouvelle fois, aucune information sur l'organisation ou sur le plan de cette ville. Il se peut donc que cette impression de grandeur n'était due qu'à cela sans être réelle.

Nous avons pu voir une différence entre les autres grandes villes de l'Empire, certaines semblent laisser à l'abandon pour que d'autres puissent sortir de terre à partir de rien. Cette décision était stratégique puisque c'étaient principalement les villes se trouvant aux frontières qui étaient privilégiées pour la protection de l'Empire.

D'autres villes visitées lors du voyage en Crimée

Lors de ce voyage de 16 000 lieues, l'Impératrice et sa cour passèrent par de nombreuses villes mais ne restèrent plusieurs jours que dans les plus grandes qui furent, en partie, étudiées précédemment. Cependant, il se trouve que même si le Sud de la Russie était nouvellement acquis, les villes y étaient nombreuses, certaines étant les vestiges d'anciennes villes orientales, d'autres étant d'anciennes cités russes. Nicholas V. Riasanovsky utilise l'expression « les villages Potemkine » pour définir les villes si nouvellement et rapidement construites, ressemblant à des éléments de théâtre¹⁸, puisqu'il ne faut pas oublier que ce voyage fût organisé par cet ancien favori pour faire découvrir à la souveraine l'étendue de son Empire récemment agrandi.

¹⁶ *Ibid.*, p.181-182.

¹⁷ *Ibid.*, p180.

¹⁸ Riasanovsky Nicholas V., *Histoire de la Russie des origines à 1996*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2001, p. 292.

Nous pouvons imaginer que lors d'un tel voyage, le cortège devait passer dans un très grand nombre de villes. Or Ségur décide, pour un plus grand confort de lecture, de ne pas citer toutes les villes et villages traversés :

Cette relation deviendrait monotone, sir, voyageur trop scrupuleux, je parlais de toutes les villes et bourgs que nous traversions, et où nous nous arrêtions pendant le cours d'une si longue route ; je ne citerai que celles dont la grandeur, l'antiquité, la richesse et l'histoire peuvent être dignes de quelque attention¹⁹.

Malgré cet avertissement, nous pouvons remarquer qu'il cite tout de même plus de 40 noms de villes, plus ou moins grandes, traversées dans la première partie du voyage, c'est-à-dire l'aller. Ces cités peuvent être décrites ou non, la plupart du temps, l'auteur ne nous donne qu'un rapide historique des lieux, il s'intéressait principalement aux endroits où la cour s'arrêtait pour plusieurs jours, voire mois, puisqu'il pouvait approfondir sa description.

Précédemment, nous avons pris l'exemple de deux grandes villes mais il faut se rappeler que ce n'étaient pas les seules existantes en Russie. D'autres existaient comme Smolensk, Kanieff ou encore Kherson où la cour a séjourné quelques temps.

La première était une capitale de gouvernement, grande par son histoire et son activité. Ségur insiste sur son passé, nous rappelant qu'elle était déjà construite avant l'arrivée de Rurik au IX^e siècle²⁰ sûrement dans le but d'insister sur la stabilité de cette cité puissante. Cette importance se comprend dans sa position puisqu'elle était « le point central de la communication établie entre la mer Noire et la mer Baltique²¹. » Elle représentait donc une liaison entre le Nord et le Sud d'autant plus importante que les terres qui l'entouraient étaient fertiles. En ce qui concerne la ville en elle-même, nous pouvons remarquer, d'après les dires de Ségur, qu'elle était en bon état, il ne semblait pas y avoir de bâtiments en ruines, au contraire, l'architecture semblait harmonieuse avec « d'assez beaux bâtimens », « une très belle cathédrale », « les jardins, les vergers » ...²² Imaginant ce tableau, nous pouvons presque penser à une ville hors du temps, identique malgré les siècles qui s'écoulaient.

Cependant, nous pouvons voir les limites de ces mémoires, l'auteur semble apprécier la ville alors qu'un Anglais, Coxe, ne trouve en elle de rien digne d'intérêt. En

¹⁹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.11.

²⁰ *Ibid.*, p.27.

²¹ *Ibid.*, p.30.

²² *Ibid.*, p.28-30.

lisant sa description, nous avons l'impression d'une ville sale et non entretenue²³. Ici, une question se pose donc : lequel des deux était le plus objectif ?

D'autres exemples nous sont donnés par le comte de Ségur mais, dans le but de ne pas faire une énumération de ces villes, nous en citerons une dernière, celle de Kherson qui était un port important des marchandises venant de Grèce ou même de France. Lors de la description de cette ville, Ségur nous explique la nécessité de « [...] dix-huit mille travailleurs, une grande pompe militaire, le concours de plusieurs ministres et consuls étrangers, ou de voyageurs [...] »²⁴ pour la construction d'une telle ville en si peu de temps. Cette rapidité de construction a déjà été évoquée pour Sébastopol et nous pouvons donc voir l'action de Potemkine dans le Sud de l'Empire. Nous comprenons la volonté de construire rapidement de nouvelles villes puisque cela pouvait représenter un moyen de russifier les terres récemment acquises, de les intégrer dans les réseaux de commerces et politiques. Cependant, cette précipitation pouvait amener à des problèmes d'aménagements que Ségur énumère :

[...] sa position était mal choisie : les vaisseaux ne peuvent remonter le Dniéper que déchargés, ceux de guerre qu'on y construit sont obligés, pour descendre le fleuve de se faire alléger par le secours de chameaux*. On n'avait point construit de quais, ni de magasins pour le commerce [...] enfin l'infection des marais et des îles remplies de roseaux qui entouraient la ville, en faisait un séjour malsain et souvent mortel pour ses habitants.

* *On appelle chameaux de grands bâtimens longs, carrés et à plates varangues, qui, assujettis deux à deux avec des câbles, servent à faire passer un vaisseau dans les endroits où il n'y a pas assez d'eau*²⁵.

La précipitation de Potemkine pouvait poser problème engendrant des frais supplémentaires puisque, dans ce cas, il a fallu créer un port plus au Sud, d'assécher les marais ou encore de construire des quais²⁶. Donc il faut être prudent lorsqu'il évoque des villes rapidement construites sans nous en donner une description puisque ces dernières pouvaient être encore en cours de construction ou en réorganisation. Nous comprenons le terme de « villages Potemkine » que nous avons déjà vu puisqu'ici, cette ville pouvait être comparée à des décors de théâtre dans le sens où les villes n'étaient pas opérationnelles.

Malgré toutes les informations fournies, nous pouvons trouver dommageable le fait que Louis-Philippe de Ségur ne s'attarde pas sur une autre ville qu'il ne fait que citer : Ekaterinoslaff. Certes, cette ville ne semblait pas encore construite lors de son voyage, mais il aurait été intéressant d'avoir une description précise de l'endroit où devait être bâtie

²³ Haumant Émile, *op. cit.*, p.229-230.

²⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.143.

²⁵ *Ibid.*, p.143-144.

²⁶ *Ibid.*, p.144.

cette cité qui, comme son nom l'indique, était en l'honneur de Catherine II. C'est Émile Haumant qui nous donne une description de cette ville :

Ses larges avenues, ses palais, son port, son Jardin Botanique, ses fabriques de tissus de soie, tout cela, minutieusement tracé sur le papier, s'est réduit pendant plus d'un demi-siècle, à quelques centaines de bicoques où de misérables habitants grelottaient la fièvre²⁷.

Ici, nous pouvons retrouver une des observations déjà faites qui est le problème des nouvelles villes, la précipitation voire le manque de financements pour la construction de ces cités. Emile Haumant nous cite même le Prince de Ligne : « [...] mais ces villes n'ont pas de rues ; les rues pas de maisons ; les maisons, pas de toits, de fenêtres, ni de portes²⁸. » Néanmoins, nous avons vu que des plans avaient été conçus et qu'une grande ville aurait donc dû sortir de terre, il semble donc évident que le manque d'argent était à l'origine de cette ville inachevée.

Les petits villages moscovites : un retour au Moyen-Âge

Il semblerait judicieux de s'intéresser aux plus petites unités communautaires de Russie, c'est-à-dire aux villages qui étaient souvent bien plus nombreux que les villes. Nous avons pu remarquer que dans ses mémoires, Louis-Philippe de Ségur ne décrit aucun village moscovite et ce pour deux raisons : le cortège n'y faisait que passer, la cour ne s'arrêtait pas dans ces lieux et il ne jugeait pas ces villages intéressants, préférant se consacrer à l'étude des villes qui avaient marqué l'histoire.

Nous savons toutefois que les villages étaient plus nombreux que les villes et permettaient de relier ces dernières entre elles puisqu'elles étaient fortement éloignées²⁹. De plus, il semble évident que le village, habitat des moins riches, constituant la majorité de la population, était un point important à aborder malgré le peu de données recueillies.

Nous pouvons tout de même imaginer à quoi devaient ressembler ces villages moscovites grâce aux quelques descriptions que le Français a fait des maisons des plus démunis, puisqu'il est évident que les Nobles et les aristocrates ne vivaient pas dans ces

²⁷ Haumant Émile, *op. cit.*, p.234.

²⁸ Ligne Charles-Joseph de, in Haumant Emile, *op. cit.*, p.234

²⁹ Haumant Émile, *op. cit.*, p.229.

petits bourgs. Nous avons deux descriptions des maisons des plus pauvres dans les écrits du comte de Ségur. La première :

Quand on entre dans leurs maisons, hors des villes, on reconnaît la simplicité des vieilles mœurs rustiques : l'agreste bâtiment est composé de troncs d'arbres couchés et croisés les uns sur les autres ; une petite lucarne sert de fenêtre ; un large poêle remplit la chambre étroite, qui n'a d'autres meubles que les bancs de bois. En évidence se trouve l'image d'un saint bizarrement et grossièrement peinte ou sculptée au milieu d'un large cadre de métal [...] ³⁰

Cette première description est celle des maisons se trouvant en dehors de la capitale. La seconde, quant à elle, date de son voyage en Crimée quand il fut

[...] obligé de coucher chez les paysans, où la chaleur de leurs maisons étroites et closes était si excessive, qu'on ne pouvait y dormir. Une petite lucarne étroite éclaire faiblement une chambre basse, que remplit presque totalement un énorme poêle, entouré de bancs de bois placés près des cloisons ; c'est sur ce poêle que couchent le paysan, sa femme et ses enfants, privé d'air et n'ayant pour lumière qu'une branche de bois résineux enflammé ³¹.

Dans ces deux descriptions, plusieurs traits se retrouvent : une habitation très petite, étroite même, où le seul mobilier était un poêle, des bancs et une icône. C'était également un endroit très peu éclairée où la chaleur était insupportable selon les dires de Ségur. Il ne faut pas oublier que le ministre français était un noble habitué au confort, surtout que cette nuit passée chez un paysan intervint après des nuits plus agréables chez de riches aristocrates.

Nous pouvons remarquer que ces écrits font penser à des habitations d'un autre temps, de l'époque médiévale avec peu de meuble et la présence d'un poêle.

Ainsi, si nous mettons en comparaison les différents niveaux de villes en Russie, nous nous rendons compte qu'un grand fossé existait entre les grandes capitales de régions telles Moscou, Kiev ou Smolensk et les petits villages donc nous n'avons même pas de noms. Nous comprenons ce que Ségur explique tout au long de ses mémoires c'est-à-dire que ce pays était compris entre deux âges : celui de la modernité présente dans les villes et le Moyen-Âge dans les villages.

³⁰ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.231.

³¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.13.

Chapitre 6 – Des paysages variés : entre Orient et Occident, entre antiquité et modernité

Dans ce chapitre, nous nous intéressons à la Russie en tant que territoire. Nous observons donc sa géographie et surtout les contrastes entre les différentes régions de cet immense Empire. Nous nous intéressons aux différences de reliefs et de climats ainsi qu'à la diversité de l'architecture dans le but de montrer que ce pays était en transition, entre deux mondes. Ce chapitre est donc assez court puisqu'il s'appuie principalement sur de la description. Cependant, nous devons d'abord rappeler que celles de Louis-Philippe de Ségur étaient limitées.

Une visite limitée : seulement l'Ouest du pays

Tout d'abord, nous devons définir quelle est la partie du pays observée et comme nous nous appuyons principalement sur les écrits de Ségur, nous devons préciser que ce dernier n'avait pas visité la totalité du pays. Au contraire, même s'il a participé au voyage en Crimée, il n'a découvert qu'une partie de cet Empire.

Le voyage entrepris par l'Impératrice, de Saint-Petersbourg à Sébastopol, n'était qu'une découverte de l'Ouest de son territoire, ce que nous pouvons appeler la partie occidentale du pays puisqu'elle se situe sur le continent européen.

Cette limitation entraîne un problème qui est que nous ne voyons que la partie influencée directement par l'Europe, ce qui influait les mœurs mais aussi les villes et villages. Nous n'avons donc pas la vision du Français sur la portion orientale du pays, la région de la Sibérie ou encore celle sous influence chinoise.

Nous n'avons donc qu'une vision limitée de ce grand territoire ce qui rend forcément la description biaisée. Ainsi, par exemple, le dictionnaire de Moreri nous indique que le territoire le plus froid se trouvait dans les régions orientales, non visitées par

Séjour, et qu'au contraire la partie occidentale était celle connaissant les températures les plus chaudes¹.

Le voyage en Crimée a tout de même permis d'observer le pays du Nord au Sud à défaut de l'avoir découvert de l'Ouest à l'Est. Cette vision verticale du pays nous permet tout de même de découvrir les divers reliefs et climats de la Russie même si le Français n'a pas eu à affronter la rigueur du climat sibérien et son sol constamment gelé.

Figure 3 Pièce à l'effigie de Catherine II frappée lors de son voyage en Crimée



Image provenant du site <https://www.numisbids.com/> mais étant présente dans le troisième tome des mémoires de Séjour.

Entre plaines et montagnes et entre rigueur de l'hiver et douceur du printemps : la Moscovie géographique

Même si Séjour ne semble pas s'intéresser à la différence des paysages qu'il rencontra lors de ses voyages au sein de l'Empire, les descriptions que nous pouvons lire nous donnent l'impression de traverser plusieurs pays aux climats et aux reliefs variés.

¹ Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, vol. 7, Paris, éditeur les libraires associés, 1759, p.811.

Ainsi, lorsque les auteurs du XVIII^e siècle décrivaient la Russie, ils commençaient souvent par parler du climat glacial : « [...] caractère extrême des milieux naturels : les nuits blanches étonnent, le froid et le gel impressionnent [...] »² Ainsi, en lisant les descriptions que Marc Bélissa a recueillies, nous pouvons penser que la Russie n'était qu'un pays froid, où il ne faisait pas bon vivre. Cependant, quand nous lisons le dictionnaire de Moreri, nous pouvons constater que ce dernier nous donne une vision quelque peu différente. Comme nous l'avons déjà vu, il rappelle que le climat est plus clément dans la partie occidentale mais il nous décrit tout de même la Moscovie comme étant recouverte les deux tiers de l'année par la neige³. Il est vrai que la description que nous fait Ségur lors du début du voyage en Crimée renforce cette thèse. En effet « [...] le froid s'élevait à dix-sept degrés [...] »⁴. Les Européens n'étaient pas habitués à cette rigueur du climat. De plus, ce voyage débutant en février, les jours étaient encore très courts⁵ et donc le soleil réchauffait peu.

Il est évident que ce climat crée un paysage particulier, Louis-Philippe de Ségur était donc confronté à de grandes plaines blanches :

Dans cette saison, toute la Russie différait peu de la froide Sibérie ; chaque animal restait dans son étable, chaque habitant dans ses foyers, près de son poêle. De rapides traîneaux sillonnaient seuls en tous sens ces plaines solitaires et glacées pour porter dans les villes, de l'est à l'ouest et du sud au nord, les productions diverses de l'agriculture et de l'industrie. Ces innombrables traîneaux, semblables à des flottes de barques légères, traversaient avec une incroyable célérité ces plaines immenses, qui n'offraient alors que l'aspect d'une mer glacée.

On peut juger facilement du contraste étrange que présentait au milieu de cette mer de neige une route embrasée de mille feux, que parcourait majestueusement le cortège nombreux de l'illustre souveraine du Nord, avec tout le luxe de la cour la plus magnifique⁶.

Dans cette citation, plusieurs éléments sont à retenir. Tout d'abord, le climat glacial créait de grands espaces gelés, recouverts de neige et donc, nous aurions pu les croire, difficilement praticables. Pourtant nous voyons, dans cette description, que ce n'était pas le cas. Le ministre français nous montre que les Russes étaient habitués à cela, leurs traîneaux se déplaçaient rapidement, brisant ainsi l'isolement créé par l'hiver, thèse également reprise par Moreri⁷. Enfin, dans le dernier paragraphe, nous nous rendons compte que pour compenser le manque de luminosité dû à la brièveté des jours, des feux étaient allumés le

² Bélissa Marc, *La Russie mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIIIe siècle*, Paris, Kimé, coll. Le sens de l'histoire, 2010, p.32.

³ Moreri Louis, *op. cit. vol.7*, p.811.

⁴ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.9.

⁵ *Ibid.*, p.10.

⁶ *Ibid.*, p.11-12.

⁷ Moreri Louis, *op.cit. vol. 7*, p.811.

long des routes. Il faut tout de même nuancer cela puisque le voyage de l'Impératrice était prévu, il était donc fort probable que ces grands feux illuminant les routes n'étaient là que pour le cortège impérial et non tout au long de l'année, rendant ainsi la circulation plus difficile mais pas impossible.

Quand nous lisons la description du comte de Ségur, nous avons l'impression d'un pays froid où les conditions de vie étaient difficiles. Il faut rappeler que le voyage a débuté en février, soit en plein hiver, ce qui peut expliquer le climat. De plus, lorsque nous lisons la description du Prince de Ligne, logeant sur les bords de la Mer Noire, sur une terre donnée par l'Impératrice, nous découvrons un autre pays.

Il nous décrit les paysages de sa terre en Crimée et le dépaysement par rapport à la description de Ségur. En lisant ses écrits, nous avons l'impression d'être en Grèce :

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie, et les côtes de la Natolie : les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêcheurs en fleurs répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du soleil ; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamants⁸.

Nous pourrions citer la totalité de la lettre pour décrire cette région où le Prince de Ligne a séjourné, c'est pourquoi nous ne nous intéressons qu'à certains points. Dans cette missive, nous pouvons comprendre que le climat de cette région était bien plus proche du climat méditerranéen que sibérien. Cette terre nouvellement conquise par l'Impératrice lui permettait donc de diversifier les paysages de son pays. Dans ses écrits, de Ligne nous présente des temples en ruines et la beauté des paysages, le tout l'inspirant au repos dont il avait besoin.

Ce sont donc des contrastes importants qu'offrait la Russie aux voyageurs mais les représentations péjoratives restaient importantes. Ainsi, Montesquieu, dans ses *Lettres persanes* décrivait la Russie comme un pays froid. En fait, le philosophe n'était jamais allé dans ce pays mais il le présentait comme un pays du Nord, sans réelle différences avec les autres et lorsqu'une divergence apparaissait, il l'expliquait par la diversité des peuples de ce pays⁹.

⁸ Ligne Charles-Joseph de, *Lettres et pensées* (1809, Lettre v) in, Grève Claude de, *Le voyage en Russie : anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990, p.711.

⁹ Lortholary Albert-Bertrand, *Les philosophes du XVIII^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1951, p.34-35.

En ce qui concerne les reliefs, le ministre français en rencontra une grande diversité. Nous avons déjà étudié les vastes plaines enneigées précédemment mais le cortège traversa également les steppes :

En sortant d'Ekaterinoslaff, nous entrâmes dans ce qu'on appelle en Russie les *steppes*, vastes et solitaires prairies, totalement dépourvues d'arbres, et coupées seulement à longs intervalles par quelques coteaux tout nus, au pied desquels serpentaient de faibles ruisseaux. On parcourt souvent sept à huit lieux sans y rencontrer un homme, une maison, un arbuste.

L'Afrique a un désert de sable ; ceux de l'Orient sont moins arides, ce sont des déserts de verdure. Des troupeaux immenses de moutons, des haras nombreux de chevaux, animent seuls ces profondes solitudes ou on les laisse errer toute l'année.

Au premier coup d'œil, cet immense et verdoyant horizon, où rien n'arrête la vue, produit sur l'esprit la même impression que l'Océan : il semble donner plus de grandeur aux réflexions ; mais à mesure qu'on avance, cette uniformité inspire la tristesse, et bientôt on se fatigue péniblement en ne voyant, au-dessus et autour de soi, que le ciel et des prés, qui n'ont point de bornes¹⁰.

Le paysage décrit était si différent de celui mentionné plus haut que nous avons l'impression d'avoir à faire à un autre pays. La première description nous présentait une vaste plaine enneigée alors qu'ici, nous avons l'image de grands espaces verdoyants. Ces territoires s'opposaient aussi par les habitations : les territoires enneigés ne sont coupés que par des villes et villages alors que les steppes étaient utilisées pour les troupeaux.

C'était donc un pays de contrastes que rencontrèrent Ségur et de Ligne. Mais une chose ressort toujours, surtout chez le Français : c'était un pays immense. L'auteur utilise des termes comme « mer » ou « océan » pour décrire ces espaces auxquels les Européens étaient peu habitués ce qui explique donc la réaction de surprise.

Bien entendu, la Russie était également un pays où se trouvaient des montagnes avec l'Oural mais Ségur n'en parle que peu. Certes, il nous décrit bien ces montagnes lorsqu'il évoque Sébastopol : « [...] nous débarquâmes au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait en amphithéâtre la nouvelle Sevastopol [...] »¹¹ Cependant, ici, il est difficile de savoir qu'elle était la hauteur de ce relief et donc de savoir s'il s'agissait bien d'une montagne et d'une colline. De plus, la présence de rivières et de fleuves créait de nombreux vallons où les villes se concentraient.

Cependant, nous voyons bien que la Russie était un pays aux différents contrastes géographiques et ces derniers n'étaient pas les seuls rencontrés par le cortège impérial.

¹⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.140-141.

¹¹ *Ibid.*, p.181.

Un pays entre deux civilisations : ruines antiques et modernité, Orient et Occident

Le pays de la Tsarine s'était rapidement étendu et cela créait donc des contrastes, comme ceux du climat vus précédemment. Cependant ces derniers n'étaient pas les seuls ni les plus flagrants. Lors du voyage en Crimée, le cortège avait visité différents paysages mais surtout villes et c'était entre ces cités que les contrastes étaient les plus grands. Puisque les territoires étaient nouvellement conquis, les peuples et les villes n'avaient pas encore été russifiés. Ainsi, les bâtiments de styles turcs étaient encore en très bon état. L'exemple le plus impressionnant dans le récit de Ségur est celui de la ville de Bachtchi-Saraï qui dépayisait aussi bien l'auteur que le lecteur. La cour était logée dans l'ancien palais du Khan où l'architecture était donc de type musulman : « [...] nous pouvions nous croire véritablement transportés dans une ville de Turquie ou de Perse [...] »¹² Cette impression est ressortie durant tout leur séjour dans cette ville. En effet, elle était fortement musulmane, près de 9000 pratiquants, et l'auteur évoque dès leur arrivée dans la ville, la présence de nombreux minarets mais également celle de la mosquée, juste à côté du palais du Khan¹³. Cette impression d'être transporté en Perse s'accentuait dans le palais :

Leurs majestés impériales occupaient les appartemens du sultan. Fitz-Herbert, Cobenzel, le prince de Ligne et moi, nous étions logés dans les chambres des sultanes qui donnaient sur de jolis jardins, entourés à la vérité de murailles très élevées.

Chaque appartement n'avait pour tout meuble qu'un large et commode divan qui en faisait le tour. Le milieu de la pièce était entièrement occupé par un grand bassin carré, de marbre blanc, au centre duquel des tuyaux faisaient jaillir sans cesse des gerbes d'une eau fraîche et limpide.

Un jour faible éclairait l'appartement : les cristaux des fenêtres étaient chargés de peintures : lors même qu'on les ouvrait, le soleil trouvait à peine passage à travers les branches nombreuses de rosiers, de lauriers, de jasmins, de grenadiers et d'orangers, qui couvraient ces fenêtres de leurs feuillages et leur servaient pour ainsi dire, de jalousies.

Je me souviens qu'étant couché sur mon divan, accablé par l'extrême chaleur, et jouissant cependant avec délice de murmure de l'eau, de la fraîcheur de l'ombrage et du parfum des fleurs, je m'abandonnais à la mollesse orientale, rêvant et végétant en vrai pacha ; tout à coup, je vis devant moi un petit vieillard à longue robe, à barbe blanche, et portant sur sa tête chauve une calotte rouge.

¹² *Ibid.*, p.174.

¹³ *Ibid.*, p.175.

Son aspect, son humble attitude, son salut asiatique, rendirent mon illusion complète, et je pus me croire quelques instants un véritable prince musulman, dont quelque aga ou bostangi venait prendre les ordres sacrés¹⁴.

La description que nous offre Ségur est particulièrement intéressante du point de vue du dépaysement. Le palais des Khan, resté intact, était surprenant pour le diplomate français pour deux raisons : il n'en avait jamais vu et il pouvait paraître paradoxal de le trouver en aussi bon état malgré la conquête de cette région. Bien entendu, dans cet extrait, nous pouvons voir que Ségur céda un peu à la poésie dans sa description, se sentant comme un pacha, mais cela n'a rien d'étonnant dans des mémoires du XIX^e siècle.

Ce qui est sûr, c'est que le contraste entre cette ville et les autres visitées auparavant était grand car ce n'était pas seulement l'architecture de la cité qui était différente mais également le peuple y vivant, cela est étudié par la suite.

En lisant cette description, nous pouvons nous demander comment et pourquoi une telle ville, si différente de la Russie, était encore debout ? Pour cela, nous n'avons pas de réponse précise mais nous pourrions voir, par la suite, que la fierté de Catherine II était très grande en visitant ces villes musulmanes soumises mais aussi qu'elle tolérait les autres religions. Ces deux causes peuvent expliquer que cette ville était encore intacte.

Une fois de plus, il est dommage que l'auteur ne décrive pas plus précisément cette ville mais le cortège ne s'y étant arrêté que cinq jours pour se reposer, il ne semble pas avoir eu le temps de visiter.

Enfin, nous pourrions analyser la dualité entre la modernité et l'ancienneté mais c'est un sujet que nous avons déjà évoqué. Nous avons déjà étudié les villes dont une grande partie était en ruine telle Kiev, mais nous savons également que dans le Sud, en Crimée, le Prince de Ligne pouvait apercevoir des restes de temples grecs.

Ce pays était en reconstruction, en transition et cela se voyait dans ses villes, dans son architecture. Ainsi donc, nous voyons que la Russie était un pays de contrastes, de paradoxes, un pays entre deux temps, entre deux continents et cela ne se voit ici que par sa géographie.

¹⁴ *Ibid.*, p.176-177.

Partie 3

-

**Un Empire « absolutiste » entre les mains d'une Tsarine
« éclairée »**

Après avoir étudié les territoires de ce vaste Empire, il est nécessaire de s'intéresser à son gouvernement. Ségur observait déjà des paradoxes dans les villes et paysages de Russie, mais ce n'étaient pas les seuls perçus par le jeune Français. Au contraire, le plus important semble être celui du gouvernement, opposant une souveraine « éclairée » et un trône aux traditions « absolutistes » et violentes.

Dans cette partie, nous nous attacherons donc à comprendre ce paradoxe en expliquant et détaillant le portrait que le ministre plénipotentiaire nous fait de Catherine II avant d'observer les points de divergences entre les volontés de cette souveraine et la tradition du pouvoir moscovite avant de voir que ces oppositions n'étaient pas présentes dans tous les domaines.

Chapitre 7 – Catherine II : « un modèle de raison, de prudence, de douceur et de bonté¹ »

Dans ce chapitre, nous nous intéressons à la figure de Catherine II ou Catherine la Grande comme certains de ses contemporains la nommaient, comme le Prince de Ligne, et qui fut décrite comme « la plus grande femme qui se fût encore assise sur un trône² » selon Diderot. Lors de son voyage en Russie, Louis-Philippe de Ségur fut amené à souvent côtoyer la souveraine d'autant plus qu'elle l'invita au voyage en Crimée. Cette proximité lui permit de dépeindre l'impératrice, de voir ses forces et faiblesses et, à certains moments, de voir la femme dans la souveraine³.

Une Impératrice raisonnée ayant des faiblesses de femme

Catherine II était connue par les philosophes des Lumières pour être une souveraine ouverte, invitant des penseurs à sa cour. Ainsi, nous savons qu'elle a correspondu avec Voltaire, qu'elle a invité Diderot à Saint-Petersbourg, qu'elle a essayé de recruter différents philosophes dans le but d'éduquer son fils⁴. D'ailleurs, Ségur évoque ces choses très rapidement dans son récit, il nous explique que la Tsarine voulait que D'Alembert s'occupe de l'éducation de son fils mais également que la visite de Diderot ne fut pas aussi fructueuse qu'il l'espérait puisque l'Impératrice avait refusé ses théories et sa doctrine⁵ aussi étonnant cela paraisse. Cependant, nous trouvons l'explication plus loin dans le récit du ministre français :

Je m'entretins long-temps et souvent avec lui, me disait Catherine, mais avec plus de curiosité que de profit. Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon empire ; législation, administration, politique, finances, j'aurais tout renversé pour y substituer d'impraticables théories.

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.249.

² Citation de Diderot in, Lortholary Albert-Bertrand, *Les philosophes du XVIII^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1951, p.158.

³ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.71.

⁴ Lortholary Albert-Bertrand, *op. cit.*, p.88.

⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.218-219.

[...] au bout de quelque temps, voyant qu'il ne s'opérait dans mon gouvernement aucune des grandes innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en montra sa surprise avec une sorte de fierté mécontente.

Alors, lui parlant franchement, je lui dis : *Monsieur Diderot, j'ai entendu avec le plus grand plaisir tout ce que votre brillant esprit vous a inspiré ; mais avec tous vos grands principes, que je comprends très bien, on ferait de beaux livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez dans tous vos plans de réforme la différence de nos deux positions : vous, vous ne travaillez que sur le papier, qui souffre tout ; il est tout uni, souple, et n'oppose d'obstacles ni à votre imagination ni à votre plume ; tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine, qui est bien autrement irritable et chatouilleuse* ⁶.

Nous pouvons donc comprendre que si Diderot a échoué en Russie, ce n'était pas à cause de sa doctrine mais car cette dernière était inapplicable dans ce pays et cela, la Tsarine en avait pleinement conscience. Catherine II expliqua également pourquoi La Rivière n'avait pas réussi ce qu'il était venu faire en Russie :

Le philosophe s'était mis dans la tête que je l'avais appelé pour m'aider à gouverner l'empire, et pour nous tirer des ténèbres de la barbarie par l'expansion de ses lumières. Il avait écrit en gros caractères sur les portes de ses nombreux appartemens : *département de l'intérieur, département du commerce, département de la justice, département des finances, bureaux des impositions, etc [...]* ⁷

Ainsi, nous comprenons l'échec de cet homme, dont l'ambition était trop grande, il avait cru que Catherine II voulait son aide pour diriger le pays, or cela n'était pas le cas, elle écoutait les savants et les philosophes mais ne les laissait pas décider, elle s'inspirait de leurs écrits mais dirigeait seule ⁸.

Par ces deux exemples, nous pouvons comprendre un des aspects de Catherine II : elle était instruite, elle s'intéressait aux écrits des grands philosophes de son temps. Ce fut durant son mariage avec Pierre III qu'elle lut la plupart des ouvrages philosophiques de son époque, surtout à la suite de drames personnels comme l'enlèvement de son enfant par la tsarine Elisabeth. C'est à cette période qu'elle lut Montesquieu, Tacite ou Voltaire et elle « sent monter en elle une nouvelle joie de vivre, maintenant que son esprit vigoureux se défend contre la terrible apathie des derniers mois ⁹. » Ainsi, nous comprenons que c'était un moyen de s'instruire et ces connaissances, cette formation de l'esprit était une solution pour elle afin de tenir tête au futur Pierre III et à la tsarine Elisabeth. Ces lectures lui permettaient une « indépendance de pensée ¹⁰ » qui était l'une des seules libertés dont elle disposait encore et cela représentait une force.

⁶ Citation de Catherine II in, Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.41-42.

⁷ Citation de Catherine II in, *Ibid.*, p.39.

⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.30.

⁹ Lavater-Sloman (Mary), *Catherine II et son temps*, Paris, Fayot, coll. Bibliothèque historique, 1952, p.126.

¹⁰ *Ibid.*, p.117.

Cependant elle restait consciente que le pays qu'elle gouvernait n'était pas prêt à tous les changements envisagés par les philosophes, qu'il faudrait encore du temps pour envisager de telles transformations. Néanmoins, cela ne l'empêchait pas d'écouter, de s'instruire de ces grands noms. Elle ne se précipitait pas, elle préférait attendre, et ce, même si elle souhaitait des changements profonds.

À part ces cas précis, le ministre français ne parle que peu des philosophes rencontrés par la Tsarine mais il explique longuement l'intérêt de la souveraine pour la littérature et explique qu'elle-même écrit :

L'impératrice, dirigeant elle-même avec soin l'éducation de ses petits-fils, Alexandre et Constantin, composa pour eux des Contes moraux et un Abrégé de l'histoire des premiers temps de la Russie, qui sera bientôt connu en France, traduit et inséré dans un ouvrage que mon fils, le général Philippe de Ségur, se propose de publier, et dans lequel il retracera ces époques reculées des annales russes¹¹.

Ainsi, ici Ségur nous explique que Catherine II écrivait et pas seulement des romans mais des ouvrages d'apprentissage. De plus, elle n'hésitait pas à répondre personnellement aux critiques par des œuvres, ainsi, face aux critiques de l'Abbé Chappe dans son *Voyage en Sibérie*, elle rédigea l'*Antidote*¹². Nous comprenons qu'elle utilisait cette passion pour les lettres pour défendre tant son honneur que son pays. Cependant, ces écrits n'étaient pas les seuls, la Tsarine composa également « plusieurs comédies¹³ ». Par contre, en ce qui concernait la poésie, Ségur ne la pensa pas douée¹⁴ et lui conseilla de ne travailler que la prose. Cela n'est qu'un détail puisque les connaissances de l'Impératrice semblaient impressionnantes, ainsi le prince de Ligne alla jusqu'à dire « [...] madame, après ce que nous venons d'entendre, nous allons être obligés, en conscience, de nous inscrire sur la liste des savans que vous ménagez si peu¹⁵. » Bien sûr, ce compliment doit être étudié avec précaution puisqu'il était de coutume de flatter un souverain mais il paraît vraisemblable que ses connaissances étaient nombreuses comme celles de beaucoup de monarques.

Dans son amour pour les lettres et la philosophie, et dans son rôle de protectrice des arts, elle investit dans l'achat de bibliothèque de grands hommes. Ainsi, dans ses mémoires, Ségur fait référence à la bibliothèque de La Pallas, achetée pour 100 000 francs

¹¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.219.

¹² *Ibid.*, p.218.

¹³ *Ibid.*, p.218.

¹⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.73.

¹⁵ *Ibid.*, p.116.

et dont elle lui laissa la jouissance¹⁶. Cet exemple n'était pas le seul, elle avait également acquis celle de Diderot en lui en laissant aussi la pleine possession¹⁷. Nous voyons donc qu'elle se considérait comme un mécène, aidant financièrement les grands penseurs pour qu'ils puissent continuer leurs travaux.

Ainsi, quand nous lisons ces descriptions, nous avons l'impression que cette Impératrice avait tout pour gouverner sagement et pourtant, Louis-Philippe de Ségur nous parle d'une de ses faiblesses, peu exploitée par les autres auteurs : sa faiblesse de femme. En effet, il est de réputation que Catherine II a eu un grand nombre d'amants, dont le célèbre Potemkine, or, pour le ministre français, ces aventures amoureuses la fragilisaient. Ainsi, vers la fin de son voyage, le ministre français nous fait la remarque que « [...] cette femme extraordinaire offrait, dans son caractère, un étonnant mélange de la force de notre sexe et des faiblesses du sien ; l'âge avait vieilli ses traits, mais son cœur, ainsi que son amour-propre conservaient leur jeunesse [...] »¹⁸ Ici, l'auteur nous parle d'un chagrin d'amour : son aide de camp, et favori, Momonoff avait une aventure avec une autre malgré les avantages donnés par la souveraine. Cette contrariété amoureuse l'affaiblissait, la rendant triste et tourmentée mais elle aimait beaucoup et souvent. Il ne faut pas croire que le Français ne s'était pas rendu compte de cette faiblesse avant mais c'est la première fois qu'il la nommait. Ainsi, durant son récit, il donne à plusieurs reprises des anecdotes sur les histoires amoureuses de la Tsarine. Il nous explique qu'elle ressentait « [...] ce qui arrive à toutes les personnes trop constamment favorisées par la fortune : les plus légères contrariétés sont pour elles des chagrins et même des surprises¹⁹. » Ainsi, cette faiblesse ne semblait pas être la faute du caractère personnel de Catherine II mais plus de sa grande félicité, étant habitué à ce que tout lui réussisse, la moindre contrariété la gênait et pouvait lui paraître insurmontable. Bien entendu, ce trait de caractère pouvait également lui poser des problèmes dans son gouvernement, ce que nous pourrions voir par la suite.

Ce n'était pas les seules faiblesses ou défauts de l'Impératrice, bien qu'en lisant les mémoires de Ségur, nous avons du mal à percevoir autre chose qu'une profonde admiration pour la femme et la souveraine qui semblait être lisse et sans imperfection. Outre la fierté que nous pouvons retrouver à plusieurs reprises dans les descriptions, il semble évident qu'elle ne supportait pas les critiques :

¹⁶ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.372.

¹⁷ Lortholary Albert-Bertrand, *op. cit.*, p.95-99.

¹⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.495.

¹⁹ *Ibid.*, p.5.

La gloire acquise et une fortune constante devraient rendre insensible aux traits de l'envie, et aux sarcasmes que lance perpétuellement la malignité des petits esprits contre les grandes renommées. Cependant l'impératrice était, sur ce point, semblable à Voltaire ; les plus légers coups d'aiguillon blessaient sa vanité : comme elle avait de l'esprit, elle affectait d'en rire ; mais on voyait bien que ce rire était un peu forcé²⁰.

Nous voyons que l'Impératrice était une personne n'appréciant que peu les possibles critiques qui pouvaient lui être adressées mais il faut toutefois faire attention à ne pas tirer des conclusions hâtives, il est fort probable que tous les souverains possédaient ce défaut.

Enfin, une dernière faiblesse peut être citée, il s'agit de sa grande douceur et de son indulgence qui dans certains cas, comme avec Potemkine pouvait lui porter préjudice²¹.

Ainsi, nous comprenons que cette princesse était une personne instruite, lisant et correspondant avec les grands intellectuels de son temps mais qui savait que les grands changements qu'elle désirait pour son peuple ne pouvaient être appliqués dans le pays qu'elle gouvernait. De plus, comme n'importe quel humain, elle était soumise à ses faiblesses et plus particulièrement à celles de son cœur et de sa fierté.

Une Impératrice prudente et constante à l'image de la Moscovie

Comme nous l'avons déjà vu, Catherine II est une souveraine prudente, ne prenant pas de décision par conviction personnelle mais pour son pays. Pour assurer la stabilité de son gouvernement, que Louis-Philippe de Ségur idéalisait, elle lui expliqua que :

[...] je me suis fait des principes, un plan de gouvernement et de conduite dont je ne m'écarte jamais ; ma volonté une fois émise ne varie pas. Ici tout est constant ; chaque jour ressemble à ceux qui l'on précédé. Comme on sait sur quoi compter, personne ne s'inquiète. Dès que j'ai donné une place à quelqu'un, il est sûr, à moins de commettre un crime, de la conserver. Par là j'ôte tout aliment aux tracasseries, aux délations, aux querelles, aux rivalités ; aussi vous ne voyez point d'intrigues chez moi ; comme le but de intrigans ne pourrait être que de faire chasser des hommes revêtus d'emplois pour se mettre eux-mêmes à leur place, sous mon gouvernement ces tracasseries seraient sans objet²².

La souveraine ne revenait jamais en arrière une fois une décision prise. Nous découvrons donc un autre trait de caractère de la souveraine : la détermination, voire à

²⁰ *Ibid.*, p.22.

²¹ *Ibid.*, p.215-216.

²² Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.357-358.

certains moments, l'intransigeance. Selon elle, il n'y avait aucune rébellion, aucune intrigue à la cour alors que cela n'était pas le cas selon Ségur qui avait dû les affronter pour mener à bien le traité de commerce. Elle souhaitait donner une image de stabilité à son pouvoir.

De plus, comme pour montrer cette constance, elle expliquait les différences qu'elle pouvait observer entre les budgets français et russe. Elle disait qu'elle faisait très attention aux dépenses, en supprimant celles qui étaient inutiles par exemple. Elle racontait également savoir toujours ce qu'elle dépensait, comme si le moindre achat passait par elle²³, ce qui semble peu probable vu la grandeur de cette cour. Peu lui importait qu'elle dépensait trop si elle avait ce qu'elle désirait et que ce soit de bonne qualité. Ici, nous pouvons donc voir un paradoxe : elle disait faire attention aux dépenses mais ne regardait pas vraiment le prix tant qu'elle était satisfaite, elle expliquait même qu'elle savait que des personnes la volaient mais n'en avait cure. Sous une certaine apparence, nous pourrions avoir l'aspect d'une trésorerie bien tenue, c'était ce qu'elle essayait de faire croire à Ségur, mais d'un autre côté, elle n'hésitait pas à faire de grandes dépenses pour le prestige, comme les rois de France dont elle critiquait les dépenses excessives.

Cette constance affichée semble renvoyer à celle du peuple moscovite dont la vie était monotone et constante, et que nous étudions par la suite, mais était aussi en contradiction avec la France.

Enfin, à l'image d'une personne sûre de ses décisions, nous pouvons déceler, dans le portrait que nous fait Ségur, une personne prudente. Ce trait de caractère, nous pouvons le voir là où il semble étonnant de le trouver : le sujet de la guerre russo-turque qui s'était déclenchée lorsque le ministre français était encore en Russie. Même si Catherine II était une femme ambitieuse et conquérante, elle semblait peu encline à déclarer la guerre aux Turcs. Cette volonté de paix, nous pouvons la déceler avant le début du conflit. En effet, « la guerre était imminente ; l'Impératrice seule persistait à n'y pas croire²⁴. » Nous ne savons pas pourquoi elle pensait cela mais nous pouvons croire qu'elle n'avait pas réellement envie de cette guerre et ce malgré ses envies de conquêtes. Cette volonté de paix se retrouva lorsque, son armée en difficulté, elle souhaita ardemment la paix²⁵. Nous

²³ *Ibid.*, p.353-357.

²⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.367.

²⁵ *Ibid.*, p.439.

pouvons donc déceler une personne ambitieuse mais avec des limites, elle n'était pas obstinée lorsqu'elle comprenait ses erreurs.

C'est par cette sagesse et cette prudence que Ségur explique le bon fonctionnement du pays et le long règne de Catherine II malgré un pays aux traditions sanguinaires. C'est sans doute pour toutes ces raisons que le ministre français fit de cette Impératrice un portrait si élogieux. Nous ne pouvons lire que peu de critiques sur cette femme dans ses mémoires et ce même près de trente ans après sa mort. De plus, ces qualités ne sont pas les seules, Ségur perçoit également une souveraine proche de ses sujets.

Une Impératrice « proche de ses sujets »

Tout d'abord, il faut savoir que ce trait de caractère ne ressort pas dans la totalité des mémoires de Ségur mais principalement dans son récit du voyage en Crimée.

Durant cette expédition, nous pouvons avoir l'impression que le peuple russe appréciait fortement cette Tsarine. Ainsi « une affluence immense du peuple salua l'impératrice par de bruyantes acclamations [...] »²⁶ Cette scène de foule n'était qu'une parmi d'autres. En effet, le cortège attirait une masse d'habitants et il faut donc voir ici plus de joie et de curiosité que d'amour envers la souveraine. La splendeur du cortège que ce soit les voitures ou les habits étaient impressionnants pour un peuple vivant assez misérablement.

Il semble certain que l'Impératrice se souciait de son peuple. Ainsi, elle fit la réflexion à Ségur qu'elle voyageait pour voir les hommes et non les lieux²⁷, elle cherchait à connaître les habitants de son immense pays. Pour cela elle

[...] questionnait avec soin les autorités, les évêques, les propriétaires, les marchands, sur leur situation, leurs moyens, leurs vœux et leurs besoins : c'était ainsi qu'elle se faisait aimer et qu'elle laissait à la vérité quelque issue pour arriver près d'elle, pour lui découvrir les énormes abus que tant de gens étaient intéressés à lui cacher²⁸.

Nous voyons qu'elle avait conscience que ses ministres lui cachaient certaines vérités et ces nombreux voyages lui permettaient de rencontrer les populations, de se

²⁶ *Ibid.*, p.112.

²⁷ *Ibid.*, p.56.

²⁸ *Ibid.*, p.37.

rendre compte de la réalité dans les villes et villages et c'était la raison pour laquelle elle donnait audience dans toutes les villes où elle s'arrêtait au point au Ségur ne ressentait pas l'impression d'avoir quitté Saint-Pétersbourg.

De plus, dans la volonté de ne pas perdre l'affection de ses sujets, la Tsarine faisait attention à remplir ses devoirs religieux dès qu'elle arrivait dans une ville : « son premier soin, en arrivant dans chaque ville, était de descendre dans l'église et d'y remplir ses devoirs religieux, dont la négligence aurait éloigné d'elle l'affection d'un peuple non-seulement croyant, mais ardent et superstitieux [...]»²⁹ » Nous voyons donc qu'elle avait très à cœur de rester en bons termes avec son peuple, ce qui est le cas pour tous les souverains mais ici, nous le percevons vraiment. Bien entendu, en partant de certaines villes, elle pouvait faire un don pour la communauté en signe de sa bienveillance. Nous pouvons nous demander si cette proximité, cette attention n'était qu'une représentation d'elle-même devant une cour et des ministres étrangers ou si c'était sincère mais cela est une chose que nous ne pouvons savoir. Il paraît tout de même certain que cette Impératrice faisait attention à son peuple puisque les séances d'audience, durant une ou deux journées, n'étaient pas obligatoires mais nécessaires pour que la population ait l'impression d'être écoutée.

²⁹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.330.

Chapitre 8 – Un Empire « absolutiste » ancien aux mains d'une dirigeante réformatrice

Dans le chapitre précédent, nous avons pu avoir un portrait de la Catherine II nous montrant une femme s'intéressant à la philosophie, aux écrits intellectuels de son temps tout en étant une souveraine prudente dans ses choix pour le bien de son peuple dont elle aimait se dire proche. Cependant, une chose revient souvent : elle dirige un Empire « absolutiste » aux traditions violentes et ce paradoxe mit très vite Ségur mal à l'aise.

Une tradition absolutiste et violente entrant en contradiction avec les volontés d'une souveraine

Tout d'abord, nous pouvons observer qu'avant même de la rencontrer, Ségur avait du mal à savoir ce qu'il ressentait pour Catherine II :

Ce que j'avais su des grandes qualités de cette princesse, ce que m'en avait dit Frédéric lui-même, redoublait mon désir de la connaître personnellement : cependant son premier pas pour monter au trône refroidissait parfois mon enthousiasme ; mais, indépendamment de l'incertitude de plusieurs personnes dignes de foi, sur la part réelle que Catherine avait prise à la dernière scène de cette catastrophe, j'ai toujours pensé qu'on peut, sans blesser la morale, lorsqu'on juge les grands hommes et les monarques célèbres, mettre dans la balance où l'on pèse leurs actions le poids des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, et faire ainsi de leur qualités et de leurs défauts une part convenable à leur époque, à leur position et aux mœurs des peuples qu'ils gouvernaient¹.

Ainsi, nous avons déjà vu que Louis-Philippe de Ségur avait la souveraine en très haute estime, la trouvant raffinée, instruite, à l'écoute des personnes, prudente mais il voyait également en elle une femme ayant fait assassiner son mari, Pierre III, pour accéder au trône. Nous percevons donc une idée importante : le paradoxe entre la souveraine sage et raisonnée qu'il nous a présenté, et le pays ou plutôt le trône de ce pays obtenu par le sang. L'auteur se demandait donc comment se représenter cette souveraine : pour ce qu'elle était ou par ses actions et nous sentons qu'il préférerait la première solution, c'est la raison pour laquelle, par la suite, il ne parle plus réellement de son accession au trône mais plutôt de son étonnement qu'elle arrivait à le garder.

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.196.

Dans la suite de sa description, Ségur nous explique que

[...] la Russie était restée plus long-temps que toutes les autres contrées de l'Europe plongée dans les ténèbres, mais que, pendant la durée du dix-septième siècle et même jusqu'au règne de Pierre III, l'empreinte des mœurs barbares, loin d'être effacée, se lisait en caractère de sang sur les marches du trône des czars².

Pour continuer son discours sur le passé sanguinaire du trône, il nous donne les exemples d'Ivan IV, de Wassily ou encore d'Élisabeth, nous rappelant que depuis des générations, le trône s'obtenait par la force, en tuant le prédécesseur. Il explique d'ailleurs que cette tradition venait du fait qu'il n'y avait pas réellement de règle de succession, entraînant ainsi une instabilité.³

De plus, il explique par la suite que Catherine II et Pierre III étaient très mal assortis et que le souverain était jaloux de sa femme, plus brillante que lui. Selon Ségur, c'était pour éviter d'être répudiés, elle et son fils, qu'elle tint tête à son mari. La menace sur l'héritier étant grande, son parti grossit donc rapidement et les Orloff la menèrent jusqu'au trône. Nous savons que lors de son voyage le menant en Russie, Ségur passa par plusieurs cours européennes dont celle de Prusse. Là, il s'entretint avec Frédéric II qui défendit Catherine II expliquant :

[...] je dois lui rendre justice : on est à ce sujet dans l'erreur ; on ne peut imputer justement à l'impératrice *ni l'honneur, ni le crime de cette révolution* ; elle était jeune, faible, isolée, étrangère, à la veille d'être répudiée, enfermée. Les Orloff ont tout fait ; la princesse d'Arshkoff n'a été là que la mouche vaniteuse du coche. Rulhière s'est trompé.

Catherine ne pouvait encore rien conduire, elle s'est jetée dans les bras de ceux qui voulaient la sauver. Leur conjuration était folle et mal ourdie ; le manque de courage de Pierre III, malgré les conseils du brave Munich, l'a perdu ; il s'est laissé détrôner comme un enfant qu'on envoie coucher.

Catherine, couronnée et libre, a cru, comme une jeune femme sans expérience, que tout était fini ; un ennemi si pusillanime ne lui paraissait pas dangereux. Mais les Orloff, plus audacieux et plus clavoyans, ne voulant pas qu'on fit contre eux de ce prince un étendard, l'ont abattu.

L'impératrice ignorait ce forfait, et l'apprit avec un désespoir qui n'était pas feint ; elle présentait justement le jugement que tout le monde porte aujourd'hui contre elle ; car l'erreur de ce jugement est et doit être ineffaçable, puisque dans sa position elle a recueilli les fruits de cet attentat, et s'est vu obligée, pour avoir des appuis, non-seulement de ménager, mais même de conserver près d'elle les auteurs du crime, puisqu'eux seuls avaient pu la sauver⁴.

Pour le souverain, elle n'était responsable de rien, son seul objectif était de se protéger, elle ne pensait pas que le Tsar aurait été assassiné. En lisant ces mots, nous aurions presque l'impression qu'elle était arrivée au pouvoir par hasard, sans rien avoir

² *Ibid.*, p.196-197.

³ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.535-536.

⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.138-139.

décidé, ce qui n'était, bien entendu, pas le cas. Au contraire, il semble, d'après Mary Lavater-Sloman, que tout était prévu et qu'il fallait juste attendre l'élément déclencheur. Catherine II savait pertinemment que son mari souhaitait l'emprisonner mais elle savait aussi qu'il lui fallait avoir des soutiens, des appuis pour pouvoir le renverser⁵ et cela n'aurait pu se faire sans préparation. Néanmoins, il est fort probable qu'elle ne souhaitait pas la mort de son époux qui pouvait la desservir une fois arrivée au pouvoir et il semble donc qu'ici, Frédéric II disait vrai. Cet assassinat ne la servait pas, au contraire, jusqu'à cet événement, son accession était encore en partie honorable puisqu'elle avait été faite pour sa survie ainsi que pour le peuple mais avec ce meurtre, son honneur fut souillé tout comme ses mains. En plus d'avoir chassé son mari du trône, elle pouvait à présent être accusée de l'avoir fait assassiner et cela la desservait, sa prise de pouvoir pouvait en devenir illégitime, de plus comme nous le remarquons, cet événement marqua énormément le reste de l'Europe⁶.

C'est par cet épisode de violence que commença le règne de la grande Catherine II. Depuis son mariage avec Pierre III, elle était restée très peu au courant de la politique, elle était tenue à l'écart et ne voyait que de loin les manœuvres de son époux. Une fois sur le trône, elle pouvait continuer l'œuvre de Pierre le Grand et faire rentrer la Russie dans l'ère de son temps en rattrapant son retard.

Une chose, pouvant nous paraître étonnante, est que Catherine II semblait laisser la liberté de culte aux habitants de son Empire. Nous pouvons lire que des couvents catholiques et une école jésuite avaient été construits sur son territoire sans que cela ne lui causa du souci⁷. De plus, nous pouvons comprendre que cette liberté n'était pas simplement accordée aux chrétiens mais également aux musulmans⁸. Cette liberté de culte paraît étonnante dans un pays comme la Russie alors qu'elle n'était pas encore présente en France.

Enfin, nous découvrons également la fascination de la souveraine pour la révolution qui a eu lieu en Amérique et à laquelle Louis-Philippe de Ségur a participé. Lors de leur voyage, Catherine II et sa cour rencontrèrent deux Français ayant fait la guerre

⁵ Lavater-Sloman Mary, *Catherine II et son temps*, Paris, Fayot, coll. Bibliothèque historique, 1952, chapitres XXII et XXIII.

⁶ *Ibid.*, p.175-177.

⁷ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.35.

⁸ *Ibid.*, p.174.

d'Amérique : le chevalier Alexandre de Lameth et le comte Edouard Dillon. Cependant La Fayette n'a pu venir comme il était prévu et :

L'impératrice en montra un vif regret : elle avait un grand désir de le connaître ; car alors l'enthousiasme pour affranchissement de l'Amérique avait gagné tout le monde jusqu'aux têtes couronnées.

M. de La Fayette leur paraissait un héros, parce qu'il n'avait combattu pour la cause de la liberté que dans un autre hémisphère⁹ [...]

Ici, ce que nous explique Ségur est que malgré le régime fort en place en Russie, l'Impératrice, comme beaucoup des souverains européens, était impressionnée et admirative devant ces héros de la révolution américaine. Cependant, comme ses homologues seule était présente l'admiration, même si cette révolution était bien vue, un tel fait n'était pas encore envisageable en Europe. Elle s'exprima également sur les événements de 1789 en France craignant pour le roi et trouvant les prétentions du Tiers-Etat trop grandes¹⁰.

En lisant Ségur, nous pourrions presque croire qu'il se trouvait dans un pays ouvert mais ce n'était pas le cas. Même si Catherine II était influencée par les idées des philosophes des Lumières, elle devait diriger un pays aux traditions barbares, violentes et où la liberté était très contrôlée. Nous pouvons voir cela lors d'une anecdote avec une lettre où nous apprenons que les missives étaient ouvertes :

Catherine disait vrai : dans son empire, comme ailleurs, les agens du gouvernement amollissaient les cachets : aucunes dépêche ou lettre n'en étaient exemptes ; usage non-seulement immoral, mais dangereux par l'abus que la haine peut en faire au moyen d'extraits infidèles, et d'un autre côté assez inutile la plupart du temps ; car, tout le monde en étant averti, la prudence rend circonspects ceux qui écrivent et leur donne même souvent le moyen de plaire par des flatteries trompeuses¹¹.

Dns cet extrait, le ministre français nous rappelle bien que nous étions dans un pays où la liberté d'expression n'existait pas. Malgré ses idées, la souveraine ne semblait pas avoir essayé d'annuler cette loi.

A l'inverse de cette dernière, nous avons l'exemple d'une loi ou plutôt d'une liberté qui était celle de pouvoir aller dans l'Empire sans passeport, sans papier, il ne fallait

⁹ *Ibid.*, p.60.

¹⁰ *Ibid.*, p.506.

¹¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.303-304.

présenter ces documents qu'aux frontières et non à l'intérieur¹². Il y avait donc une liberté de déplacement mais pas d'expression.

Ainsi, même si ce terme est peu utilisé dans ses mémoires, Ségur nous décrit bien Catherine II comme une « souveraine absolue¹³ » mettant ainsi un nom sur le pouvoir de la Tsarine. Il nous la définit en tant que « [...] reine et despote¹⁴. » Et enfin, le terme d'Empire absolu est aussi utilisé par le Français¹⁵. Néanmoins, il ne faut pas oublier que ses mémoires ont été écrites près de 40 ans après son voyage et donc il est fort probable que ces termes ne furent pas utilisés lors des faits.

Au XVIII^e siècle, le despotisme éclairé n'était pas forcément mal perçu. Linguet le défendait puisqu'il était las « des trônes occupés par des fantômes¹⁶ », il était représentatif d'une partie des penseurs de son temps préférant un pouvoir fort et s'occupant de tout dans la société. Ainsi, pour mieux comprendre ce pouvoir, il comparait le rôle du souverain despotique avec celui d'un père de famille :

La souveraineté est une propriété. Propriétaires, les souverains “peuvent tout dans leurs Etats, comme un père de famille dans sa ferme”. Celui-ci “peut brûler sa maison, abattre ses arbres, arracher ses vignes. Mais que gagnera-t-il en se livrant à un délire si destructeur ? De se ruiner lui-même en peu de temps. Voilà à quoi se réduit la puissance illimitée des souverains.”¹⁷

Nous comprenons alors que, selon Linguet, il n'était pas dans le but des despotes d'abuser de leur puissance sous peine de perdre leurs sujets, leur Etat et donc par conséquent leur pouvoir puisque sans rien à contrôler, le contrôle n'existe pas. De plus, comme nous l'explique Lortholary, un pouvoir trop fort et arbitraire peut engendrer une rébellion de la part du peuple¹⁸. Nous comprenons donc que le souverain n'avait aucun intérêt à abuser de son autorité.

Nous pouvons voir également le recul que prend Catherine II par rapport aux traditions dans sa volonté de ne pas suivre l'étiquette lorsqu'elle recevait Ségur ou d'autres ambassadeurs¹⁹, bien que cette dernière devait sûrement être tacite. C'est d'ailleurs peut-

¹² *Ibid.*, p.294-295.

¹³ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.367.

¹⁴ *Ibid.*, p.20.

¹⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.425.

¹⁶ Citation de Linguet in, Lortholary Albert-Bertrand, *Les philosophes du XVIII^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1951, p.139.

¹⁷ Citation de Linguet in, *Ibid.*, p.138.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.267.

être en partie grâce à cela que le ministre français a pu collecter et décrire le plus possible cette femme.

Ce n'est pas encore dans ce fait que nous voyons les différences entre les idéaux de la souveraine et la tradition de son pays, c'est surtout dans les lois que nous pouvons comprendre cela.

Les essais de changement de la législation

Très rapidement, les volontés ambitieuses de la souveraine entrèrent en conflit avec le modèle de fonctionnement de l'Empire.

L'une des grandes volontés de la Tsarine était de remanier les lois de son pays, de les améliorer et lui offrir un ensemble de législatif cohérent. Comme ne le cesse de le rappeler Ségur dans le deuxième tome de ses mémoires, la Russie ne disposait pas d'un réel corpus de lois : « Les lois en Russie ne formaient qu'un chaos ; chaque prince en avait publié de nouvelles sans abroger les anciennes ; toutes se contraisaient ; les juges, n'ayant pour guide et pour appui ni règles ni principes, ne pouvaient prononcer que des jugemens arbitraires²⁰. » Dans le reste de son récit, le Français nous donne des exemples des problèmes que cela pouvait provoquer dans la vie quotidienne. Par la suite, Ségur nous explique que la souveraine avait décidé de tenir une assemblée à Moscou pour faire ses nouvelles lois, mais nous n'avons pas d'informations sur les dates de cette réunion mais il est certain qu'il s'agit de celle de la fin de 1766. Elle appela dans l'ancienne capitale « [...] les députés des différens peuples de son vaste empire, pour délibérer avec eux sur les lois qu'elle voulait leur donner²¹. » Ségur insiste sur le fait que c'était la première fois qu'un souverain européen faisait cela. Par la suite il nous explique le déroulement de cet événement. Dans cette anecdote, ce qui nous intéresse principalement est la réaction de l'assemblée : elle refusa en partie les volontés de Catherine II, voulait lever le servage intéressant pour les seigneurs. Ces refus et la peur d'insurrections eurent raison de cette assemblée qui fut dissoute. Nous voyons déjà l'un des premiers obstacles aux volontés de la souveraine : les mœurs de son peuple n'étaient pas en adéquation avec les espérances de la souveraine qui s'était fortement inspiré de Montesquieu :

²⁰ *Ibid.*, p.214.

²¹ *Ibid.*, p.214.

J'espère que si de l'autre monde il me voit travailler, il me pardonnera ce plagiat pour le bien de trente millions d'hommes qui en doit résulter. Il aimait trop l'humanité pour s'en formaliser. Son livre est mon bréviaire²².

Ici nous voyons donc bien que la différence entre les idéaux de la souveraine et les mœurs de son peuple, décrits comme soumis et ayant besoin de ce pouvoir fort²³. Ségur nous rappelle bien que si l'Impératrice faisait cela c'était pour « [...] accélérer dans ces Etats les progrès de la civilisation, autant que les mœurs de son peuple le permettaient²⁴. »

C'est dans les lois ou dans l'envie de que la souveraine avait de les changer que nous voyons l'empire absolutiste. Cependant, il ne faut pas croire que tous ses essais de changements s'étaient conclus par des échecs, au contraire, elle a réussi à mener à bien des réformes, dont nous ne prendrons que quelques exemples vus par le ministre français. Ainsi elle a concentré ses efforts sur les réformes de l'administration et de la justice sans pouvoir créer les institutions qu'elle souhaitait.

Souvent Catherine, avec la fierté d'un amour-propre satisfait, m'a parlé de deux ukases auxquels elles attachaient beaucoup de prix : l'un était relatif à l'organisation de la noblesse et de ses assemblées, l'autre à l'abolition des duels. L'intention de ces deux lois était généreuse, politique et morale ; cependant la première laissait toujours les grands soumis au pouvoir arbitraire, et le préjugé du point d'honneur résista à la seconde²⁵.

Ce que veut nous faire comprendre Ségur ici, c'est que les lois données par l'Impératrice étaient moins importantes qu'elle ne le pensait, il montre les limites de ces décisions alors qu'elle, elle ne voyait que la réussite. Plus loin, il décrit une organisation offerte par la souveraine :

Ils doivent à Catherine une organisation qui régularise dans chaque province leurs assemblées, et leur donne même le droit d'élire leurs présidents et leurs juges. Tous les emplois civils qui leur manquent seulement, c'est un ciment légal qui garantit à la fois la sécurité du trône, les prérogatives de la noblesse et l'adoucissement graduel de l'existence du peuple.

Tous les étrangers, dans leurs récits, ont peint avec de vives couleurs les tristes effets du gouvernement despotique des Russes, et cependant il est juste d'avouer qu'à cette époque nous n'avions pas complètement le droit de déclamer ainsi contre le pouvoir arbitraire qui pesait sur la Moscovie. Ne voyait-on pas encore chez nous, dans ce temps, Vincennes, la Bastille, Pierre-en-Scize et les lettres de cachet ?²⁶

Nous comprenons, selon les dires de Ségur, que Catherine II tentait bien d'instaurer de nouvelles lois, essayait de sortir son pays du « retard » pris mais il tient également à

²² Citation de Catherine II in, Lortholary Albert-Bertrand, *op. cit.*, p.102.

²³ Lavater-Sloman Mary, *op. cit.*, p.174.

²⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.214.

²⁵ *Ibid.*, p.216.

²⁶ *Ibid.*, p.254.

rappeler que cela ne peut se faire sans prendre en considération le passé, les traditions et les mœurs de ce pays. En effet, il semblait impensable d'appliquer les idées des grands philosophes de ce temps à la Russie comme nous l'avions déjà expliqué dans le chapitre précédent avec l'exemple de Diderot. De plus, il présente également les abus de la France de cette époque, nous faisant comprendre que nous n'avions pas le droit de juger ce pays.

Ce que ne nous explique pas Ségur c'est que la dernière loi qu'il évoque n'était pas un moyen de donner de nouvelles institutions mais de renforcer celles des provinces pour éviter une nouvelle révolte comme celle de Pougatchev, du nom de son instigateur, qui se fit passer pour Pierre III et abolissait ainsi le servage. C'est pour contrer une éventuelle récurrence que l'Impératrice renforça le pouvoir des dirigeants provinciaux en 1775²⁷. Nous voyons qu'elle essayait malgré tout de garder son pouvoir fort et cela peut se comprendre dans le fait qu'elle n'a pas accédé au trône de manière naturelle, mais en évinçant son mari et qu'il lui est donc nécessaire d'instaurer un pouvoir fort pour diriger son vaste empire.

Malgré tout, les lois russes restaient principalement au service de l'Etat, au service du pouvoir du souverain pour contrôler son Empire. De plus, pour d'autres aspects, la tradition rentrait en contradiction avec les volontés de la Tsarine mais le ministre plénipotentiaire nous explique qu'elle souhaitait beaucoup de choses : « C'était beaucoup entreprendre ; et, quoiqu'il y eut plus à faire dans un pays aussi neuf en civilisation, il est certain qu'on aurait obtenu plus de succès si on eut embrassé moins d'objets à la fois [...]»²⁸ » Ainsi, au lieu de se concentrer que sur un seul projet, son éparpillement ralentissait les choses et cela expliquait la lenteur des choses.

²⁷ Riasanovsky Nicholas V., *Histoire de la Russie des origines à 1996*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2001, p.285-287.

²⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.102.

Une volonté de poursuivre l'œuvre de Pierre le Grand

Il semble important de rappeler une chose : la volonté que Catherine II avait de poursuivre l'œuvre de Pierre le Grand, de terminer ce qu'il avait entrepris pour la Russie.

C'est que le moment était arrivé auquel Catherine aspirait depuis des années, pour lequel elle avait tant souffert, pour lequel elle avait consacré ses nuits au travail, pour lequel elle avait chassé du trône son mari, le moment où elle pourrait reprendre l'œuvre de Pierre là même où sa main défaillante l'avait laissée : l'œuvre colossale du relèvement et de l'organisation de la Russie²⁹.

Cette idée de continuité se ressent plus dans le texte de Ségur qu'elle n'est explicitée. En effet, il nous explique bien qu'elle « [...] érigea sur une place de Petersbourg une statue en bronze de Pierre le Grand [...] »³⁰ Il nous laisse donc comprendre que continuer l'œuvre de Pierre I^{er} passait par la poursuite de la construction de la ville qu'il avait voulu : Saint-Pétersbourg. Cependant, le Français n'en parle que très peu dans son texte. Il nous explique qu'elle « [...] créa une académie ainsi que des banques publiques à Pétersbourg et même en Sibérie. La Russie lui doit des fabriques en acier des tanneries, un grand nombre de manufactures, des fonderies, et l'introduction des vers à soie en Ukraine³¹. » Il nous décrit les créations de l'Impératrice mais de manière générale, sans donner de précisions ou d'exemples. Cela prouve vraiment la volonté de poursuivre les constructions du tsar Pierre lors d'un voyage entrepris par l'impératrice, auquel Ségur participa. Ce déplacement avait pour but de rendre compte du perfectionnement des écluses. Ainsi nous apprenons que

Les travaux entrepris pour établir ces écluses paraissent dignes de l'ingénieur le plus habile ; cependant ils ont été conçus et exécutés sous le règne de Pierre I^{er}, par un simple paysan nommé Surtikoff, qui n'avait jamais voyagé ni rien appris ; il savait à peine lire et écrire : l'esprit est en grande partie un don de l'éducation ; mais le génie est inné.

Les successeurs de Pierre le Grand avaient négligé de perfectionner ce grand et utile ouvrage ; l'impératrice s'en occupait activement : elle fit revêtir de pierre ce qui était en bois, réunit au canal les eaux de plusieurs nouvelles sources, et conçut le projet de faire creuser deux autres canaux qui joindront un jour la mer Caspienne à a mer Noire, et celle-ci à la mer Baltique par le Borysthène, dont on établirait la communication avec la Dwina³².

Catherine II poursuivait et améliorait l'œuvre commencée par Pierre le Grand, l'expression de revêtir en pierre ce qui était en bois peut être aussi comprise comme une

²⁹ Lavater-Sloman Mary, *op. cit.*, p.180.

³⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.216.

³¹ *Ibid.*, p.217.

³² *Ibid.*, p.331.

métaphore expliquant l'envie de faire rentrer dans l'Histoire et dans les mémoires les œuvres de ces deux souverains, une façon pour eux de laisser leur marque.

Cependant, ce sont les seules occurrences que Ségur fait pour décrire l'œuvre, en pierre, de Catherine II dans la continuité de son prédécesseur. Il ne faut pas oublier que sa manière d'agir, de penser, de prendre exemples sur les grands philosophes étaient des choses que Pierre le Grand faisait déjà et en ça, nous avons donc déjà vu une première continuité. Il est dommage que nous n'ayons pas d'autres exemples des constructions de Catherine II, de son empreinte dans sa capitale. L'auteur ne nous donne pas d'informations sur les différents lieux, qu'il a pourtant fréquentés, comme le palais de la Tauride ou encore le théâtre de l'Ermitage où il se rendait souvent avec l'Impératrice et qui sont des monuments construits sous son règne³³.

Ce qu'il faut voir dans cette volonté de continuer l'œuvre de son prédécesseur, ce n'est pas seulement une volonté personnelle mais c'est aussi pour elle une manière d'asseoir son pouvoir. Nous avons déjà vu qu'elle n'était pas arrivée au pouvoir de manière conventionnelle et que le meurtre de son mari, même si elle ne semblait pas l'avoir commandité, était dans les mémoires de tous. Il lui fallait donc agir de la meilleure façon pour prouver qu'elle méritait cette place qu'elle occupait et cela, Ségur s'en était rendu compte :

La nouvelle impératrice ne tarda pas à prouver à ses sujets qu'elle s'élevait au-dessus de toutes craintes, moyen le plus sûr pour s'éloigner tout péril. Son administration fut calme et douce, comme si, née sur le trône, elle avait recueilli un paisible héritage³⁴.

³³ Meaux Lorraine de (dir.), *Saint-Petersbourg, histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2003, p.171-181.

³⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.209.

Chapitre 9 – Un Empire conquérant

Si l'un des buts du ministre français était de signer un traité commercial entre la Russie et la France, il avait également un autre but : celui de surveiller les agissements du pays moscovite face aux Turcs. Il ne faut pas oublier que cet Empire cherchait à s'agrandir, à conquérir, et sa principale volonté à la fin du XVIII^e siècle était de s'étendre vers le Sud, vers la mer Noire.

Des volontés de grandeurs de la Russie

Catherine II, comme ses prédécesseurs, avait pour but d'agrandir son territoire. Il est important de rappeler qu'avant l'arrivée de Ségur en 1785, la Russie s'était agrandie vers la mer Noire en prenant la Crimée à l'Empire ottoman qui fut placée sous la domination du Prince Potemkine. Cela ne semblait pas suffire à la Tsarine. En effet, durant tout son séjour, Ségur ne cessa de tenter de calmer ses ardeurs conquérantes: « [...] le but principal de l'impératrice était le renversement de la puissance ottomane [...] »¹ Une chose est à noter : ce n'était pas seulement la volonté d'une souveraine mais également celle de son plus proche conseiller Potemkine. Ce désir conquérant se sent tout au long des mémoires de Ségur puisqu'il fut envoyé en Russie en partie pour éviter une guerre. Ici, nous ne parlerons que de la volonté d'une guerre avec l'Empire ottoman, ne nous intéressant pas aux rumeurs d'une guerre en Europe centrale.

L'impératrice, encouragée par la faiblesse stupide de tels ennemis, n'était retenue dans ses projets de conquête que par la crainte d'attirer sur elle les armes de la Prusse, de la Suède, les ascadres de la France et probablement celles de l'Angleterre [...] »²

Nous comprenons que la seule chose retenant Catherine II de se lancer dans une guerre contre les Turcs était la peur de se retrouver en conflit avec les autres pays d'Europe, de se retrouver seule, sans allié. Cette peur ne dura pas longtemps puisqu'en 1787 la guerre finit par éclater, alors que Ségur se trouvait encore sur le sol moscovite.

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.274.

² *Ibid.*, p.323.

Or malgré les preuves de bonne foi données par l'Impératrice et Potemkine, la Russie n'avait pas réellement hésité à entrer en guerre, bien que durant tout son séjour Ségur entendit les deux dirigeants lui expliquer que cela n'était que de la faute des Turcs. L'ancien favori insistait sur le fait qu'il ne désirait pas la guerre mais que si les Ottomans la souhaitaient, alors l'Empire russe riposterait³. De plus, il essayait de donner des raisons d'une telle volonté : « [...] les Turcs venaient de faire, du côté de Silistrie, et aussi vers l'Ukraine, quelques mouvemens qui inquiétaient les Russes et excitaient les justes plaintes de l'Autriche⁴. » De plus, les intentions que se donnaient Potemkine se voulaient louables :

Comment, me dit-il, vous autres Français si brillans, si polis, si aimables, persistez-vous à vous déclarer les protecteurs de la barbarie et de la peste ? Qu'en pensez-vous vous-même ? Si vous aviez de pareils voisins qui chaque année vous menaçassent de leurs incursions, de leur contagion, de leurs pillages et de l'enlèvement de quelques centaines de chrétiens qu'ils font esclaves, trouveriez-vous bon que notre gouvernement vous empêchat de les chasser ?⁵

Ainsi donc, nous comprenons que Potemkine souhaitait éliminer cette menace pesant sur son pays. Mais même si cela n'est pas dit, il n'est pas difficile de comprendre que l'Empire russe en profiterait pour récupérer des terres aux bords de la mer Noire. Plus loin, il explique que la victoire serait facile en cas de guerre :

Les Turcs corrompus, amollis ; peuvent assassiner, piller, mais ils ne savent plus combattre ; nous n'avons plus besoin d'art pour les vaincre ; depuis quarante ans, dans chaque guerre, ils répètent les mêmes fautes suivies des mêmes revers. Le passé n'a point de lumière pour eux ; leurs superstitieux orgueil attribue constamment nos victoires aux démons, dont nous recevons, disent-ils, notre science, nos inventions, notre tactique, et Allah seul, qui punit leur péchés, est, à leur avis, la cause de leurs défaites⁶.

Il était très confiant sur une éventuelle victoire et ce pour deux raisons : l'ignorance des Turcs et la puissance de l'armée russe. Lors de son voyage, le ministre français a pu rendre compte de l'armée ainsi que des préparatifs des forces armées, en particuliers lors de son voyage en Crimée et il sembla surpris de voir l'importance de cette force militaire puisqu'il nous explique que Versailles croyait en une petite armée⁷.

Nous avons déjà évoqué la ville de Sébastopol qui avait été construite en moins de deux ans par Potemkine sur les rives de la mer Noire. Il ne faut pas oublier que cette ville avait été fondée dans le but d'y poster une armée et des forces navales, qui se trouvaient

³ *Ibid.*, p.318.

⁴ *Ibid.*, p.311.

⁵ Citation du prince Potemkine in, *Ibid.*, p.312.

⁶ Citation du prince Potemkine in, *Ibid.*, p.318-319.

⁷ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.378.

donc proches de l'ennemi. Ainsi, nous pouvons comprendre que les messages de paix donnés par la Russie n'étaient pas leurs espérances à eux et n'étaient là que pour rassurer les pays occidentaux. Potemkine affirmait que

[...] que l'armée russe s'élevait à deux cents trente mille hommes de troupes régulières et à trois cent mille d'irrégulières, mais je savais par des voies assez sûres que cette armée se trouvait loin d'être complète ; la discipline et l'instruction y étaient négligées [...]⁸

En plus de ces dires, Louis-Philippe de Ségur a pu observer à plusieurs reprises cette armée. Lors du voyage en Crimée, la souveraine a assisté à plusieurs défilés militaires et ce qu'il a y a retenir, plus que les diverses manœuvres présentées considérés comme plutôt simples par le Français, c'était le sentiment et la fierté éprouvée par la Tsarine en voyant ses troupes :

Le déploiement des quatre colonnes de cavalerie, leur charge impétueuse, le feu vif et soutenu de l'infanterie, tandis que l'aile gauche simulait l'attaque d'un bois et tournait la droite des ennemis, ne laissèrent rien à désirer pour la fidélité du tableau.

La joie et la gloire brillaient dans les yeux de Catherine ; on aurait pu croire que le sang de Pierre le Grand coulait dans ses veines. Ce grand et magnifique spectacle couronnait dignement son voyage, aussi romanesque qu'historique⁹.

A travers cette fierté envers son armée, nous retrouvons l'envie de conquête, elle se sentait prête à lancer une guerre. Ces démonstrations de force ne semblaient pas anodines alors que la guerre menaçait depuis plusieurs années. Cette fierté conquérante, dangereuse car mêlée à l'assurance, n'était pas seulement visible lors des défilés militaires mais également lorsque l'Impératrice visitait une ville nouvellement conquise, comme c'était le cas lors de la visite de la ville de Bachtchi-Saraï :

L'impératrice ne s'arrêta que cinq jours à Bachtchi-Saraï : la satisfaction de cette princesse brillait sur tous ses traits ; elle jouissait, avec orgueil d'une souveraine, d'une femme et d'une chrétienne, de se voir assise sur le trône des Tartares, jadis conquérans de la Russie, et qui, peu d'années avant leur défaite, venaient encore ravager ses provinces, troubler son commerce, dévaster ses nouvelles conquêtes et en rendre la possession incertaine¹⁰.

Ici, nous nous rendons bien compte de la volonté et du plaisir qu'elle éprouvait à conquérir et régner sur les Turcs.

⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.314.

⁹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.223.

¹⁰ *Ibid.*, p.179.

Cet esprit de conquête, de grandeur se retrouve également dans des moments n'ayant pas de rapport direct avec un agrandissement territorial. En effet, lorsqu'elle termina la partie la plus dangereuse de son voyage en Crimée, elle exprima sa fierté :

On avait fait, me disait-elle, tout ce qu'il était possible pour m'en détourner. De tous côtés on m'assurait que ma marche serait hérissée d'obstacles et de désagréments ; on voulait m'effrayer des fatigues de la route, de l'aridité des déserts, de l'insalubrité du climat. Cs gens-là me connaissaient bien mal ; ils ne savent pas que me contrarier, c'est m'exciter, et que chaque difficulté qu'on m'oppose, est un élan qu'on me donne¹¹.

Il semble que nous pouvons comprendre deux discours : le premier indiquant sa fierté d'être arrivé à faire son voyage, le second, plus sous-entendu, peut nous faire comprendre que rien n'arrêtait ses désirs et qu'au contraire, plus on essayait de l'en dissuader, plus elle persévérerait. Cette deuxième vision de la phrase peut se référer à sa volonté de conquérir l'Empire ottoman alors que toute l'Europe s'y opposait, sans pour autant diminuer l'envie de la souveraine.

Nous n'avons évoqué ici que la volonté de conquête, et donc de puissance, de la Russie mais cette puissance pouvait se trouver également dans la diplomatie. En effet, au début de son séjour en Moscovie, Ségur devait aussi empêcher l'Impératrice de prendre parti dans une menace de guerre entre la Hollande et l'Empire. Or dans ses instructions, Vergennes expliquait au ministre français que la souveraine pourrait ne pas prendre parti dans ce conflit et que cette décision serait « [...] un appât à sa vanité par l'espoir d'une médiation, genre de gloire auquel l'Impératrice s'était toujours montrée sensible¹². » A cette période de tension en Europe, elle était celle qui détenait le pouvoir, c'était par son choix que pouvait se déclarer une guerre. Elle était capable de ramener le calme en servant de médiatrice, ce qui lui donnait donc plus de pouvoir que tous les autres pays à cette époque, et tous les regards étaient donc posés sur elle.

Dans cette recherche de conquête et de pouvoir, la souveraine pouvait commettre des erreurs. Ainsi, Ségur nous explique que sa fierté faisait qu'elle ne se pliait pas aux choix ou propositions d'autres personnes, elle refusait de se soumettre¹³. De plus, elle souhaitait également agir vite et donc elle ne méditait pas assez ses idées :

¹¹ *Ibid.*, p.217.

¹² *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française t.IX : Russie : t.2*, Paris, Ancienne librairie Germer Baillièrre et C^{ie}, Felix Alcan éditeur, 1890, p.387.

¹³ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.477.

L'imagination de Catherine ne pouvait rester en repos : aussi ses plans étaient plus précipités que mûris ; on s'apercevait que cette précipitation étouffait dans leur germe une partie des créations de son génie¹⁴.

Ces deux défauts pouvaient la pousser à l'erreur mais ils étaient également un résultat de sa volonté de grandeur, sans compter que c'était des défauts que nous pouvons retrouver également chez d'autres souverains.

Des volontés de reformer l'Empire grec

L'espoir de Catherine II était de reformer l'Empire grec, ce qui expliquait en partie ses volontés de conquêtes et cela Ségur le comprit très vite surtout qu'elle ne le cachait pas.

Vergennes supposait qu'elle souhaitait le « [...] rétablissement de l'empire grec [...] »¹⁵. Cette idée a été transmise à Ségur par le ministre des Affaires Etrangères via les instructions qu'il avait reçues avant son départ en Russie. Nous comprenons que le but du Français était d'empêcher cela, en faisant comprendre que cela pourrait être dangereux pour la Moscovite puisse que cela reviendrait à devoir attaquer l'Empire ottoman et que l'Europe s'y refusait.

Le grand projet de cette princesse de rétablir l'empire grec semble être aujourd'hui l'objet auquel Catherine II subordonne tous les astres. On se plaît à Pétersbourg à en parler et à le représenter comme de très facile exécution¹⁶.

Cela inquiétait l'Europe alors que cela semblait très simple pour les Moscovites, ce qui rendait les choses encore plus dangereuses. Nous avons déjà vu que la Russie pensait une victoire rapide contre les Ottomans et cela reposait sur une armée qui se voulait puissante. C'était cette puissance qui faisait peur à l'Europe. Ce pays était déjà très impressionnant par son étendue et son agrandissement était mal perçu car preuve d'une force encore en développement. Cela inquiétait la France mais peut-être aussi la cour de Vienne qui avait déjà eu du mal à accepter le titre d'Empereur pour Pierre I^{er}¹⁷.

¹⁴ *Ibid.*, p.101.

¹⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.274.

¹⁶ *Recueil des instructions données aux ambassadeurs ... op. cit.*, p.393.

¹⁷ Bélissa Marc, *La Russie mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Kimé, coll. Le sens de l'histoire, 2010, p.87-88.

Et pourtant cette peur ne semblait pas être partagée par Joseph II. En effet, lors du voyage en Crimée, auquel le souverain s'est joint en partie, les deux monarques avaient discuté de la renaissance de cet Empire grec disparu : « [...] ils s'entretenaient amicalement d'un très beau projet, celui du rétablissement des républiques grecques¹⁸. » Les deux souverains étaient très proches et s'entraidaient. Ainsi Joseph II avait soutenu Catherine II lors de son annexion de la Crimée. Et pourtant, malgré cela, en discutant avec l'Empereur, Ségur avait senti « [...] qu'il était peu disposé à seconder l'ambition de Catherine¹⁹. » Cette position ambiguë pouvait s'expliquer par la situation politique en Europe tendue et le fait que tout le continent occidental attendait le choix de Catherine II : soutenir l'Empereur ou non, nous voyons que le jeu des alliances se mettait en place.

L'inquiétude concernant ce projet ne faiblit pas durant le séjour de Ségur en Russie. Lorsqu'il pensa à se retirer de son poste, il dut écrire ses propres instructions pour son successeur. Or dans ces dernières, il écrivit :

La guerre s'allumant alors entre l'Angleterre et nous, nourrit toutes les espérances de Catherine II et aiguillonna son ambition ; des chimères mêmes lui parurent des réalités : elle crut enfin qu'elle pourroit donner l'empire des Grecs au jeune Constantin et commença à faire les premiers pas qui devoient la conduire à l'exécution de ce grand projet²⁰.

Cette volonté de refonder l'Empire grec n'avait pas disparu malgré l'intervention de Ségur, qui donc échouera face à la volonté de Catherine II. Serait-ce un moyen pour la nouvelle Tsarine de trouver de la légitimité dans un ancien et puissant empire ?

¹⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.189.

¹⁹ *Ibid.*, p.149.

²⁰ *Recueil des instructions données aux ambassadeurs ... op. cit.*, p.420.

Partie 4

-

Les différentes populations d'un Empire immense

Enfin, après avoir analysé le sommet de cet Empire en étudiant son gouvernement dirigé par Catherine II, nous nous intéressons aux restes des habitants de ce vaste pays, aux multiples territoires et peuples. Nous nous attachons dans un premier temps à observer sa noblesse et donc sa cour avant de décrire la grande majorité des habitants de ce pays : les Moscovites et les peuples allogènes. Ces deux groupes ne semblaient pas avoir une meilleure description l'un que l'autre dans les écrits des Lumières. Or, il se pourrait que la vision de Ségur soit différente de celle de ses contemporains sur certains points.

Le ressenti du ministre français face à ces différentes populations, cohabitant dans le même pays, nous offre des nuances par rapport aux grands écrits de ce siècle tel l'*Encyclopédie* dont les écrits étaient des références. Nous pouvons tout de même trouver des exemples à ces descriptions dans les textes de Ségur.

Chapitre 10 – Une cour européenne cosmopolite

Dans ce chapitre, nous nous intéressons à connaître mieux la cour de Catherine II, qui se voulait composée de Nobles mais aussi de voyageurs et ambassadeurs étrangers. Dans cette assemblée, il ne faut pas oublier les favoris de la Tsarine dont le plus célèbre : Potemkine de qui nous pourrions dire qu'il gouvernait avec elle.

Les favoris de l'Impératrice : des nobles intouchables

Tout d'abord, nous allons nous intéresser aux personnes les plus proches de l'Impératrice qui étaient ses favoris. Nous avons déjà évoqué le cas de Grégoire Orlov, ancien amant de Catherine II dont la fratrie avait activement participé à son arrivée au pouvoir. Mais nous n'avons encore que peu évoqué le plus fameux favori de la Tsarine qui n'était autre que le Prince Potemkine. Ce dernier est très souvent dépeint, décrit et ses propos rapportés dans les écrits de Ségur puisqu'il avait aidé le ministre français à entrer dans les bonnes grâces de la souveraine et avait fortement contribué à la création du traité de commerce entre les deux nations. En effet, dans ses mémoires, le Français nous décrit longuement la manière dont les deux hommes étaient devenus amis, ce qui eut le mérite d'étonner fortement la cour russe.

C'est en discutant des nouvelles conquêtes de Catherine II et du schisme entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque, dans les jardins du grand écuyer Narischkin¹, que les deux hommes se rapprochèrent. Ils s'étaient déjà entretenus auparavant, mais ce fut lors de cette discussion que « [...] cette glace se fondit tout à coup². » Cette nouvelle amitié apporta beaucoup à Ségur et donc à la France. Mais ce qui nous intéresse ici est de connaître la façon dont le grand favori était perçu par le ministre plénipotentiaire.

La première description que Louis-Philippe de Ségur nous fait de ce prince semble reprendre à elle seule tous les traits de Potemkine :

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.286-287.

² *Ibid.*, p.286.

Mais de tous les personnages, celui qui me frappa le plus et qu'il était le plus important pour moi de bien connaître, c'était le célèbre prince Potemkin, tout-puissant alors sur le cœur et l'esprit de l'impératrice. En traçant son portrait, on est certain qu'il ne pourra point être confondu avec d'autres ; car jamais peut-être on ne vit, dans une cour, dans un conseil et dans un camp, un courtisan plus fastueux et plus sauvage, un ministre plus entreprenant et moins laborieux, un général plus audacieux et plus indécis ; toute sa personne offrait l'ensemble le plus original par un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, de paresse et d'activité, d'audace et de timidité, d'ambition et d'insouciance³.

Tout semble être dit et ce dès le début : le prince Potemkine était l'homme le plus influent de la cour, il était le plus proche de l'Impératrice. En effet, ils avaient été amants mais leur liaison s'était finie avant même l'arrivée de Ségur, l'ancien favori s'était d'ailleurs entiché d'une jeune fille et « la publicité de cette liaison prouvait qu'il n'existait plus de sentiment de la même nature entre Catherine et lui⁴. » Marie Lavater-Sloman décrit la Tsarine comme profondément amoureuse et reprend une théorie répandue qui serait qu'ils se seraient mariés en secret, mais rien ne fut prouvé⁵. Cet amour semblait avoir donné une sorte de stabilité à Catherine II⁶ et nous pouvons voir cela dans le fait que même leur relation terminée, il restait malgré tout son conseiller, elle n'écoutait que lui en priorité et ce malgré les autres favoris qu'elle avait pu avoir par la suite.

En ce qui concerne son caractère, il semblait être un homme ambigu souhaitant beaucoup de choses mais il « [...] abandonne avec promptitude ce qu'il entreprend avec ardeur, aucun de ses projets n'est mûri ni suivi⁷. » Ce défaut peut paraître paradoxal quand nous connaissons la rapidité avec laquelle il avait fait construire la ville de Sébastopol, mais là encore, Ségur nous explique que cette ville n'en était pas une et qu'il faudra encore longtemps pour qu'elle le devienne⁸.

Cependant, Potemkine n'avait pas que des défauts, au contraire, son admiration pour la souveraine le poussait à se surpasser et à l'épauler dans ses choix, cela se ressent dans les écrits de Ségur plus que cela n'est écrit mais nous avons pu voir dans la seconde partie la volonté de ce prince à faire du voyage de la souveraine une réussite.

³ *Ibid.*, p.260.

⁴ *Ibid.*, p.284.

⁵ Lavater-Sloman Mary, *Catherine II et son temps*, Paris, Fayot, coll. Bibliothèque historique, 1952, p.288-294.

⁶ *Ibid.*, p.288.

⁷ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.212.

⁸ *Ibid.*, p.213.

Il faut convenir que, si ce premier ministre, médiocre général, politique capricieux, se montrait fort loin d'être un grand homme d'Etat, il était au moins le plus grand et le plus habile des hommes de cour⁹.

Ainsi, nous comprenons que l'ancien favori était plus un homme galant que militaire. Nous pouvons comprendre en lisant Ségur que ce Prince était de très bonne compagnie, et là était sûrement sa plus grande qualité. En lisant les mémoires du Français, nous nous rendons compte que lors de la guerre contre l'Empire ottoman, ce prince, la souhaitant tellement, n'osait attaquer une fois celle-ci déclenchée¹⁰. De même, ses qualités de chef d'Etat étaient remises en question par Ségur lorsqu'il nous explique que la Crimée ne cessait de perdre sa population depuis qu'il y avait autorité¹¹.

Ce que nous montre également l'exemple de Potemkine c'est qu'il était intouchable dans le sens que son rôle, même daté, de favori le gardait dans les bonnes grâces de la souveraine. Ainsi, même si les autres membres de la cour ne l'appréciaient pas¹², rien ne laissait le paraître et cela n'affectait donc pas ce Prince qui continuait de se comporter comme il le désirait. Même lorsque Louis-Philippe de Ségur avait cru qu'il avait perdu ses privilèges face à un nouveau favori : Yermoloff, il ne se résigna pas et malgré le fait qu'il était abandonné à la cour et semblait être tombé en disgrâce, la situation s'inversa de nouveau, le rendant ainsi plus fort¹³. Il proposa un nouvel aide de camp à Catherine II : Momonoff. Ce dernier étant sous sa protection, il raffermissait ainsi son lien avec la souveraine¹⁴. Nous ne nous intéressons pas aux détails puisque le plus important à retenir est qu'il restait malgré tout très puissant et semblait avoir toujours de l'avance sur ses adversaires.

Il ne faut pas croire qu'il était le seul privilégié. Au contraire, Catherine II eut de nombreux favoris durant le séjour de Ségur et la perte, naturelle ou abandon, de chacun d'entre eux était une épreuve difficile pour la souveraine comme lorsque Momonoff cessa sa relation avec elle¹⁵. Néanmoins, une fois l'un disparu, un nouveau favori faisait son entrée, comme ce fut le cas pour Zouboff¹⁶.

⁹ *Ibid.*, p.132.

¹⁰ *Ibid.*, p.340.

¹¹ *Ibid.*, p.213.

¹² Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.303.

¹³ *Ibid.*, p.410-414.

¹⁴ *Ibid.*, p.415.

¹⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.495-496.

¹⁶ *Ibid.*, p.505.

Il faut se souvenir que même si elle eut un grand nombre de favori, aucun n'eut sûrement autant de faveur de Potemkine et pour exprimer cela, nous pouvons prendre l'exemple du palais de Tauride construit par ce Prince à Saint-Pétersbourg et dont le nom rappelait celui de la terre qu'il dirigeait dans le Sud de l'Empire¹⁷.

Ainsi, nous voyons ici que les favoris de la souveraine avaient une grande importance et surtout Potemkine qui resta aux côtés de la souveraine même après la fin de leur relation. Il paraît maintenant intéressant d'étudier la Noblesse russe, qui ne semblait pas partager l'amour de la Tsarine pour cet homme.

La Noblesse russe

Nous avons déjà pu observer que cette Noblesse était réduite au silence et que l'opposition n'était ni permise, ni possible à Saint-Pétersbourg. Nous avons déjà compris que même si ces nobles n'appréciaient guère Potemkine, ils ne le montraient pas. Il est pourtant intéressant de savoir pourquoi ils ne le portaient pas dans leur cœur. Ségur a pu s'entretenir avec certains d'entre eux et nous explique que :

Leurs vœux secrets étaient pour la paix, la guerre et les conquêtes ne leur offraient aucun avantage personnel, ils y voyaient chacun, au contraire, des embarras pour leurs départemens et des chances funestes pour l'empire.

Woronzoff craignait la stagnation du commerce, qui devait en être la suite ; Bezborodko, de nombreux obstacles dans sa marche diplomatique ; tous un accroissement du pouvoir pour le prince Potemkine. La noblesse, peu tentée de la conquête de quelques déserts, redoutait les nouvelles charges que l'augmentation nécessaire de l'armée ferait peser sur elle. Quelques généraux et les jeunes militaires désiraient seuls une guerre qui leur promettait de la gloire et de l'avancement¹⁸.

Nous voyons que les nobles et les ministres ne souhaitaient pas la guerre ayant été sûrement éprouvés par les dernières conquêtes dans le Sud qui ne dataient que de quelques années.

Du point de vue politique, Ségur nous apprend également que la société pétersbourgeoise préférait les Français aux autres¹⁹. Hormis ses quelques informations, le ministre ne nous en dit pas plus sur les nobles russes, ou du moins sur leurs idées politiques, qui, il faut rappeler ne peuvent aller à l'encontre du pouvoir.

¹⁷ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.409.

¹⁸ *Ibid.*, p.303.

¹⁹ *Ibid.*, p.276.

Cependant, le Français nous décrit cette société de nobles russes dans sa manière de vivre et de se présenter au monde.

Quand nous lisons le dictionnaire de Moreri, nous avons une description très négative des nobles : « [...] avec de gros ventres, comme s'ils faisoient consister en cela les marques de leur noblesse²⁰. » De plus, en ce qui concerne les vêtements, ces derniers semblent éloignés des modes occidentales bien que l'article ne nous précise pas si elles sont les habitudes d'accoutrement des nobles ou du peuple. Ainsi, selon ce dictionnaire,

Ces peuples se plaisent à avoir de longues barbes, quoiqu'ils portent les cheveux fort courts, & ont ordinairement de grandes robes, dont le bord va jusqu'aux talons, avec des manches fort étroites, & de même longueur que les robes. Leurs collets & leurs chemises sont ordinairement brodées de soie de diverses couleurs. Ils ne portent point de chapeaux, mais seulement des bonnets ; & au lieu de souliers, ils portent des bottines de cuir rouge ou jaune. L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes, sinon que leurs robes sont un peu plus larges, leurs bonnets bizarres, & leurs manches de chemises de trois ou quatre aulnes de long & fort plissés²¹.

Outre ces modes moscovites, l'auteur de l'article nous décrit également leur niveau de savoir insinuant que leur langue était inférieure au Français et que malgré leur ignorance, ils étaient nommés docteurs²².

Ainsi donc, il est probable que Ségur s'attendait à voir cela en arrivant à Saint-Petersbourg et pourtant, c'est un tableau différent qu'il nous dépeint, nous présentant ainsi les membres d'une société qui « [...] s'étaient habitués à copier les étrangers, à se vêtir, à se loger, à se meubler, à se nourrir, à s'aborder, à se saluer, à faire les honneurs d'un bal et d'un diner comme les Français, les Anglais et les Allemands²³. » L'auteur nous décrit également la différence entre les jeunes filles, sachant parler plusieurs langues, jouer de plusieurs instruments, soit cultivées alors que les hommes restaient plus froids²⁴. Nous ne citerons pas le texte entier, mais nous comprenons en lisant ce passage que la noblesse russe imitait parfaitement les noblesses occidentales que ce soit dans leurs enseignements, dans leur comportement ou dans leurs choix vestimentaires. Ségur nous explique bien que les tenues décrites dans le dictionnaire de Moreri étaient encore portées car plus commodes²⁵.

²⁰ Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, vol. 7, Paris, éditeur les libraires associés, 1759, p.812.

²¹ *Ibid.*, p.812.

²² *Ibid.*, p.815.

²³ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.235.

²⁴ *Ibid.*, p.235-236.

²⁵ *Ibid.*, p.236.

En ce qui concernait la noblesse dans le reste de l'Empire, il nous donne la même description d'une société copiant les grandes cours d'Europe, mais il semblait que « [...] sous cette écorce légère, l'observateur attentif retrouvait encore facilement la vieille Moscovie²⁶. » Cette imitation du luxe et de la civilisation européenne était moins naturelle dans les provinces éloignées de la capitale, et ce malgré que ces sociétés soient dans des grandes villes comme Smolensk. Cela peut s'expliquer par le fait que la noblesse résidant dans ces contrées est plutôt pauvre, vivant dans des demeures bien moins luxueuses que leurs confrères pétersbourgeois²⁷.

Séгур en nous décrivant la noblesse russe, nous présente également une de ses faiblesses : la nécessité d'avoir une grande fortune. Les nobles russes étaient dans l'obligation d'être présents et d'organiser un grand nombre de fêtes, à la cour et dans le privé, pour quel qu'événement important comme les anniversaires, le jour de la fête de chaque personne qu'ils connaissaient²⁸. Cette représentation constante peut faire penser à la cour de Versailles sous Louis XIV qui obligeait les Grands du royaume à rester près de lui pour éviter un nouvel épisode frondeur. Toujours dans cette optique de représentation, les nobles russes avaient un grand nombre de domestiques mais également certains avaient l'obligation d'avoir une voiture personnelle avec « [...] un cocher à longue barbe et en robe, avec deux postillons²⁹. » Dans une anecdote, Séгур nous explique que les seigneurs russes avaient, pour certains, l'habitude d'avoir un bouffon personnel comme Potemkine³⁰ même si cette habitude avait disparu en Occident.

En dehors de ces quelques informations, Séгур ne nous dit rien de plus et même dans les autres sources, il est difficile de trouver une description de ces nobles.

Pourtant il est intéressant de savoir que la noblesse russe est composée des anciens nobles, du temps des Rouriks par exemple, mais qu'à cette époque, ils étaient majoritairement issus de la noblesse de service ou d'office du XVII^e siècle³¹, c'est donc une noblesse d'épée jeune, d'à peine un siècle, que Séгур rencontra. De plus, c'était Pierre le Grand qui souhaitait que sa noblesse ressemble à celle des Européens, en leur imposant les

²⁶ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.32-33.

²⁷ Haumant Émile, *La Russie au XVIII^e siècle*, Paris, Société française d'éditions d'art L. Henry Hay (9 rue Bonaparte), s.d. [1904], p.201-202.

²⁸ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p. 237.

²⁹ *Ibid.*, p.238.

³⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.453-454.

³¹ Haumant Émile, *op. cit.*, p.189.

habits et titres occidentaux mais aussi en les forçant à avoir une instruction³². Cette dernière d'ailleurs se trouva accrue lorsque les livres se diffusaient dans l'Empire, permettant donc à une noblesse presque arriérée de s'ouvrir³³.

Les étrangers à la cour de Russie

Il semble important d'évoquer la présence des étrangers, souvent bien accueillis en Russie³⁴, et plus particulièrement d'un cas que nous connaissons bien : les ambassadeurs, et ce même si nous n'avons que peu d'informations. Nous avons déjà évoqué dans la seconde partie ces étrangers qui faisaient la vie des cercles dans la capitale russe. Mais lors de son voyage en Crimée, nous pouvons nous rendre compte que c'est également les étrangers qui faisaient la société :

Dans la maison où Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, nous nous étions chargés de faire les honneurs de la ville aux Russes et aux étrangers, on aurait pu dire que c'était le café de l'Europe ; il ne désemplissait pas : on y trouvait des hommes de toutes les nations ; on y entendait les langages de tous les pays ; on y nourrissait des mets, des fruits et des vins de toutes les contrées ; on y jouait à toutes les sortes de jeux ; enfin le temps s'y passait en conversations générales ou en entretien privés de tous les genres, depuis les plus sérieux jusqu'aux plus familiers³⁵.

Nous voyons encore une fois que ces trois ambassadeurs étrangers rayonnaient tels des phares des Lumières dans les contrées d'un pays en évolution. Nous pouvons penser que ce « café de l'Europe » était un lieu où se réunissaient les expatriés en Russie mais également et sûrement les nobles moscovites de ses provinces. En effet, même si nous n'avons pas d'informations sur le sujet, il semble peu probable que ce genre de cercles existait en dehors des grandes villes de Saint-Pétersbourg et Moscou.

Il est important de rappeler que ces ambassadeurs étaient aussi très souvent avec Catherine II et il semble fort probable qu'ils animaient sa cour, que ce soit durant ce voyage mais également quand ils se trouvaient dans la capitale.

Il faut tout de même rappeler que l'intégration de ces ambassadeurs dans le corps diplomatique et dans la cour du souverain n'était pas forcément facile. Ségur n'était pas

³² *Ibid.*, p.194-196.

³³ *Ibid.*, p.204.

³⁴ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.I, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.257.

³⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.75.

accepté au début, au contraire, les Français étaient mal vus en Russie et les autres étrangers n'étaient pas forcément heureux de sa présence³⁶. Malgré ces débuts difficiles, Ségur a tout de même réussi à établir de solides relations avec les autres ministres, russes ou étrangers. Néanmoins, il est bon de se poser la question de savoir s'ils l'acceptaient en tant que Français ou en tant qu'homme.

³⁶ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.269-272.

Chapitre 11 – Les Moscovites : reflets d’une Russie en retard

Maintenant, il semble nécessaire de s’intéresser aux Moscovites, les paysans et les habitants pauvres des villes, ceux qui font la population et le pays. Il faut noter que Ségur ne nous transmet que peu d’informations sur ces personnes, encore moins que pour les nobles, d’autant plus que nous avons déjà vu les descriptions des habitations de ce peuple. Nous étudions donc leur vie ainsi que leur dévouement aux grands du royaume.

Une vie monotone et constante

Louis-Philippe de Ségur a principalement vécu à la cour et n’a donc rencontré que peu d’habitants de la Russie. Nous savons déjà que leurs maisons faisaient fortement penser à celle de l’époque médiévale. En ce qui concerne leur vie, le ministre français la décrit ainsi :

Le mobile qui aiguillonne et vivifie tout, l’amour-propre, le désir de s’élever et de s’enrichir pour multiplier leurs jouissances, manquant presque généralement à tous les serfs de ce vaste empire, rien n’est plus uniforme que leur vie, plus simple que leurs mœurs, plus borné que leurs besoins, plus constant que leurs habitudes¹.

Nous comprenons de suite que leurs vies étaient bien moins exaltantes que celles des nobles mais cela se comprend et cette description pouvait s’appliquer à une grande partie des Européens. Il semble donc important de connaître un peu plus en détail la vie de ces personnes. Pour cela, il nous décrit le repas quotidien des Moscovites

Le gruau, quelques viandes rôties, voilà leurs mets habituels, l’hydromel ou un peu de farine fermentée dans l’eau avec de la menthe, telle est leur boisson ; malheureusement ils y ajoutent trop souvent de grands gobelets d’eau-de-vie de grains, dont un palais européenne pourrait soutenir l’âpreté².

Ce repas ne semblait pas réellement différent de ceux connus par les habitants d’un pays européen, sauf éventuellement en ce qui concernait la boisson. Dans les différentes descriptions que nous pouvons lire sur les Russes du XVIII^e siècle, ils étaient reconnus

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.232.

² *Ibid.*, p.232.

comme ivrognes³. De plus, le régime alimentaire décrit par Ségur semblait être le même que celui présenté dans le dictionnaire de Moreri ; « [...] du pain d'épice, de l'eau-de-vie, & de l'hydromel⁴. » Ce repas prouve également leur pauvreté, tout comme leurs vêtements :

[...] des paysans vêtus de peaux de mouton, et portant de longues barbes, des bonnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts, et des haches suspendues à une large ceinture de cuir. Cet habillement, et les épaisses bandes de laines qui forment autour de leurs pieds et de leurs jambes, un espèce de cothurne grossier, font revivre à vos yeux ces Scythes, ces Daces, ces Roxolans, ces Goths, jadis l'effroi du monde romain⁵.

Nous remarquons l'étonnement du Français en découvrant ces personnes ainsi vêtues tels des personnes de siècles antérieurs, cohabitant dans la même ville que des nobles habillés à la mode occidentale. Nous voyons que cette description est plus conforme à celle du dictionnaire de Moreri sur l'habillement des Russes.



Figure 4 Image d'un paysan russe au XVIII^e siècle d'après la gravure de Dalstein

Image provenant de l'ouvrage d'Emile Haumant, La Russie au XVIII^e siècle, p.163.

Ces informations sont les seules dont nous disposons pour leur vie quotidienne mais nous pouvons en apprendre beaucoup aussi sur leurs tempéraments, leurs comportements. Nous avons déjà vu, précédemment, que les contemporains de Ségur

³ Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, vol. 7*, Paris, éditeur les libraires associés, 1759, p.812.

⁴ *Ibid.*, p.812.

⁵ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.230.

pensaient les Russes bêtes, mais cela n'était pas le seul défaut que nous pouvons trouver dans les descriptions. Ainsi, « il faut écorcher un Moscovite pour lui donner un sentiment⁶ » et cette image péjorative n'est pas la seule développée. Ils sont considérés comme fainéants⁷, rustres et brutaux. D'autres traits peuvent aussi être signalés : un pays à moitié asiatique, des hommes très superstitieux avec un relâchement des mœurs et l'ivrognerie⁸.

Pour les contemporains, une explication est donnée de ce comportement : le climat. L'un des grands penseurs de cette théorie était Montesquieu. Même si ce dernier n'était jamais allé en Russie, il avait visité l'Angleterre et il calqua donc le même comportement sur tous les pays du Nord⁹. Ainsi, il n'est pas étonnant en lisant ses *Lettres persanes* de retrouver ces éléments péjoratifs :

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croirait jamais que ce fût une peine d'en être exilé ; cependant dès qu'un grand est disgracié, on le relègue en Sibérie. [...]
Ils ont une manière de recevoir leurs hôtes qui n'est pas point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui présente sa femme ; l'étranger la baise ; et cela passe pour une politesse faite au mari.
Quoique les pères, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas, cependant on ne saurait croire combien les femmes moscovites aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable¹⁰.

Montesquieu ne comprenait pas ces mœurs alors qu'il ne les avait jamais rencontrées. Pour lui, si les Russes sont brutaux c'est que leur climat était rude et qu'ils avaient dû s'adapter.

Cependant, nous n'avons pas d'informations confirmant cela dans le texte de Ségur. Au contraire, ce dernier trouve « [...] les habitants de Pétersbourg les plus hospitaliers du monde [...]»¹¹ mais il est fort probable qu'il nous évoque ici les riches.

Enfin, nous pouvons également nous intéresser à leur culture et le ministre français nous rappelle que la religion est très importante pour les Moscovites. En effet, nous avons déjà vu que dans chaque maison, se trouvait une icône d'un saint et lors de ses voyages en

⁶ Citation de *L'Esprit des Lois* de Montesquieu in, Béliissa Marc, *La Russie mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Kimé, coll. Le sens de l'histoire, 2010, p.38.

⁷ Moreri Louis, *op. cit.*, p.812.

⁸ Béliissa Marc, *op. cit.*, p.94.

⁹ Lortholary Albert-Bertrand, *Les philosophes du XVIII^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1951, p.34-35.

¹⁰ Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Larousse, coll. Petits Classiques, 2006, lettre 51, p134.

¹¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.293.

Russie, Ségur nous a décrit des villes où se trouvaient plusieurs églises. Ainsi dans la ville de Velijé se trouvaient quatre églises grecques, trois autres dans la ville de Porkhoff et également trois à Poretchié¹². De plus, il ne faut pas oublier que Catherine II n'oubliait jamais de se rendre dans une église dès son arrivée dans une ville, afin de ne pas perdre l'amour de ses sujets croyants et superstitieux. Cette importance de la religion n'était pas une chose étonnante dans l'Europe du XVIII^e siècle, bien que depuis quelques années, de nouvelles questions se posaient sur la religion. Il est pourtant dommage que l'auteur ne nous décrive pas plus précisément cette ferveur religieuse surtout qu'il ne l'évoque que pour les plus pauvres.

Il nous donne une dernière information concernant leur chant, qui leur est donc propre différemment aux habits. Leur chant est « [...] assez mélodieux, quoique monotone et presque plaintif [...]»¹³ Ce type de chant semble correspondre à la vie de ces moscovites : monotone et difficile mais il ne faut pas oublier qu'il écrit ses mémoires bien après son voyage et cette ressemblance entre la description des chants et de la vie des plus pauvres doit être sûrement à nuancer.

Il est dommage que nous n'ayons pas d'autres informations sur ce peuple dans les écrits de Ségur. Certes il serait possible de dissertait sur leurs mœurs et leurs vies grâce aux autres sources d'informations mais n'ayant pas plus d'informations sur le sujet dans les écrits du Français, nous n'aurions pas de point de comparaison possible.

Une population dévouée à l'impératrice et soumise aux Grands

Dans la troisième partie, nous avons déjà fait mention de l'attention que Catherine II portait à ses sujets et il est intéressant d'observer la réciprocité. Lors de ses voyages, la souveraine a pu recevoir un grand nombre de marques d'affection de la part de ses sujets. Ainsi, lors du passage du cortège la souveraine recevait des :

[...] éclatans témoignages d'une sincère affection.

Les paysans en foule, agenouillés d'abord comme serfs, malgré les ordres de leur souveraine, se relevaient promptement pour approcher de Catherine qu'ils appelaient *matushka* (leur mère),

¹² Ségur Louis-Philippe, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.26.

¹³ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.231

et causaient familièrement avec elle ; la crainte du maître disparaissait ; ils semblaient ne plus voir dans l'impératrice que leur protectrice et leur appui¹⁴.

C'est un véritable spectacle de bonté, d'affection, une scène presque familiale que nous décrit ici Ségur, d'ailleurs le terme de « mère » aide à renforcer cette image. De plus, cette affection semble être réciproque. Mais une autre scène se déroulant lors du voyage en Crimée semble donner un autre aspect : celui de la dévotion :

Sur les bords du fleuve une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, venaient de tous les points de l'empire admirer la marche de notre cortège, et offrir en tribut à leur souveraine les productions de leurs climats divers¹⁵.

Cette scène nous montrant une foule en adoration devant la souveraine et lui offrant des présents peut nous faire penser à des dévots déposant des offrandes pour leur dieu. Ces anecdotes nous présentent donc l'image d'une grande famille mais il ne faut pas oublier que les voyages de l'Impératrice étaient planifiés et donc les événements qui s'y passaient pouvaient être faux.

Ces paysans étaient pour la plupart dans une situation difficile puisque c'est sur eux que reposaient principalement les impôts et qu'une grande partie d'entre eux étaient soumis au servage¹⁶.

Les relations entre les grands et les Moscovites n'étaient donc pas les mêmes. En effet, la Russie au XVIII^e siècle était reconnue pour avoir encore recouru au servage, rendant ainsi une grande partie de la population non libre et donc soumis au joug de la cruauté de leurs maîtres. Nous pouvons relever deux catégories de serfs : ceux de la couronne et ceux des particuliers. Les premiers avaient un sort plus enviable que les seconds puisqu'ils pouvaient, par divers moyens, retrouver leur liberté grâce à Catherine II. La seconde catégorie était totalement sous la domination du seigneur, même si ce dernier ne pouvait les tuer ni les exiler en Sibérie¹⁷. Même s'il ne pouvait tuer un serf, les punitions du maître pouvaient tout de même entraîner la mort¹⁸.

Ces esclaves étaient également soumis à la domination de leurs seigneurs et selon les connaissances de cette époque, les Russes étaient « cruels, barbares ¹⁹ » et ce trait de

¹⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.332.

¹⁵ *Ibid.*, p.112.

¹⁶ Haumant Émile, *La Russie au XVIII^e siècle*, Paris, Société française d'éditions d'art L. Henry Hay (9 rue Bonaparte), s.d. [1904], p.163.

¹⁷ Bélissa Marc, *op. cit.*, p.185-186.

¹⁸ Haumant Émile, *op. cit.*, p.177.

¹⁹ Bélissa Marc, *op. cit.*, p.32.

caractère n'est pas simplement présent dans les récits de voyages mais également dans l'*Encyclopédie* et dans presque tous les discours de cette époque.

Avant d'aborder ce sujet, il semble important de définir la notion de barbarie. Pour le dictionnaire de Furetière, le barbare est « un étranger qui est d'un pays fort éloigné, sauvage, mal poli, cruel et qui a des mœurs fort différentes des nôtres²⁰. » Ainsi, les termes utilisés pour décrire un barbare sont : inhumain, sans pitié, sans raison, cruel, sauvage²¹. Ces définitions donnent une idée de personnes arriérées, non civilisés et c'est ce que sous-entendaient la plupart des philosophes des Lumières : la Moscovie n'était pas civilisée et cela se voyait avec le servage.

Dans l'*Encyclopédie*, nous pouvons trouver un grand nombre d'articles décrivant des procédés barbares tels le « knout » qui était une punition consistant à être fouetté d'une lanière de cuir emportant un morceau de peau à chaque coup, ou encore le batocks qui était une peine de mort en étant frappé par deux minces bâtons²². Ainsi, ces tortures et le servage faisaient penser à un pays arriéré et brutal. Pourtant, en lisant Ségur, cette Russie violente ne semblait pas exister ou du moins, moins fortement que dans la théorie :

Le peuple russe, végétant dans l'esclavage, ne connaît pas le bonheur moral ; mais il jouit d'une sorte de bonheur matériel : car ces pauvres serfs, certains d'être toujours nourris, logés, chauffés par le produit de leur travail ou par leurs seigneurs, et étant à l'abri de tous besoins, n'éprouvent jamais le tourment de la misère ou l'effroi d'y tomber ; funeste plaie des peuples policés, mille fois plus heureux cependant, parce qu'ils sont libres.

Les seigneurs en Russie ont sur leurs serfs une autorité de droit sans limites, mais il est juste de dire que de fait presque tous usent de ce pouvoir avec une extrême modération [...]²³

Cette idée de protection des serfs revient plus loin dans son récit, nous expliquant qu'ils pouvaient toujours trouver logis et nourriture auprès de leur seigneur²⁴. La situation ne semblait pas horrible de partout, en s'éloignant du centre du pays, le servage disparaissait au profit de la liberté, nous montrant ainsi que tous les paysans n'étaient pas livrés à des maîtres cruels²⁵.

Ségur va même plus loin dans son discours et nous explique que « pendant un séjour de cinq ans en Russie, je n'ai pas entendu parler d'un trait de tyrannie et de

²⁰ Citation du dictionnaire de Furetière in, *Ibid.*, p.90.

²¹ *Ibid.*, p.90.

²² *Ibid.*, p.95-96.

²³ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p233.

²⁴ *Ibid.*, p.254.

²⁵ Haumant Emile, *op. cit.*, p.164.

cruauté²⁶. » Et pourtant, quelques pages avant, il nous explique que le fait de donner des châtiments sans examiner le cas entraînait forcément des erreurs²⁷. Quant à son récit, il nous donne plusieurs exemples de ces violences, que ce soit sur des Russes mais également sur des Français, dont un qui avait été condamné à recevoir cent coups de fouet²⁸.

De plus, même si le seigneur utilisait son pouvoir avec « modération », il ne faut pas oublier que les châtiments des serfs revenaient au bon vouloir de leurs propriétaires²⁹. Mais comme nous l'avons vu, Linguet nous rappelait qu'il n'était pas dans l'intérêt des maîtres de trop abuser de leur pouvoir.

Malgré tout, malgré son inversion pour ces punitions corporelles, il explique que nous ne pouvions blâmer les excès de ce pouvoir puisque dans chaque pays, des abus ont été commis³⁰. Il essaye donc de ne pas le critiquer en trouvant des excuses ou des contreparties à ces actes violents.

²⁶ *Ibid.*, p.253.

²⁷ *Ibid.*, p.243.

²⁸ *Ibid.*, p.244-245.

²⁹ Haumant Emile, *op. cit.*, p.174.

³⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.256.

Chapitre 12 – Des peuples intégrés géographiquement mais non culturellement

Dans ce dernier chapitre, nous allons évoquer les autres peuples vivants sur le sol russe et qui pour la plupart ont été intégrés lors des divers élargissements de cet Empire. Ainsi, ils étaient intégrés géographiquement mais nous pouvons nous demander s'ils s'étaient incorporés aux autres Moscovites ou s'ils avaient conservé leurs mœurs.

Ségur s'est fortement intéressé aux différents peuples qui vivaient en Russie. Ses mémoires nous donnent quelques descriptions de ces nations, de leurs manières de vivre, de leurs mœurs et de leurs croyances.

Des peuples « barbares » selon la pensée contemporaine à Ségur

Dans le chapitre précédent, nous avons pu observer que les Moscovites étaient considérés, par leurs contemporains occidentaux, comme barbares mais nous pouvons nous rendre compte que cette conception de barbarie est également notée pour les autres peuples russes.

L'un de ces peuples allogènes, sûrement le plus connus, est le peuple des Tartares. Comme nous le rappelle Ségur, ils étaient « [...] autrefois dominateurs de la Russie [...] »¹ Ils « [...] dévastèrent les plaines de la Scythie avant de porter la terreur en Europe et d'étendre leurs ouvrages jusqu'au sein du double empire des Césars². » Ceux-ci, vivant dans le Caucase « [...] défendaient presque constamment leur indépendance³. » Une partie d'entre eux vivaient encore en Crimée mais la grande majorité s'était exilée lors de la conquête de leurs terres par la Russie⁴. Le dictionnaire de Moreri nous présente l'acception du mot Tartare comme désignant une grande partie des peuples vivant en Asie et

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.III, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.54.

² Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.379.

³ *Ibid.*, p.380.

⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.155.

comprenant ainsi une vingtaine de peuples sous ce nom⁵ et le ministre plénipotentiaire ne semble pas en faire la distinction.

Nous n'avons pas d'autres informations concernant les Tartares dans les écrits de Ségur bien que, avec les Samoyèdes et les Ostiaks, qui étaient aussi des peuples soumis aux Russes, c'était le peuple qui intéressait les encyclopédistes⁶. De manière générale, ils étaient toujours considérés comme inférieurs aux Russes et étaient représentés comme des personnes avec « [...] des corps quarrés, des cuisses grosses et des jambes courtes⁷ ». Dans l'*Encyclopédie*, nous pouvons remarquer que ces peuples « sauvages » disposaient, dans l'ensemble, de la même description, ils étaient considérés comme le « degré zéro de l'humanité⁸ ». Cette expression nous montre bien la vision plus que négative que les contemporains avaient de ces peuples. Ainsi, les articles de l'*Encyclopédie* décrivaient ces peuples, de manière physique, comme hideux, petits mais à la stature forte, les descriptions vont même jusqu'à expliquer que les femmes n'ont pas leur menstruation voulant ainsi prouver une différence entre ces Hommes et les Occidentaux⁹. Cette idée n'est pas surprenante puisque qu'au XVIII^e siècle, une théorie contradictoire au monogénisme (tous les hommes descendent d'un ancêtre commun) se développait. Cette nouvelle thèse impliquait que chaque peuple descendait d'un ancêtre différent et cela expliquait non seulement les différences physiques et morales entre les êtres, et plus particulièrement entre les hommes civilisés et les sauvages¹⁰.

Les Européens étaient surpris et choqués de leurs mœurs, les décrivant comme n'ayant pas de villes, d'histoire ou de religion, étant nomades et ayant des rituels barbares comme le fait de ne pas enterrer leurs morts comme les Jukagiri¹¹ ... Ceci n'est qu'une liste non exhaustive des traits que les occidentaux prêtaient à ces peuples. Mais qu'en est-il de la vision de Ségur ?

Ce dernier ne nous donne que peu d'informations sur les Tartares, les Samoyèdes ou les Ostiaks mais il nous décrit longuement la société des Cabardiens, dont il a pu rencontrer certaines personnes, et qu'il décrit comme étant « [...] les plus remarquables par

⁵ Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, vol 10., Paris, éditeur les libraires associés, 1759, p.44-45.

⁶ Béliissa Marc, *La Russie mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Kimé, coll. Le sens de l'histoire, 2010, p.59.

⁷ *Ibid.*, p.59.

⁸ *Ibid.*, p.62.

⁹ *Ibid.*, p.62-63.

¹⁰ Poliakov Léon, « Les idées anthropologiques des philosophes du Siècle des Lumières », in *Revue française d'histoire d'outre-mer* t.58, n°212, 1971, p.255-278.

¹¹ Béliissa Marc, *op. cit.*, p.64-65.

l'étendue de leur population, par leurs mœurs, par la forme de leur gouvernement et par leur intrépidité [...] ¹² » Dans la description qu'il donne, il nous présente ce peuple faisant beaucoup de brigandage afin de gagner l'argent dont ils avaient besoin ¹³. Comme dans les descriptions données dans les articles de l'*Encyclopédie*, il semblerait qu'ils ne respectaient pas la religion et cela même s'ils étaient musulmans ¹⁴. Il nous explique également leurs coutumes de se blesser le visage lorsqu'ils perdaient leurs maris ou leurs épouses mais il nous commente que ce type de traditions disparaissait ¹⁵ et nous pouvons également penser que dans le phénomène d'acculturation, ils perdaient également d'autres mœurs jugés barbares.

Les Tartares n'étaient pas les seuls peuples à faire penser à la Russie, c'était également le cas des Cosaques. Ségur a pu en rencontrer lors du voyage en Crimée. Potemkine voulant donner un spectacle des différents lieux et peuples du pays avait fait venir « [...] une cinquantaine d'escadron de Cosaques de Don ¹⁶. » Ils portaient des tenues pittoresque asiatiques et avaient donné un spectacle de leur savoir en matière de manœuvres militaires, nous pouvons d'ailleurs remarquer que Ségur semble admirer leurs mouvements agiles et rapides ¹⁷. Dans l'article qui leur est consacré dans l'*Encyclopédie*, nous pouvons remarquer qu'ils sont décrits comme étant des brigands, belliqueux et que c'est une nation qui ne méritait pas d'être connue ¹⁸. Seuls les hommes civilisés le méritaient, nous montrant ainsi une véritable hiérarchie entre les peuples.

Pour la plupart, les informations fournies par Ségur ne sont pas issues de situations qu'il a vécues mais d'un mémoire concernant ces peuples, rédigé par Paul Potemkine, et dont il a pu avoir un exemplaire ¹⁹. Toutefois, il a pu expérimenter une des coutumes des Kalmouks qui, puisque nomades, vivaient dans des tentes dont l'ossature intérieure était complexe mais permettait également de déplacer la tente sans la replier, en la laissant intact. Cependant, ce spectacle le surprit tout d'abord puisque c'était des Kalmouks à l'intérieur de la tente qui la faisait avancer. Il eut donc l'image d'une « [...] grande, haute et immense tente qui marchait toute seule sur l'herbe et s'avançait de notre côté ²⁰. »

¹² Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.380.

¹³ *Ibid.*, p.383.

¹⁴ *Ibid.*, p.384.

¹⁵ *Ibid.*, p.390.

¹⁶ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.156.

¹⁷ *Ibid.*, p.156.

¹⁸ Bélissa Marc, *op. cit.*, p.166.

¹⁹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.379.

²⁰ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.59-162.

Nous avons donc l'impression que ces peuples, même différents des Russes, et encore plus des Européens, vivaient en harmonie avec les Moscovites mais, en réalité, une grande partie n'acceptait pas cette soumission. Nous pouvons nous rappeler l'échec de Catherine II lorsqu'elle voulut convoquer des représentants de chaque peuple et contrée pour créer un nouvel ensemble de lois. Les différents partis n'arrivaient pas à se mettre d'accord et dans ces divergences, nous avons pu constater que les Samoyèdes ne souhaitaient qu'une chose : s'occuper de leurs pâturages sans être opprimés²¹. Cette volonté d'indépendance vis-à-vis du pouvoir se voyait également chez les Tartares qui avaient décidé de quitter le pays lorsqu'ils avaient été conquis. Les Kalmouks décidèrent de faire de même et rejoignirent la Chine malgré la longue marche qu'ils les attendaient²².

En nous intéressant à ces peuples, nous pouvons remarquer une grande différence entre les Nobles et ces peuples, différences n'existant sûrement dans aucun autre pays. Nous avons véritablement l'image d'un territoire abandonné par la civilisation, hors d'atteinte puisque même si ces peuplades étaient dispersées dans l'Empire, elles rentraient tout de même en contact avec les Moscovites et pourtant, l'acculturation ne semblait pas changer leur traditions.

Il était dans l'idée des Européens que c'était en partie à cause de ces peuples sauvages que la Russie était en retard, et d'un autre côté, la question se posait de savoir « [...] comment les “barbares moscovites” pourraient-ils civiliser les “sauvages sibériens” ?²³ » Nous avons l'impression d'un cercle vicieux : la Russie était en retard à cause des peuples sauvages mais ces derniers ne pouvaient être civilisés car le pays est arriéré.

Nous n'avons pas encore évoqué l'aspect religieux de ces peuples, qui étaient musulmans, dans un Empire chrétien.

²¹ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.215-216.

²² *Ibid.*, p.393.

²³ Bélissa Marc, *op. cit.*, p.73.

Les peuples mahométans

Lors de la conquête de la Crimée, des peuples musulmans sont entrés dans l'Empire de la souveraine. Cette dernière, bien loin d'empêcher ce culte, était fière d'avoir soumis ces peuples mahométans comme nous avons pu le voir précédemment. Il ne faut pas oublier que le prince Potemkine considérait les Turcs, musulmans, comme dangereux et incapables.

Or, une grande partie des peuples allogènes suivaient la religion islamique, ou du moins étaient reconnus pour l'être et lors de son voyage, le ministre français avait pu en rencontrer à plusieurs reprises mais le plus souvent lors de son voyage en Crimée. En s'arrêtant dans la ville de Bachtchi-Sarai, Ségur les trouva arrogant :

Ces fanatiques, se croyant toujours en grande supériorité sur nous qu'ils traitent d'*infidèles* et de *chiens*, conservent leur orgueil stupide, même lorsqu'ils sont vaincus ; et loin de s'humilier, jamais ils n'attribuent la honte de leurs revers à leur ignorance : ils n'en accusent que la fatalité²⁴.

Nous voyons donc qu'en plus de les trouvaient ignorants, ils les trouvaient orgueilleux, d'autant plus qu'ils restaient passifs lorsque l'Impératrice passait dans leur ville²⁵, ne la reconnaissant pas comme leur souveraine. Malgré cela, Catherine II tenait à ce que leurs cultes et coutumes soit respectés et cela se voit dans une anecdote narrée par Ségur. Lui-même, et le Prince de Ligne, souhaitant voir le visage des femmes, les épièrent près d'un ruisseau où elles avaient ôté leurs voiles. Malheureusement, ils furent découverts et elles s'enfuirent auprès de leurs époux tartares qui menacèrent les deux étrangers. L'Impératrice n'apprécia pas cette mésaventure prétextant que ces peuples avaient été conquis par les armes et qu'elle souhaitait qu'ils soient respectés²⁶.

Cette anecdote prouve que si les mœurs des musulmans paraissaient étranges aux Européens, c'était en partie parce que ces derniers ne semblaient pas vouloir les connaître. En effet, nous pouvons voir que lors de cette mésaventure, les deux étrangers ne cherchaient pas à respecter le port du voile ni même à le comprendre, au contraire, c'était pour eux un sujet de plaisanterie. Il faut donc penser que cette incompréhension était

²⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.175.

²⁵ *Ibid.*, p.174.

²⁶ *Ibid.*, p.190-192.

valable dans les deux sens et que des mœurs inconcevables pour des étrangers pouvaient avoir leurs raisons chez d'autres.

Un dernier trait de caractère semble être perçu par Ségur en ce qui concernait les musulmans : leur amour pour la guerre et leur brutalité. Toutefois, il faut être attentif au contexte de la description suivante :

[...] les Cabardiens et les autres peuples de la Circassie, ralliés au nom de Mahomet par le fanatique Mansoura qui se disait prophète, entrèrent en foule sur le territoire russe avec un enthousiasme qui doublait leur vaillance naturelle. Ces montagnards comptaient sur un triomphe certain [...]²⁷

Ici, nous avons l'image d'un peuple guerrier, barbare, prêt à tout pour sa religion mais il ne faut pas oublier deux choses : les peuples dit « sauvages » se battaient pour leur liberté, la plupart n'ayant pas accepté leur perte de territoire au profit de la Russie. La seconde chose est que Ségur semble nous expliquer que ce fanatisme religieux était mal, or il ne faut pas perdre de vue que les autres religions, dont le Christianisme, avaient elles-aussi mené des guerres de religion et avaient également eu des personnes fanatiques dans leurs rangs. Ainsi, nous pouvons voir le parti pris de Ségur : nous ne pouvons juger l'absolutisme de Catherine II et ses abus car tous les pays européens en avaient connus mais en ce qui concernait la religion, nous comprenons que dans l'esprit des Occidentaux, la religion chrétienne était supérieure à celle de l'Islam. Cependant, cela n'était que le reflet d'un siècle, même si les philosophes ouvraient les esprits avec de nouvelles idées politiques, il restait malgré tout un ethnocentrisme fort et il ne faut pas oublier que la France était toujours un pays dirigé par la religion catholique.

Cette infériorité de l'Islam se voit donc dans le fait que ces hommes étaient brutaux, toujours en quête de bataille et le dictionnaire de Moreri semble aller plus loin :

Les Tartares mahométans qui ne sont pas soumis à la Russie [...] ne sont presque occupés qu'à voler & piller leurs voisins, même en temps de paix. Les Calmoucs & les Mougales sont bien différens ; ils vivent tranquillement du produit de leur troupeaux, & ne font de mal à personne, à moins qu'on leur en fasse²⁸.

Dans l'esprit de Ségur, c'était parce que ces peuples étaient mahométans qu'ils étaient barbares. Pourtant, malgré cette pensée de peuples sauvages et incapable de se civiliser, nous pourrions penser que ces peuples étaient plus en retard que sauvages.

²⁷ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.400-401.

²⁸ Moreri Louis, *op. cit.* vol. 10, p.45.

Des peuples hiérarchisés et plus arriérés que barbares

Depuis le début de ce chapitre, nous avons pu nous rendre compte que la Russie semblait être peuplée, en plus des Moscovites, par des peuples allogènes, refusant l'intégration culturelle à l'Empire russe. Or, selon ce que nous appelons l'anthropologie des Lumières, il existait un mythe : celui du bon sauvage dont l'exemple type était l'Américain ou le Polynésien. Nous pourrions donc croire que ce mythe s'appliquait également à ces peuples mais ce n'était pas le cas. Les traits de caractères et la physique de ces personnes ne semblaient pas en adéquation avec ce mythe²⁹. Ces peuples paraissaient n'avoir aucune qualité et pourtant, si nous faisons une comparaison avec les « sauvages » d'Amérique, nous pouvons nous rendre compte que ces derniers étaient considérés comme un peuple sans mœurs mais également sans maître³⁰. Ils reflétaient donc l'idée de liberté primitive, sans loi, ni maître, vivant en harmonie avec la nature, une sorte « d'Eden primitif³¹ ». Cependant, les différents peuples vivant en Russie ne semblaient pas bénéficier de ce point de vue positif, il semble que c'étaient des peuples ne pouvant être un quelconque exemple dans aucun domaine.

Et pourtant, il apparaît que certaines de ces tribus soient mieux perçues que d'autres, ainsi, les Tartares étaient considérés au-dessus des autres peuples « barbares » et ce grâce à leurs relations civilisatrices avec les Chinois³². A l'inverse, les Samoyèdes semblaient être la pire tribu : polygame, mangeant de la viande crue, voire même buvant du sang chaud, ne se lavant pas, indolent, ils semblaient regrouper tous les défauts connus³³.

Ces peuples semblaient donc être la pire image de l'humanité et pourtant en lisant Ségur, nous pourrions y voir une autre image de ces hommes, et ce, surtout à travers la description qu'il nous donne des Cabardiens. Nous remarquons que ces derniers avaient un vrai gouvernement et ne semblaient pas être une tribu sans ordre ni loi :

Autrefois la volonté du chef de la nation tenait lieu de loi, c'était un gouvernement militaire et absolu ; depuis, ce gouvernement présenta l'aspect d'une sorte de république divisée d'abord en deux classes, celle des princes et celles des nobles ; enfin, pour apaiser les mécontentements

²⁹ BéliSSa Marc, *op. cit.*, p.64.

³⁰ Duchet Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque de l'Evolution de l'Humanité, 1995, p.11.

³¹ *Ibid.*, p.10.

³² BéliSSa Marc, *op. cit.*, p.67.

³³ *Ibid.*, p.165-166.

du peuple, on admit, dans le conseil national, des vieillards choisis par ce peuple dans son ordre³⁴.

Nous remarquons donc une organisation précise de ce gouvernement mais également une faculté à s'adapter à la volonté du peuple. Les lois proposées par les princes, une fois acceptées, sont appliquées par les nobles³⁵. Certes, ces princes n'hésitent pas à prendre chez leurs habitants ce qu'ils avaient besoin ou ce qu'ils désiraient³⁶. Nous pouvons également remarquer qu'ils appréciaient leur liberté, voyant les villes russes comme des prisons³⁷. Ce peuple était comme les autres tribus tartares, c'est-à-dire guerriers, entraînant les fils dès le plus jeune âge³⁸. Enfin, comme n'importe quelle nation, ils avaient leurs propres fêtes et bals avec leurs danses et leurs musiques et les femmes savaient coudre et broder³⁹. En lisant cette description, nous n'avons pas tant l'impression d'avoir à faire avec un peuple barbare, ils avaient leurs institutions, leurs mœurs et coutumes. Ils étaient attirés par la guerre et étaient nomades mais ces façons de faire font plus penser aux Francs de l'Empire carolingien qu'à des sauvages sans éducation.

Même si Ségur ne le dit pas, nous avons donc plus l'image d'un peuple en retard que d'un peuple dégénéré comme les penseurs du XVIII^e pouvaient nous laisser le croire. Catherine II nous expliquait que leurs chefs étaient « [...] plutôt des pères de famille que des maîtres [...] »⁴⁰ et le Français nous explique même que ces peuples ne se battaient presque plus entre eux, comme une preuve d'avancée de la civilisation⁴¹.

Ces peuples perçus si péjorativement semblaient donc être moins barbares et sauvages que nous avons pu le voir dans le début de ce chapitre. Ces nations semblaient être sur le chemin de la civilisation au sens des contemporains du XVIII^e siècle.

³⁴ Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.II, p.384.

³⁵ *Ibid.*, p.385.

³⁶ *Ibid.*, p.385.

³⁷ *Ibid.*, p.388.

³⁸ *Ibid.*, p.387-388.

³⁹ *Ibid.*, p.389.

⁴⁰ Citation de Catherine II in, Ségur Louis-Philippe de, *op. cit.* t.III, p.117.

⁴¹ *Ibid.*, p.117.

Conclusion

Nous venons de découvrir, à travers les écrits de Louis-Philippe de Ségur, l'Empire russe en demi-teinte. Les sujets abordés par le ministre français sont larges et complets et nous permettent de percevoir ce pays immense que ce soit sur les sujets du territoire, de sa population, de sa souveraine ou de son gouvernement. Nous avons pu voir que le Français s'accordait avec certains aspects écrits par les philosophes des Lumières. Ainsi, comme ses maîtres à penser, il idolâtrait Catherine II, lui trouvant tout de même des faiblesses et défauts mais il constatait également une grande différence entre les diverses populations habitant dans ce pays. Cependant, il ne semblait pas partager leur vision sur les villes, qu'ils considéraient comme sales, alors que Ségur voyait en certaines de belles cités ou encore sur la soi-disant brutalité des Moscovites que le Français n'avait pas observé durant son séjour.

Ce qu'il semble important de retenir de ce travail, de cette vision particulière, c'est le ressenti d'un pays en transition, en évolution. Les villes, à moitié en ruines semblaient être représentatives de ce pays en mouvement vers la modernité, sortant d'une époque révolue depuis longtemps en Europe. Cet Etat était aussi tiraillé entre une souveraine connue et reconnue à son époque pour être une « souveraine éclairée » écoutant et s'inspirant des idées des Lumières mais ne pouvant mettre en œuvre ses volontés dans un pays aux traditions violentes et rigides. L'ambition de cette Tsarine était tout de même en adéquation avec la taille et l'histoire de cet Empire se révélant depuis Pierre I^{er} dont l'œuvre était poursuivie par l'Impératrice. Enfin, il ne faut pas oublier la présence de peuples, de populations différentes. La noblesse imitant les Européens, des Moscovites soumis au servage et des peuples « barbares » résistant à la russification des territoires étaient eux aussi représentatifs d'une Russie à plusieurs vitesses. Cette expression semble donc être un résumé de ce pays découvert par Ségur, ce territoire en pleine évolution qui essayait de sortir des ténèbres.

Une chose est sûre, il appréciait ce pays, il l'idéalisait et même si ces mémoires sont écrits quarante ans après son voyage, il a séjourné cinq années dans ce pays, loin des siens et il semble donc improbable qu'il ait omis, volontairement ou non, des aspects qui l'ont choqué. Il est certain que le ministre français connaissait déjà la réputation de ce pays, ce qui explique le manque de surprise pour certains aspects de l'Empire. Il y voyait

également un modèle de stabilité malgré un pouvoir fort différemment de la France ayant vécu de grands bouleversements dont le renversement du pouvoir. Enfin, il est sûr qu'il essayait de ne pas juger les mœurs, les populations ou encore la souveraine, donnant souvent des exemples des abus d'autres pays, considérés comme civilisés. Malgré tout, nous ressentons une très grande curiosité de la part de l'auteur qui, ajoutée aux anecdotes très nombreuses, nous a permis une meilleure compréhension de sa vision sur ce pays.

Ainsi pour reprendre l'expression de Diderot, la Russie était un colosse aux pieds d'argile¹ et tout semblait résider dans le pouvoir du souverain dont les faiblesses pourraient entraîner des erreurs fatales à la stabilité du pays.

¹ Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.II, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825, p.148.

Sources

Source principale :

- Ségur Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes, 3 tomes*, Bruxelles, imprimeur-libraire Arnold Lacrosse (n°1015 rue de la Montagne), 1^{ère} éd., 1825. (PDF téléchargé en entier sur Gallica).

Sources secondaires :

Instrument :

- Moreri Louis, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, 10 vol.*, Paris, éditeur les libraires associés, 1759.

Presse :

- Tache Jacques René de (éd.), *Journal politique ou gazette des gazettes*, s.l., 1788 (16 volumes de janvier à août).
- Tache Jacques René de (éd.), *Journal politique ou gazette des gazettes*, s.l., 1789 (8 volumes de mai à août).

Œuvre littéraire :

- Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Larousse, coll. Petits Classiques, 2006.

Bibliographie

Ouvrages généraux sur le XVIII^e siècle :

- Poulot Dominique, *Les Lumières*, Paris, PUF, coll. Premier Cycle, 2000.

Instruments :

- *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française t.IX : Russie : t.2*, Paris, Ancienne librairie Germer Bauillière et Cie, Felix Alcan éditeur, 1890.
- Comte d'Almagro, *Notice sur les principales familles de la Russie*, Paris, libraires Dauvin et Fontaine (36 passage des Panoramas), 1843. (consulté sur google books)
- Mézin Anne et Rjéoutski Vladislav (dir.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières : dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul I^{er}*, 2 vol., Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2011.

Ouvrages généraux sur la Russie :

- Haumant Émile, *La Russie au XVIII^e siècle*, Paris, Société française d'éditions d'art L. Henry Hay (9 rue Bonaparte), s.d. [1904].
- Heller Michel, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2005.
- Riasanovsky Nicholas V., *Histoire de la Russie des origines à 1996*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2001.

Ouvrages sur Catherine II :

- Lavater-Sloman Mary, *Catherine II et son temps*, Paris, Fayot, coll. Bibliothèque historique, 1952.

Ouvrages sur Saint-Pétersbourg

- Meaux Lorraine de (dir.), *Saint-Pétersbourg, histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2003.

Ouvrages sur la vision de la Russie :

- Béliissa Marc, *La Russie mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Kimé, coll. Le sens de l'histoire, 2010.
- Grève Claude de, *Le voyage en Russie : anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, préface, chronologie, notices biographiques établies par Claude de Grève, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.
- Karp Sergueï et Wolff Larry, *Le mirage russe au XVIII^e siècle* (textes publiés par Segueï Karp & Larry Wolff), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2001.
- Lortholary Albert-Bertrand, *Les philosophes du XVIII^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin & Cie, 1951.
- Wolff Larry, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilisation on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford UP, 1994.

Ouvrages sur les représentations :

- Chartier Roger, « Le monde comme représentation », in *Annales, Economies, Sociétés Civilisations*, 44^e année, n°6 ; 1989, p.1505-1520. (consulté sur Persée le 5 avril 2015).

- Duchet Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, 1995.
- Poliakov Léon, « Les idées anthropologiques des philosophes du Siècle des Lumières », in *Revue française d'histoire d'outre-mer* t.58, n°212, 1971, p.255-278.
- Todorov Tzvetan, « Comprendre une culture : du dehors / du dedans », in *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, n°1, 1962, p.9-15. (consulté sur Persée le 13 avril 2015).

Ouvrages sur l'intimité et les récits de voyage

- Besson Grégoire, « Dans l'intimité du voyageur européen : l'étude de récits de voyage (fin XVIII^e – début XIX^e siècle) », in *L'intime, objet d'histoire*, journée d'étude proposée par les doctorants du CRHIPA, 7 mai 2015, Grenoble.
- Rajotte Pierre, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », in *Globe Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n°1, 2000. (consulté le 5 avril 2015).
- Zanone Damien, *Ecrire son temps, les mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon, PUL, 2006.

Table des illustrations (dans le texte)

Figure 1 Carte de la Russie au XVIII ^e siècle datant de 1786	30
Figure 2 Plan de Saint-Pétersbourg en 1776 sous le règne de Catherine II.....	34
Figure 3 Pièce à l'effigie de Catherine II frappée lors de son voyage en Crimée.....	50
Figure 4 Image d'un paysan russe au XVIII ^e siècle d'après la gravure de Dalstein.....	93

Table des matières

Remerciements.....	3
Sommaire.....	4
Introduction.....	6
PARTIE 1 - UNE VISION AU PRISME DES IDEES D'UN HOMME DE SON TEMPS	11
CHAPITRE 1 – UN HOMME BERCE PAR LES IDEES DES LUMIERES	13
La jeunesse de Louis-Philippe de Ségur durant la seconde moitié du XVIII ^e siècle : un Noble aux idées des Lumières.....	13
La réalisation de ces idéaux de liberté : la guerre d'indépendance américaine	15
CHAPITRE 2 – DES VOYAGES AYANT FORME SON REGARD CRITIQUE ET SON ESPRIT.....	18
L'Amérique : un nouveau pays différent, sous plusieurs aspects, de la Russie.....	18
Le voyage jusqu'à Saint-Petersbourg : lieux de réflexions sur l'empire russe.....	21
CHAPITRE 3 – UN HOMME ASSISTANT AU DECLIN D'UN MONDE	23
Un jeune noble ayant vécu la Révolution française et ses suites.....	23
Les mémoires de Ségur : des mémoires du début du XIX ^e siècle.....	25
La présence de l'intime dans ses mémoires.....	26
PARTIE 2 - UN VASTE PAYS AUX VISAGES MULTIPLES EXPLORE PAR LOUIS-PHILIPPE DE SEGUR	28
CHAPITRE 4 – SAINT-PETERSBOURG ET MOSCOU : CAPITALES DE L'EMPIRE ?	31
Saint-Petersbourg : capitale officielle de l'Empire	31
Saint-Petersbourg : une ville cosmopolite et de sociabilité.....	34
Moscou : ville de la résistance au pouvoir impérial ?	36
CHAPITRE 5 – LES VILLES SECONDAIRES ET VILLAGES MOSCOVITES : LA VRAIE CIVILISATION RUSSE ? ..	40
« Kioff » et « Sevastopol » : deux grandes villes représentatives de la Moscovie.....	41
D'autres villes visitées lors du voyage en Crimée	44
Les petits villages moscovites : un retour au Moyen-Âge	47
CHAPITRE 6 – DES PAYSAGES VARIES : ENTRE ORIENT ET OCCIDENT, ENTRE ANTIQUITE ET MODERNITE	49
Une visite limitée : seulement l'Ouest du pays.....	49
Entre plaines et montagnes et entre rigueur de l'hiver et douceur du printemps : la Moscovie géographique ...	50
Un pays entre deux civilisations : ruines antiques et modernité, Orient et Occident	54
PARTIE 3 - UN EMPIRE « ABSOLUTISTE » ENTRE LES MAINS D'UNE TSARINE « ECLAIREE »	56
CHAPITRE 7 – CATHERINE II : « UN MODELE DE RAISON, DE PRUDENCE, DE DOUCEUR ET DE BONTE » ...	58
Une Impératrice raisonnée ayant des faiblesses de femme	58
Une Impératrice prudente et constante à l'image de la Moscovie	62
Une Impératrice « proche de ses sujets »	64
CHAPITRE 8 – UN EMPIRE « ABSOLUTISTE » ANCIEN AUX MAINS D'UNE DIRIGEANTE REFORMATRICE ...	66

Une tradition absolutiste et violente entrant en contradiction avec les volontés d'une souveraine.....	66
Les essais de changement de la législation.....	71
Une volonté de poursuivre l'œuvre de Pierre le Grand.....	74
CHAPITRE 9 – UN EMPIRE CONQUERANT.....	76
Des volontés de grandeurs de la Russie.....	76
Des volontés de reformer l'Empire grec.....	80
PARTIE 4 - LES DIFFERENTES POPULATIONS D'UN EMPIRE IMMENSE.....	82
CHAPITRE 10 – UNE COUR EUROPEENNE COSMOPOLITE.....	84
Les favoris de l'Impératrice : des nobles intouchables.....	84
La Noblesse russe.....	87
Les étrangers à la cour de Russie.....	90
CHAPITRE 11 – LES MOSCOVITES : REFLETS D'UNE RUSSIE EN RETARD.....	92
Une vie monotone et constante.....	92
Une population dévouée à l'impératrice et soumise aux Grands.....	95
CHAPITRE 12 – DES PEUPLES INTEGRES GEOGRAPHIQUEMENT MAIS NON CULTURELLEMENT.....	99
Des peuples « barbares » selon la pensée contemporaine à Ségur.....	99
Les peuples mahométans.....	103
Des peuples hiérarchisés et plus arriérés que barbares.....	105
Conclusion.....	107
Sources.....	109
Bibliographie.....	110
Table des illustrations (dans le texte).....	113
Table des matières.....	114

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur la vision qu'avait Louis-Philippe de Ségur, ministre plénipotentiaire, de la Russie au XVIII^e siècle. Ce travail se base sur les mémoires de ce jeune noble dans lesquels il nous décrit son séjour de cinq ans dans ce pays. Ce dernier était d'ailleurs au centre de grands nombres de préoccupations durant ce siècle, considéré comme celui des Lumières. Les grands philosophes de ce temps : Voltaire, Montesquieu, Diderot, vouaient une véritable admiration pour cet Empire de l'Est dirigé par une femme : Catherine II. Ils la considéraient comme un exemple pour les autres souverains car elle s'intéressait à leurs écrits et essayait de diriger son pays avec ces idées éclairées. L'Empire moscovite était également très étudié dans les travaux de ce siècle que ce soit pour son territoire immense, pour sa population diversifiée ou pour ses mœurs brutales et violentes. A travers ce travail, nous nous intéressons à la seule vision de Ségur en tâchant d'analyser les différences et les similarités entre son ressenti et celui des grands penseurs de son temps. Pour cela, nous nous attachons dans un premier temps à comprendre le contexte d'écriture des mémoires, avant de nous intéresser aux territoires de l'Empire, puis à sa souveraine et son gouvernement avant, enfin, d'étudier les populations vivants sur ce territoire immense. Cette étude nous amène donc à nous demander comment et pourquoi percevait-on ce pays au siècle des Lumières alors qu'il était considéré comme un Empire « absolutiste » dirigé par une étrangère aux idées plus occidentales qu'asiatiques. La vision de Ségur se place donc dans une dualité des représentations de la Russie, nous présentant une contrée composée de territoires, de mœurs, de population différentes mais également un pays en évolution, sortant des ténèbres sous l'impulsion d'une Tsarine ouverte sur l'Europe, poursuivant l'œuvre de Pierre Ier.

SUMMARY

This master thesis is about the view of Louis Philippe de Ségur, plenipotentiary secretary, of Russia in the eighteenth century. This work is therefore based on the memories of this young noble in which he describes his five years living in this country. This latter was anyway in the center of a large numbers of preoccupations in this century, considered one of the Enlightenment. The great philosophers of that time: Voltaire, Montesquieu, Diderot, vowed a real admiration to this Empire of the East led by a woman: Catherine the Second. They saw it as an example for other sovereigns because she was interested in their writings and tried to lead her country with these enlightened ideas. The Muscovite Empire was also widely studied in the writings of this century either for its huge territory, its diversifying population, or its brutal and violent customs. Through this work, we look at the view of Ségur trying to analyze the differences and similarities between his feelings and those of the great thinkers of his time. For that, in the first place, we focus to understand the context of the writing's memories, after that we'll then discuss about the Empire's territories, and then to its sovereign and her government before finally to study the populations living on this immense territory. This study leads us to ask ourselves how and why we perceive this country during the Enlightenment when he was considered an Empire "absolutist" led by a stranger to Western ideas more than Asian. The Ségur's view take place in a duality of representations of Russia, showing us a land composed with territories, customs, different populations, but also a country evolving, emerging from the darkness under the impulse of an open-minded Tsarina on Europe, continuing the work of Peter the Great.

MOTS CLÉS : Russie, représentation de la Russie, XVIII^e siècle, Catherine II, Louis-Philippe de Ségur, siècle des Lumières, Russia, view about Russia, eighteenth century, Catherine the Second, Louis-Philippe de Ségur, Enlightenment century.

Portrait de Louis-Philippe de Ségur, Ségur, Louis-Philippe de, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, t.I, 1825.